







DE  
DE LA



5. 205-

UNIVERSITÉ DE PARIS  
Ouvrages récemment publiés  
PAR M. F. LECHE

LES ENVOIERS SONT ENVOYÉS A LA BIEN LIBRAIRIE

Rd/39

Écrits de Platon. — OEuvres morales.  
M. de la Harpe.  
RÉSUMÉ  
des principes — l'épique historique.  
DE L'HISTOIRE  
de Xénophon.  
DE LA LITTÉRATURE  
de l'antiquité.  
Excerpta d'Andr. EUERG.  
l'usage

Tableau de Cécilia.  
Vie de Cicéron, par Plutarque.  
Antiquité, de Sophocle.  
Vierge de Biner. — Latin français.  
— édition classique.  
Horace de Biner. — Latin français.  
— édition classique.  
L'histoire, extraits de l'histoire.  
L'histoire de César.  
Résumé de l'histoire de la littérature latine.

OUVRAGES RÉCEMMENT PUBLIÉS  
PAR M. FL. LÉCLUSE,  
QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE:

---

- Extraits de Plutarque. — OEuvres morales.  
—— *Id.* — Vies parallèles.  
—— des Septante. — Epitome historiæ sacræ.  
—— de Lucien.  
—— de Xénophon.  
—— de Chrysostome.  
—— de l'Anthologie.  
Excerpta d'Andrezel. — Poésie et Prose.  
Tableau de Cébès.  
Vie de Cicéron, par Plutarque.  
Antigone, de Sophocle.  
Virgile de Binet. — Latin-français.  
—— édition classique.  
Horace de Binet. — Latin-français.  
—— édition classique.  
Poétique, extraite de Domairon.  
Rhétorique de Girard.  
Résumé de l'Histoire de la Littérature Latine.



RÉSUMÉ  
DE L'HISTOIRE  
DE LA LITTÉRATURE  
GRECQUE,

PAR FL. LÉCLUSE,

ANCIEN DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE,  
CHEVALIER DE LA LÉGIÓN D'HONNEUR, ETC.



PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES  
DE JULES DELALAIN ET C<sup>o</sup>,

FILS ET SUCCESSIONS D'AUGUSTE DELALAIN,

Rue des Mathurins St-Jacques, n. 5, près la Sorbonne.

M DCCC XXXVII.

RÉSUMÉ  
DE L'HISTOIRE  
DE LA LITTÉRATURE  
GRECQUE

*Tout contrefacteur ou débitant de contre-  
façons de cet Ouvrage sera poursuivi con-  
formément aux lois.*

*Tous les Exemplaires sont revêtus de  
notre griffe.*

*Julus Delalain et Co*

PARIS  
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES  
DE JULUS DELALAIN ET C<sup>o</sup>  
Rue des Mathurins St-Jacques n. 3 près la Sorbonne

M DCCC XXXVII

Lx pl  
prou de  
Henri Est  
langue Gr  
Traité de  
avec le G  
Robert Es  
Grec, q  
avant que  
je conseil  
instituer  
et impor  
tume soit  
Nous a  
de déve  
fait qu'a  
entièrement  
le comme  
ya le m  
Jaques  
mière V  
de l'anc  
été le be  
égales  
Tableau



---

---

## PRÉFACE.

LE plus docte Helléniste dont la France puisse se glorifier, le célèbre typographe Henri Etienne, auteur du Trésor de la langue Grecque, s'exprime ainsi dans son Traité de la Conformité du langage Français avec le Grec (Paris, 1569): « Feu mon père, Robert Estienne, me fit instituer dans le Grec, quasi dès mon enfance, et mesmes avant que d'apprendre rien de Latin: comme je conseillerai toujours à mes amis de faire instituer leurs enfants, pour plusieurs bonnes et importantes raisons, combien que la coutume soit aujourd'hui autrement. »

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de développer ces raisons que H. Etienne ne fait qu'annoncer, et de tout temps nous avons entièrement adopté son système. Aussi, dès le commencement du présent siècle, appelé par le premier Consul à l'enseignement des langues anciennes au Prytanée français, première Ecole que l'on vit surgir des débris de l'ancienne Université de Paris (qui avait été le berceau de notre enfance), nous rédigeâmes, pour l'usage de nos élèves, un Tableau synoptique de la langue Grecque,

avec ses principaux dialectes, y compris le dialecte latin; et comme ce tableau renfermait non-seulement toutes les inflexions, mais encore toutes les racines de la langue Grecque, nous le nommâmes Panhellénisme, Πανελληνισμός.

Nous fûmes amplement récompensé de notre travail par les succès rapides de nos jeunes Elèves, et par la lettre flatteuse (1) que nous adressa le Conseiller d'Etat à vie, directeur-général de l'Instruction publique. Ce tableau, publié en 1801, a fourni les bases de la plupart des ouvrages élémentaires relatifs à la langue Grecque, qui ont été publiés postérieurement; et plusieurs auteurs se sont plu à le reconnaître (2).

---

(1) « Paris, 26 décembre 1806. — Prenant en considération les suffrages honorables qu'a obtenus votre Tableau synoptique de la langue Grecque, j'ai décidé que cet ouvrage serait déclaré classique pour les Lycées, et qu'il ferait partie de la Bibliothèque de ces Etablissements. » *Signé* FOURCROY.

(2) « Honoré de la bienveillance du professeur de Littérature Grecque qui a puissamment contribué à en répandre le goût dans le midi de la France, je devais savoir que, depuis plus de vingt ans, il existe une grammaire complète, comprise toutefois



Après quinze années d'exercice , les événements politiques amenèrent , par défaut d'élèves , la suspension de la chaire de rhétorique que nous occupions alors. Nous employâmes les trois ans de loisir que nous procura cette vacance forcée , à composer un long et pénible ouvrage qui n'avait pas encore été entrepris , et nous donnâmes , en 1822 , le premier Lexique français - grec qui eût encore paru : ce Lexique fut accueilli avec une extrême bonté par l'illustre Cuvier , que pleurent encore les Lettres et les Sciences.

C'est à ce bienveillant Mécène que nous avons dû l'incalculable avantage de nous livrer exclusivement à l'enseignement de la belle langue qui , dès nos plus jeunes ans , avait fait

---

dans un seul tableau ; je veux parler du Panhellenisme de M. Fleury Lécuse , ouvrage plein de vues neuves , fort quoiqu'élémentaire , original quoique vrai. Il présente , outre les principes de la langue , la nomenclature tout entière. Ce précieux tableau , que M. Taillefer , inspecteur des Etudes à l'Académie de Paris , voudrait voir dans nos classes à côté des tables historiques et des cartes de géographie , etc. » — GRESSET , professeur de rhétorique au collège Royal , Préface de son *Essai sur la Langue Grecque* , avec des applications au Latin ; Toulouse , 1825.

nos plus chères délices. Nous résolûmes donc de faire pour la Littérature ce que nous avions déjà fait pour la Grammaire, et nous rédigeâmes, à l'usage de nos auditeurs, un Résumé historique de la Littérature Grecque. Ainsi, nous avons publié, en 1801, notre Panhellénisme grammatical, et nous publions aujourd'hui ce Panhellénisme littéraire.

Nous osons nous flatter de l'espoir de voir ce petit Résumé Littéraire entre les mains des Elèves studieux des hautes classes, et nous croyons qu'ils ne quitteront pas les collèges, sans y avoir puisé des détails aussi agréables qu'utiles, qu'il leur serait honteux d'ignorer, et qui, sans le secours de ce Manuel, leur coûteraient de longues et fastidieuses recherches, que quelques heures d'une lecture facile leur épargneront.

Paris, 31 mai 1837.

FL. LÉCLUSE.

---

---

RÉSUMÉ  
DE L'HISTOIRE  
DE LA  
LITTÉRATURE GRECQUE.

---

INTRODUCTION.

IL est facile de reconnaître cinq *périodes* différentes dans l'ensemble historique de la Littérature Grecque. On peut d'abord considérer comme l'enfance de la langue, les temps qui ont précédé le siècle d'HOMÈRE; ce sera la *première période*. Quelques noms célèbres, quelques fragments contestés, voilà tout ce qui nous reste de cette époque reculée; nous allons en dire ici quelques mots.

LES SIBYLLES, de Cumes et d'Erythrée, ont été fameuses par leurs oracles; on cite aussi ceux de ZOROASTRE, mage persan, traduits en grec par quelque philosophe Platonique.



On attribue à HERMÈS *Τρισημέγιστος* (trois fois très-grand), Egyptien, plusieurs ouvrages philosophiques, traduits dans la suite en grec, et dont Apulée nous a conservé des morceaux en langue latine.

HORUS-APOLLO, Egyptien, a fait un recueil d'hiéroglyphes, dont un certain Philippe a publié des extraits en grec.

NOUS AVONS DE PALÉPHATE, Athénien, ou selon d'autres Egyptien, le premier livre des cinq qu'il avait composés *περὶ τῶν ἀπίστων*, sur les prodiges.

SANCHONIATON, Phénicien, qui florissait, suivant l'opinion commune, vers l'époque de la guerre de Troie, est auteur de plusieurs ouvrages sur l'antiquité, et notamment sur l'histoire des Phéniciens. Nous devons à Eusèbe et à Philon la conservation de quelques fragments précieux de cet historien.

DARÈS le Phrygien et DICRYs de Crète avaient écrit, sur la guerre de Troie, des ouvrages qui sont devenus la proie du temps.

HANNON, Carthaginois, a donné en lan-

gage punique la relation d'une expédition maritime, relation qui fut depuis traduite en langue grecque.

Enfin LINUS, ORPHÉE, MUSÉE, et autres poètes grecs antérieurs à Homère, ont laissé une brillante réputation, qui a survécu à leurs poésies, dont il ne nous reste plus que quelques fragments apocryphes. C'est ainsi qu'on attribue à Orphée des *hymnes*, et à Musée, le poème de *Héro et Léandre*, quoiqu'il soit probable que ce sont les ouvrages de poètes bien postérieurs.

La *deuxième période* comprend les Ecrivains grecs depuis HOMÈRE (900 ans avant J.-C.), jusqu'au siècle d'ALEXANDRE (mort 325 ans avant J.-C.). C'est la jeunesse et la virilité de la langue Grecque. Fertile en beaux génies, cet âge a produit les plus grands poètes, les orateurs les plus éloquents, les historiens les plus distingués, les plus célèbres philosophes. C'est dans le cours de cette période qu'apparut le brillant siècle de PÉRICLÈS (mort 430 ans avant J.-C.). Nous y voyons toutes les mer-

veilles que firent éclore les attrait d'une sage liberté, et les récompenses publiques accordées au mérite. Ces fiers républicains pensaient et écrivaient librement ; et n'étant pas encore resserrés dans les limites étroites des préceptes , des théories, des systèmes, se livraient avec abandon au noble essor de leur imagination.

La troisième période renferme les Écrivains grecs depuis les temps d'ALEXANDRE, jusqu'aux temps d'AUGUSTE (mort 13 ans après la naissance de J.-C. = l'an 766 de la fondation de Rome ). La journée de Chéronée ( 338 avant J.-C. ), fut fatale à la Grèce. La liberté une fois anéantie , la fleur de l'éloquence commença à se flétrir. La tyrannie étouffa le génie , sans cependant extirper les germes de l'érudition et de la philosophie. Ce fut à cette époque que les bibliothèques publiques commencèrent à se former. Les disciples de Platon et d'Aristote soutinrent encore longtemps la pureté et l'élégance du langage. La poésie continua d'être florissante , et s'accrut même du genre *buco-*

de la  
lique. Pl  
protecteu  
d'Alexan  
pandre  
de la litté  
és Romai  
et ayant  
tivèrent  
tellemen  
rent la m  
fusion lit  
y introdu  
sophistes  
essayeren  
de la cour  
efforts,  
mière vig  
sensiblement  
La qual  
(1) Plu  
les exploits  
sur ce sujet  
imable : Es  
d'Alexandre



*lique.* Plusieurs rois se montrèrent les protecteurs des Muses, et l'expédition d'Alexandre (1) contribua beaucoup à répandre au loin la connaissance et le goût de la littérature Grecque. Dans la suite, les Romains, s'étant emparés de la Grèce, et ayant détruit l'empire des Grecs, cultivèrent leur langue avec enthousiasme; tellement que les Muses attiques passèrent la mer, et se fixèrent en Italie. Cette fusion littéraire enrichit le langage, mais y introduisit des formes nouvelles. Les sophistes, les rhéteurs et les critiques essayèrent d'opposer une digue au torrent de la corruption; néanmoins, malgré leurs efforts, la langue Grecque perdit sa première vigueur, et commença à décliner sensiblement.

*La quatrième période comprend les Ecri-*

---

(1) Plusieurs Ecrivains ont raconté et embelli les exploits d'Alexandre le Grand. On peut voir, sur ce sujet, le savant ouvrage de Sainte-Croix, intitulé : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand.* Paris, 1775, in-4°.

vains grecs depuis AUGUSTE , jusqu'à CONSTANTIN , qui transféra à Byzance le siège de l'empire de Rome (329 ans après J.-C. ). La période précédente avait vu se flétrir la fleur de l'éloquence ; celle-ci fut témoin de son entier évanouissement. La philosophie se trouve remplacée par de vains sophismes ; la poésie perd tous ses charmes ; l'éloquence reste muette. Plusieurs historiens , beaucoup de compilateurs , voilà ce qui frappe les regards. Néanmoins , il se rencontre encore quelques génies , qui opposent tous leurs efforts au progrès de la barbarie ; ce sont eux qui appelleront particulièrement notre attention.

La cinquième période renferme les Ecrivains grecs depuis CONSTANTIN , jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs , en 1453. Cette période nous offre peu d'Ecrivains d'un grand intérêt. La langue Grecque est parvenue à sa vieillesse ; et l'*Histoire Byzantine* est hérissée de mots barbares , inconnus aux Ecrivains du siècle de Périclès. C'est ce qu'on

appelle le moyen âge de la Grèce, *media Græcitas* ; c'est le passage de la langue de Démosthène à celle des Grecs modernes. Quand l'empire d'Orient, après avoir longtemps chancelé, viendra à s'écrouler enfin, les Muses chercheront un asyle en Italie et en France ; et l'Occident sortira de la barbarie et de l'ignorance où il était plongé. Des Grecs éclairés quitteront leur patrie asservie, pour se réfugier chez des peuples plus heureux ; et, pour prix du bon accueil qu'ils en recevront, ils leur ouvriront les trésors de la littérature Grecque. L'invention de l'Imprimerie touche de près à cette époque, qui nous conduit au règne brillant de François I<sup>er</sup>, surnommé le *Restaurateur des Lettres*.

Si la langue Grecque est sans contredit la plus belle et la plus riche des langues, elle partage aussi avec la langue Hébraïque le titre de langue *sacrée*. Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte ( 300 ans avant J.-C. ), d'après le conseil de Démétrius de Phalère, envoya deux dé-



putés à Eléazar , grand prêtre des Juifs , pour lui demander un exemplaire de leurs livres sacrés, et soixante-douze Juifs ( six par chaque tribu ) habiles dans les deux langues Hébraïque et Grecque ; ce qui fut exécuté. C'est leur traduction que l'on appelle la version des *Septante*. Cependant plusieurs rabbins estiment qu'ils ne traduisirent pas tout l'ancien *Testament* , mais seulement les cinq livres de Moïse , appelés en hébreu *Thorah* ( la Loi ) , et en grec Πεντάτευχος ou les cinq livres, savoir : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.

De plus, c'est en langue Grecque que se trouvent écrits les livres originaux du nouveau *Testament*, savoir : les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres et les Epîtres.

Parmi les Pères de l'Eglise Grecque, qui dans leurs doctes écrits continuèrent de cultiver leur belle langue, nous nous contenterons de citer : 1° Grégoire de Nazianze, théologien et poète, évêque de Constantinople, en 378 ; 2° Basile le Grand, évêque de Césarée, en Pales-

tine (390) ; 3<sup>o</sup> Jean, surnommé *Χρυσόστομος* ou *Bouche-d'or*, évêque de Constantinople (398).

On pourrait encore considérer la langue Grecque sous le rapport de ses différents *dialectes*. Homère, le prince des poètes, a su en faire un heureux mélange, quoique l'ionique y domine ; Hérodote, le père de l'histoire, Hippocrate, le premier des médecins, ont écrit en dialecte *ionique* ; Thucydide, Xénophon, Platon, Démosthène, ont composé leurs brillants chefs-d'œuvre en dialecte *attique* ; Pindare et Théocrite ont employé le *dorique* ; Alcée et Sapho dans leurs fragments nous ont conservé les traces de l'*éolique* ; et c'est principalement de ces deux derniers, le dorique et l'éolique, que s'est formée la langue Latine, qui, noble héritière des amples richesses de la Grecque, est à son tour devenue mère de trois illustres filles, dont on peut dire avec Ovide ( *Métam.* II, 13 et 14 ) :

— *facies non omnibus una,  
Nec diversa tamen ; qualem decet esse sororum.*

L'Italienne , en qualité d'aînée , paraît avoir conservé le plus de traits de la physiologie maternelle ; dans l'Espagnole on rencontre des terminaisons plus sonores et moins monotones ; la Française semble s'être dérobée encore jeune à la vigilance de sa mère , pour se réfugier sous l'aile de son aïeule , dont elle a contracté les habitudes , et avec laquelle elle a conservé la plus grande conformité (1).

Dans l'Histoire littéraire de la langue Latine, on a coutume de diviser l'examen des différentes branches de Littérature selon les différents âges d'*or* , d'*argent* , d'*airain* et de *fer*. En effet , le style des Ecrivains de chacun de ces âges varie beaucoup. Dans la langue Grecque , on ne s'aperçoit pas d'une décadence aussi rapide ; et, bien que l'on pût suivre la marche des cinq périodes que nous venons

---

(1) Voir le Traité de la Conformité du langage français avec le grec , par Henri Estienne. Paris , 1569.



de tracer , il nous a paru plus convenable d'adopter la classification suivante , tout en nous conformant à la marche des temps.

Nous allons donc diviser le présent Résumé en cinq *sections* , dont chacune renfermera , selon l'ordre chronologique , les Ecrivains de la même catégorie , sans division particulière pour l'âge ni pour le dialecte. Ainsi , nous allons passer en revue : dans la première section , les *Poètes* ; dans la seconde , les *Orateurs* ; dans la troisième , les *Historiens* et *Géographes* ; dans la quatrième , les *Philosophes* et *Mathématiciens* ; dans la cinquième , les *Grammairiens* et *Lexicographes*.

---

## SECTION PREMIÈRE.

## POÈTES GRECS.

## I. LINUS, ORPHÉE, MUSÉE.

LA poésie est le premier art que les hommes aient cultivé ; telle est l'opinion probable d'un grand nombre de savants. En effet , il nous a été inspiré par la nature , tandis que les autres ne sont que le produit de la nécessité. Il paraît même avoir eu beaucoup de rapports avec la religion , car les poètes les plus anciens étaient appelés *vates*, prophètes ; ce qui donne à la poésie une origine pour ainsi dire divine : nous allons donc commencer par les poètes.

Les plus anciens poètes grecs furent LINUS, ORPHÉE et MUSÉE, qui floris-  
saient vers le treizième siècle avant notre ère ; mais nous ne pouvons en rapporter

autre chose, que ce que nous en avons dit dans notre introduction (1).

II. HOMÈRE.

Le plus ancien poëte, dont les ouvrages soient parvenus intégralement jusqu'à nous, est HOMÈRE. On n'est pas d'accord sur l'âge où il vivait; mais l'opinion la plus générale est qu'il florissait neuf siècles avant J.-C. Hérodote, dont la naissance est fixée à 484 ans avant notre ère, rapporte (II, 53) qu'Homère ne lui était antérieur que de 400 ans. On peut du moins assurer qu'il parut à une époque où la Grèce était encore sous l'autorité royale; car il ne fait aucune mention de la démocratie. Il dit au contraire au livre II de l'Iliade (vers 204) :

Ὀὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη • εἷς κοίρανος ἔστω ,  
Εἷς βασιλεύς. —

*Non multos regnare bonum : rex unicus esto ,  
Unius imperium. —*

---

(1) Voyez pag. 3.



Il paraît même qu'il tenait à la royauté de droit divin, comme on va en juger par la traduction du passage entier. C'est Ulysse haranguant les soldats : « Serons-nous donc ici autant de rois ? Il ne faut qu'un seul monarque, un seul maître. Le partage de l'autorité serait funeste ; laissons-la tout entière à celui qui a reçu de Jupiter le droit de porter le sceptre et de donner des lois (1). » *Trad. de LEBRUN.*

La même incertitude a lieu touchant sa véritable patrie ; car sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhode, Colophon, Salamine, Chios, Argos, Athènes.

Ἐπτὰ πόλεις διερίζουσιν περὶ ῥίζαν Ὀμήρου.  
Σμύρνα, Ῥόδος, Κολοφών, Σαλαμίν, Χίος, Ἄργος,  
[Ἀθήναι.

On le désigne quelquefois sous le nom de Méonide ou fils de Méon ; quelquefois sous celui de Mélésgène, parce qu'au rapport d'Hérodote, dans la vie d'Homère

(1) Il est assez plaisant de penser qu'en 1793, le buste d'Homère fut porté en triomphe au Champ de Mars.

qui lui est attribuée , sa mère Critthéis le mit au monde sur les bords du fleuve Mèlès. Quant au nom d'Homère , les uns le dérivent de ὄμηρος, otage ; les autres de ὁ μὴ ὄρων synonyme de τυφλός , aveugle ; d'autres , enfin , prétendant qu'Homère n'a jamais existé , dérivent ce mot de ὁμοῦ et de εἶρω , *simul necto* , faisant allusion aux différents chants des *Rhapsodes*. Ce dernier paradoxe , soutenu par le savant Wolf , a été victorieusement réfuté par Sainte - Croix ; quant à la cécité de notre grand poète , ainsi qu'à différentes questions oiseuses , telles que : s'il avait composé l'Iliade avant l'Odyssée ; pourquoi il avait commencé son Iliade par le mot ΜΗΝΙΝ , et son catalogue géographique par la *Béotie* ; on ne lira pas sans quelque plaisir l'agréable entrevue de Lucien avec Homère aux champs Elysées , racontée au second livre de son *Histoire véritable*.

Homère nous a laissé deux chefs-d'œuvre épiques , l'*Iliade* et l'*Odyssée* : le plus beau , et le plus renommé dans tous les

temps, c'est sans contredit l'Iliade, dont les xxiv chants (15,000 vers) renferment les événements qui ont eu lieu dans les derniers temps de la guerre de Troie. Quoique le siège de cette ville ait duré dix ans, ce n'est qu'à la dixième année que commence le poëme, et encore n'y voit-on pas la prise de Troie. Eustathe, le plus érudit des Scholiastes d'Homère, dont nous avons les savants Commentaires en 4 vol. in-folio, prouve, par la supputation des jours, que le poëme n'embrace qu'une durée de six semaines. Aussi est-ce avec raison que Boileau a dit :

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé,  
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,  
Remplit abondamment une Iliade entière :  
Souvent trop d'abondance apauvrit la matière.

Le sujet de l'Iliade est donc le ressentiment d'Achille, Μῆνις (de μένω) *ira permanens*, au sujet de la jeune Briséis que lui avait enlevée Agamemnon. Achille se retire du combat, et cependant, sans lui, Troie ne peut être prise. Les Troyens qui, pendant neuf ans, n'avaient osé sortir



de leurs remparts, s'avancent jusqu'à la flotte des Grecs qu'ils incendient. Mais enfin, Patrocle, revêtu des armes d'Achille, est tué par Hector, et Achille revient au combat pour venger la mort de son ami. Hector une fois mort, la prise de Troie est facile : le poëme est achevé.

Nous venons de voir le plan de l'Iliade, il est fort simple ; mais quel but s'est proposé le poëte ? Car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'Iliade n'est qu'un poëme composé de vingt-quatre *rhapsodies*, cousues ensemble ; l'unité y est trop bien observée. Achille, quoiqu'absent, y est mentionné dans tous les chants. En un mot, une grande pensée a dû présider à cette sublime composition.

Le savant *Guérin du Rocher* ne voit dans l'Iliade entière que les trente versets du Cantique de Débora (livre des Juges, chap. v.) « Réveille-toi, réveille-toi, Débora ! dit le Cantique.... Pourquoi te tiens-tu entre les barres des étables,

afin d'entendre les cris des troupeaux ?  
etc. »

— *Os durum!* TÉR. II. 805.

Le père Hardouin soutient que le but du poëme est la substitution de la dynastie d'Anchise, par Enée, à celle de Priam, par Hector.

Sans prétendre que ces deux érudits aient tort, nous nous permettrons d'émettre un avis différent. Homère, selon nous, a voulu démontrer « que l'union faisait la force des peuples. » Peut-être a-t-il voulu en même temps insinuer, que la vengeance était une passion funeste, puisqu'Achille, après en avoir savouré la coupe à longs traits, en devient lui-même la triste victime, et voit périr l'ami qui lui était le plus cher au monde.

L'*Odyssée*, divisée également en xxiv chants (12,000 vers), renferme les diverses aventures d'Ulysse, pendant les dix années qui se sont écoulées entre la prise de Troie et son retour à Ithaque.

Virgile, dans son *Enéide*, a voulu embrasser le double sujet d'Homère. —

Dans les six premiers livres, ce sont des voyages; et dans les six derniers, des combats. Il se préparait peut-être à donner à la seconde partie, sur la première, la supériorité de l'Iliade sur l'Odyssee; en effet, il s'écrie (VII, 44 et 45):

— *major rerum mihi nascitur ordo,*  
*Majus opus moveo.* —

mais la rigueur de la Parque ne lui a pas même permis de s'élever, dans cette seconde partie, à la hauteur de la première.

Il s'est rencontré dans l'antiquité un Zoïle surnommé *Θυρρομάστιξ*, le fléau d'Homère; mais la voix de cet envieux critique a été étouffée par les applaudissements unanimes de trente siècles. Comment, en effet, rester insensible au charme de ces mœurs simples et naïves, dont Homère nous déroule le tableau? Quelle variété de caractères nous présentent ses héros, au milieu desquels s'élève la grande figure d'Achille! Qui ne se sent ému, aux adieux touchants d'Hector et



d'Andromaque ? Qui ne partage pas le deuil de Priam , aux funérailles du soutien d'Ilium ? L'Odyssée n'atteint pas , il est vrai , à la majesté de l'Iliade ; cependant ce poëme est parfait dans son genre. Il renferme de charmantes descriptions , telles que celle des jardins d'Alcinoüs , la descente d'Ulysse aux enfers , etc.

A ces deux poëmes , il faut joindre : 1<sup>o</sup> une trentaine d'hymnes , dont les principaux sont en l'honneur d'Apollon , de Mercure , de Vénus , de Cérès , etc. ; 2<sup>o</sup> un petit poëme héroï-comique , intitulé *Βατραχομυομαχία* (1) , *Combat des Rats et des Grenouilles*.

Mais il est fort douteux que ces divers opuscules (3,000 vers) soient d'Homère ; et voici sur quoi l'on peut appuyer ses conjectures : Homère ne s'est jamais servi

---

(1) Nous avons publié à Toulouse , en 1829 , la *Batrachomyomachie* en quatre langues , savoir : Grecque ancienne et moderne , Latine et Française. Nos vers latins sont exactement calqués sur les grecs ; les vers grecs modernes sont rimés , comme les français.

des mots τύχη, fortune, ὀργή, colère, πλοῖον, navire, τύραννος, roi ou tyran, νόμος, loi, δακτύλιον, anneau, ἀλέκτωρ ou ἀλεκτρύων, coq, σύμμαχοι, alliés; ces mots, d'un usage plus récent, n'étaient pas connus de son temps. Il ne fait nulle mention d'éléphants, de testaments, de chaises curules, de sources chaudes, d'anneaux; et sur les tables on ne sert jamais de viandes bouillies, de poissons, de sauces, etc. Or, dès le vingtième vers du premier hymne (à Apollon), nous rencontrons le mot νόμοι; et dans la B

Il est probable qu'Homère n'a pas fait usage de l'écriture; c'est un point que nous avons examiné dans notre mémoire académique (janvier 1828) *sur le système graphique des Chinois et des Egyptiens*, où nous avons en même temps parlé de l'origine des *Alphabets*. Nous nous con-

tenterons ici de citer deux passages de l'Iliade, qui semblent prouver que l'alphabet était encore inconnu. Le premier est tiré du vi<sup>e</sup> livre, vers 168; c'est Prætus qui remet une lettre à Bellérophon, pour le roi, son beau-père :

— Πόρεν δ' ἔγχε ΣΗΜΑΤΑ λυγρό.

*Deditque is SIGNA perniciosâ.*

Remarquons que le texte dit positivement *σήματα* des *signes*, et non pas *γράμματα* des *lettres*, mot inconnu à Homère.

Le second passage est tiré du vii<sup>e</sup> livre, vers 189. Il s'agit de choisir un guerrier pour combattre Hector. Neuf billets sont mis dans un casque; le sort va décider. Le héraut présente à la ronde le billet sorti; aucun des Grecs n'a encore reconnu les traits que sa main a formés; Ajax enfin reconnaît sa marque :

Γνώ δὲ κλήρου ΣΗΜΑ ἰδών. —

*Agnovit autem sortis SIGNUM conspicatus.*

Si le nom d'Ajax eût été écrit, il n'aurait pas été nécessaire, pour le reconnaître, de présenter tour à tour le billet à chacun des guerriers.



On croit donc qu'Homère chantait ses poèmes à la cour des rois, ou dans l'assemblée du peuple, ainsi que nos *Bardes* et nos *Troubadours* : ils furent recueillis, soit de mémoire, soit par écrit; et enfin, par l'ordre de Pisistrate (560 avant J.-C.), ces membres épars furent réunis en un seul corps. Il avait dû s'y glisser plusieurs vers étrangers; les philologues exercèrent leur critique, et celui qui passa pour le plus judicieux, c'est Aristarque, grammairien d'Alexandrie (150 ans avant J.-C.), dont le nom est passé en proverbe :

*Fiet Aristarchus.* — HOR. Art poét. 450.

Homère a fourni aux autres poètes les sujets de presque toutes leurs tragédies; les historiens même, les orateurs, les philosophes ont cité à l'envi ses vers comme des oracles. C'est d'après ses poèmes qu'Aristote a composé sa *poétique*, et il paraît avoir inspiré à son élève un grand amour pour ce poète; en effet, Alexandre, roi de Macédoine, prenait un si vif plaisir à la lecture de l'Iliade, qu'il l'avait

fait enfermer dans un écrin d'or, et la portait toujours avec lui. De notre temps encore, c'est avoir fait beaucoup de progrès dans les lettres, que de se complaire à la lecture d'Homère.

Madame Dacier, Rochefort, Bitaubé, Lebrun en ont donné de bonnes traductions françaises. On estime la traduction anglaise de Pope, et nous admirons particulièrement l'élégante fidélité du célèbre poète allemand, Heinrich Voss, dont la langue, par son génie, se prête tellement à celui de la Grecque, qu'il a su traduire en hexamètres, vers pour vers, en conservant les épithètes composées, toute l'Iliade et toute l'Odyssée. Les savants d'Allemagne ont su apprécier le mérite de cette traduction; et il faudrait être bien difficile, pour ne pas préférer son élégante fidélité à nos longues paraphrases. Nous ne citerons qu'un vers d'Homère :

Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῆνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

Il marchait silencieux sur le rivage de la mer bruyante.

Schweigend ging er am ūfer des weit-auf-  
rauschenden mēeres.

Dans ce beau vers hexamètre, M. Voss a su conserver l'harmonie imitative de l'épithète *poly-sisvivo*, qu'il exprime par *weit-auf-rauschenden*; et c'est ainsi qu'il a traduit tout Homère, vers pour vers. Notre langue ne nous accorde pas un semblable privilège; et, pour paraphraser le vers d'Homère qui nous occupe, il a fallu à Rochefort deux vers entiers :

Dans sa douleur muette il détourne ses pas  
Vers les bords où la mer se brise avec fracas.

---

### III. HÉSIODE.

La patrie d'Hésiode est fixée par le poëte lui-même, qui nous apprend que son père, réduit à l'indigence, quitta sa ville natale, Cumes, pour venir se fixer à Ascrée, bourgade de la Béotie, où il décéda, laissant deux fils, Hésiode et Persée. Si le lieu de sa naissance n'est pas contesté, il n'en est pas de même de



l'époque à laquelle il vivait. On le croit contemporain d'Homère. Nous avons même un petit poëme intitulé : *Combat d'Homère et d'Hésiode*, dont H. Etienne nous a donné la première édition en 1573. On y introduit les deux rivaux, se provoquant et se répondant alternativement. Cependant Cicéron (*de Senect.* 54) croit Homère antérieur à Hésiode de plusieurs siècles. L'opinion la plus générale est qu'Hésiode est postérieur d'environ un siècle ; en effet :

1° On trouve dans ce poëte des mots qui n'étaient pas encore en usage du temps d'Homère, et notamment le mot νόμος, loi (*Géorg.* 274, 386). 2° On rencontre dans ses vers des licences inconnues à Homère, et très-communes dans les poëtes plus modernes. Par exemple, l'alpha du mot καλός, qui se lit près de trois cents fois dans Homère, y est toujours long ; tandis que Théocrite le fait indistinctement long ou bref : τὰ μὴ καλὰ, καλὰ πέφανται. Hésiode en fait de même (*Géorg.* 63, 196). 3° Hésiode fait souvent brefs les accusatifs pluriels féminins de la déclinaison

naison parisyllabique, tels que ἰσρᾶς (*Georg.* 562, 673); licence que jamais Homère ne s'est permise.

Parmi les nombreux poèmes d'Hésiode, dont Suïdas nous a conservé le catalogue, il en est trois qui ont échappé au naufrage des temps : la *Théogonie*, le *Bouclier d'Hercule* et les *Georgiques*.

On peut rapprocher la *Théogonie* des *Métamorphoses* d'Ovide. C'est le plus ancien traité de Mythologie que nous connaissions : Hésiode y chante l'origine des Dieux. L'Amour débrouillant le Chaos; Vénus, issue du Ciel, née sur la Mer, nourrie sur la Terre, et toujours suivie de l'Amour, unissant le Ciel, la Mer et la Terre ensemble, sont des emblèmes admirables. La diction du poète, douce et harmonieuse, prend, vers le milieu de l'ouvrage, un ton infiniment plus élevé, pour chanter la guerre des Dieux contre les Géants. Cette description peut soutenir le parallèle avec les plus beaux endroits d'Homère. La peinture du Tartare, où les Titans sont précipités par la foudre

de Jupiter , offre des traits si frappants de ressemblance avec l'enfer de Milton , qu'il est difficile de douter qu'Hésiode n'ait servi de modèle au poëte anglais.

Le *Bouclier d'Hercule*, que l'on regarde communément comme un fragment d'un plus long poëme , forme un tableau complet, qui pourrait fort bien n'être qu'un appendice de la *Théogonie*. Au surplus , il est aisé de reconnaître que ce fragment a une relation directe avec la description du *Bouclier d'Achille* , au XVIII<sup>e</sup> livre de l'*Illiade*.

Les *Géorgiques* commencent par une invocation aux Muses , dont Hésiode était le grand prêtre , sur le mont Hélicon ; puis il adresse la parole à Persée , son jeune frère , et lui dédie son ouvrage. On peut établir facilement , dans ce poëme , deux divisions. Dans la première , l'auteur cherche à inspirer l'amour du travail , de la justice , de la piété ; dans la seconde , il donne les préceptes de l'Agriculture et de la Navigation. La belle allégorie de Pandore , dont nous devons à

DE LA  
Vouluire un  
cription  
celui où  
Ovide da  
celle des  
embellir d  
poésie, so  
L'ouvrage  
tions sur  
favorable  
ainsi que  
n'ont fait  
même les  
l'origine  
Géorgique  
Traoaux  
Nous te  
siede par  

---

  
(1) Ipu les  
Felicite  
Eumenid  
Sapina p



Voltaire une heureuse imitation; la description des quatre Ages qui ont précédé celui où vivait Hésiode, reproduite par Ovide dans ses Métamorphoses; enfin, celle des rigueurs de l'Hiver, qu'il a su embellir des charmes de la plus riche poésie, sont trois épisodes remarquables. L'ouvrage est terminé par des observations sur les *jours* réputés plus ou moins favorables aux *travaux*; et en cela, Hésiode ainsi que Virgile (1), à son imitation, n'ont fait que suivre les traditions, ou même les préjugés populaires. Telle est l'origine du titre grec que portent les Géorgiques d'Hésiode: Ἔργα καὶ Ἡμέραι, *Travaux et Jours*.

Nous terminerons cette notice sur Hésiode par une citation tirée de sa Théo-

---

(1) *Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna  
 Felices operum. Quintam fuge: pallidus Orcus  
 Eumenidesque satæ. —  
 Septima post decimam felix: —  
 — Nona fugæ melior, contraria furtis.*

gonie (vers 80 et suiv.); c'est le portrait d'un roi, tel qu'il en concevait l'idée :

« Les rois sont enfants de Jupiter. Heureux celui que les Muses chérissent! des paroles plus douces que le miel découlent de ses lèvres. Les peuples ont les yeux fixés sur ce monarque; ses équitables jugements terminent les querelles; il parle avec fermeté, et les esprits sont calmés. Un roi sage est le réparateur des torts; sa voix, comme un baume bienfaisant, s'insinue dans les cœurs ulcérés; il apaise par de douces paroles les plus violentes tempêtes; les peuples respectent un tel roi; honoré comme un dieu, quand il marche dans la ville, il domine dans l'assemblée de la nation. »

---

#### IV. ARCHILOQUE, HIPPONAX, SIMONIDE.

Après la poésie *épique* ou *héroïque*, l'ordre des temps nous amène à dire quelques mots du poème *iambique*.

ARCHILOQUE, de Paros, qui florissait au

milieu de huitième siècle, passe pour en avoir été l'inventeur :

*Archilochum proprio rabies armavit iambo.*

HOR. Art poét. 79.

Il a été imité, dans son genre mordant et satirique, par HIPPONAX et SIMONIDE (530 ans avant J.-C.); mais de tous ces poètes, il ne nous reste que des fragments.

---

V. ALCMAN, ALCÉE, SAPHO, CORINNE,  
ANACRÉON.

La poésie *lyrique* appartient aussi à la plus haute antiquité; elle chantait les louanges des dieux, et célébrait les exploits des héros.

Λαξιφόρμιγγες ὕμνοι,  
Τίνα θεόν, τίν' ἥρωα,  
Τίνα δ' ἄνδρα κελαδήσομεν;

PIND. 2<sup>e</sup> Olymp.

*Quem virum, aut heroa, lyrá vel acrí*

*Tibiá sumes celebrare, Clío?*

*Quem deum? —* HOR. Od. 1, xi.

ALCMAN, né en Lydie, dut à ses vers



guerriers le titre de citoyen de Sparte, vers le milieu du septième siècle.

ALCÉE, de Mitylène, au commencement du sixième siècle, a célébré la liberté, et flétri la tyrannie. C'est de lui qu'Horace a emprunté la strophe *Alcaïque*, dont le retour est fréquent dans ses plus belles odes.

SAPHO, de Lesbos, surnommée la dixième muse, fut contemporaine d'Alcée. Nous n'avons d'elle que deux *odes*, dont l'une nous a été conservée par Longin, et l'autre par Denys d'Halicarnasse. Horace lui a emprunté la strophe *saphique*.

CORINNE fut l'émule de Pindare, sur lequel elle remporta, dit-on, cinq fois la victoire. Si le fait est vrai, il est très-fâcheux que ses *odes* ne soient pas parvenues jusqu'à nous; car nous ne la connaissons, ainsi que les autres lyriques que nous venons de citer, que par de très-légers fragments.

ANACRÉON, de Téos, ville d'Ionie, florissait au milieu du sixième siècle; il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans, chantant

les louanges de Bacchus et de Vénus. Ses *odes*, remplies de douceur et de grâces, ont été découvertes, traduites en latin dans le même mètre, et publiées pour la première fois par notre savant typographe H. Etienne. (*Paris*, 1554, petit in-4°.)

## VI. PINDARE.

On a de tout temps regardé Pindare comme le prince des poètes lyriques. Ce jugement a été sanctionné par le lyrique latin qui nous représente à lui seul tous ceux de la Grèce. Horace dit, en parlant d'Anacréon et de Sapho (Ode. iv. 8) :

*Nec, si quid olim lusit Anacreon,  
Delevit ætas : spirat adhuc amor,  
Vivuntque commissi calores  
Æoliæ fidibus puellæ.*

Saturne a respecté les jeux d'Anacréon,  
Et ces vers, où l'amour brûle encore et respire,  
Que chanta sur sa lyre  
L'amante de Phaon.           DARU.

Mais il a consacré, à la louange de Pindare, une ode entière (la 2<sup>e</sup> du iv<sup>e</sup> livre), dans laquelle, tout en se déclarant infé-

rieur au Cygne de Dyrce, il nous semble s'être élevé jusqu'à sa hauteur. Voici comme il s'exprime dans son enthousiasme vraiment pindarique :

*Pindarum quisquis studet æmulari, I-  
ule, cerati ope Dædaleā  
nititur pennis, vitreo daturus  
nomina ponto.*

*Monte decurrens velut amnis, imbres  
quem super notas aluere ripas,  
fervet, immensusque ruit profundo  
Pindarus ore.*

Nous ne croyons pouvoir reproduire ces belles strophes en aucune autre langue, que dans celle de Pindare. — On observera que le mètre sapphique est conservé, et que l'ordre même des mots n'est pas interverti :

Πίνδαρον ὅστις κάμε ζηλόειν, Ἰ-  
ουλε, κηρωτοῖς χειρὶ Δαιδαλείᾳ  
θαῤῥέει πετῆροῖς, ὑαλῷ διδώσων  
ὄνομα πόντῳ.

Πρωτὸς ἐξορμῶν ῥόος οἶον, ὄμβροι  
ἦν γ' ὑπὲρ γινωτᾶς ἀνέθρεψαν ὄχθας,  
φλύτσει, ἀπληστὸς τε θύει βαθείᾳ  
Πίνδαρος αὐδᾶ.



Pindare naquit à Thèbes en Béotie ( 520 ans avant J.-C. ). Il dut sa plus grande célébrité aux éloges qu'il prodigua aux athlètes victorieux dans les différents jeux publics de la Grèce. Ces éloges forment quatre divisions, selon le nombre des jeux : olympiques ( 14 odes ), pythiques ( 12 ), néméens ( 11 ), isthmiques ( 8 ). Voilà tout ce qui nous est parvenu de ce grand lyrique, quarante-cinq odes, formant un total de cinq à six mille vers, dont le mètre n'est pas encore bien déterminé :

— *numerisque fertur*  
*Lege solutis.* HOR.

Ce qui le distingue particulièrement, c'est la sublimité de la diction, la gravité des pensées, l'abondance des choses et des mots, et la mélodie harmonieuse du rythme. Dans des sujets à peu près semblables, il a su introduire une admirable variété. Ses digressions, qui toutes se rapportent au principal sujet, et que l'on nomme *écarts pindariques*, roulent sur

les louanges des dieux et des héros, sur la patrie du vainqueur, sur ses ancêtres, etc. Sa réputation s'étendit fort loin dans toute la Grèce ; et lorsque Alexandre fit raser la ville de Thèbes , il ordonna d'épargner la maison de Pindare. Ce poète mourut à l'âge de 90 ans, 430 ans avant Jésus-Christ.

---

VII. TYRTÉE, THÉOGNIS, PHOXYLIDE, et autres  
poètes élégiaques ou gnomiques.

Parmi les poètes *élégiaques*, la première place est due à TYRTÉE, Athénien ( 680 ans avant J.-C. ) :

*Tyrteusque mares animos in martia bella  
Versibus exacuit.* — HOR. Art poét. 402.

Dans la seconde guerre des Messéniens, les Athéniens, d'après l'ordre de l'oracle, l'envoyèrent pour général aux Spartiates ; et , par ses élégies guerrières , il inspira aux soldats une telle ardeur , qu'ils remportèrent la victoire. Les Lacédémoniens, pour le récompenser , lui donnèrent le

droit de cité. Nous avons de lui trois élégies entières, et quelques fragments des autres. On attribue aussi une élégie du même genre à un certain CALLINUS.

Nous joindrons à ces poètes, ceux qui sont connus sous le nom de *γρομικοί*, *poètes à sentences* : MIMNERME de Colophon, THÉOGNIS de Mégare, PHOCYLIDE de Milet; ces trois poètes sont du sixième siècle avant J.-C. Nous n'avons de Mimnerme qu'un petit nombre de fragments; Théognis nous a laissé six cents distiques moraux, et Phocylide, deux cents monostiques (*vers séparés*) du même genre.

Enfin, c'est encore ici que nous devons mentionner le recueil d'épigrammes, tirées de plus de deux cents auteurs différents, connu sous le nom d'*Anthologie*. Nous avons publié, en 1836, la traduction d'une cinquantaine de ces pièces fugitives, avec le texte grec en regard.

---

VIII. ESCHYLE.

Nous allons passer aux poètes *drama-*  
*Résum.—Littér. grecq.* 3



*tiques*, en commençant par les *tragiques*. Trois rivaux se partagent la scène d'Athènes : Eschyle, Sophocle, Euripide (1). Sophocle naquit 495 ans avant J.-C., 15 ans avant Euripide, et 30 ans après Eschyle; c'est donc ce dernier qui doit ouvrir la marche.

THESPIS avait inventé la tragédie; ESCHYLE constitua la scène, y introduisit les décorations, les personnages et le cothurne. Il fut accusé d'impiété, selon les uns, pour avoir suivi dans ses pièces une théogonie différente de la croyance des Athéniens; selon d'autres, pour avoir divulgué sur le théâtre les mystères d'Eleusis. Cependant le courage de son frère Amynias lui sauva la vie. Soit pour cette raison, soit par un motif de jalousie, de se voir, dans sa vieillesse, vaincu par le jeune Sophocle, il se retira en Sicile, où il mourut à l'âge d'environ 70 ans. On attribue sa mort à la chute d'une tortue, qu'un

---

(1) On pourrait leur opposer, sur la scène française, Corneille, Racine et Voltaire.

aigle laissa tomber sur sa tête chauve, qu'il prit pour un rocher.

De quatre-vingts tragédies qu'il avait composées, sept seulement sont parvenues jusqu'à nous : *Prométhée enchainé*, les *sept Chefs devant Thèbes*, les *Perses*, les *Suppliantes* ( Danaïdes ), *Agamemnon*, les *Choéphores*, et les *Euménides*. Dans les anciennes éditions, telle que celle de Turnèbe, 1552, la fin d'Agamemnon étant réunie au commencement mutilé des Choéphores, ces deux pièces semblaient n'en former qu'une seule. Ce fut H. Etienne qui le premier fit cesser ce désordre, en 1557.

Eschyle est remarquable par ses hardiesses sublimes; mais sa phrase est souvent obscure. La tragédie chez lui est encore dans son enfance, et se confond peut-être avec l'épopée; il est vrai qu'il n'avait encore d'autre modèle à suivre que l'Iliade. Toutefois on peut dire que c'est à son génie que nous sommes redevables des chefs-d'œuvre de Sophocle et d'Euripide. Il y a de grandes beautés dans

le noble caractère de son *Prométhée*, et dans les portraits des *sept Chefs* devant Thèbes. Mais la tragédie qui a dû ravir tous les suffrages de ses contemporains, c'est celle des *Perses*, dont le sujet est la victoire navale de Salamine, à laquelle Eschyle avait pris part lui-même (480), dix ans après la bataille de Marathon (490) où il avait également signalé sa valeur.

---

 IX. SOPHOCLE.

A Eschyle succéda SOPHOCLE, Athénien, poëte tragique, d'un génie sublime, d'une taille noble et majestueuse. Il publia sa première tragédie à 25 ans, et remporta le prix sur Eschyle. A 80 ans, il donna son *Antigone*. Accusé de folie par ses fils, qui voulaient le faire interdire, il récita devant ses juges son *Œdipe à Colone* qu'il venait d'achever, et leur demanda si cette pièce était l'ouvrage d'un insensé; il eut en sa faveur l'unanimité des suffrages.

Il se mêla aussi des affaires publiques;



et , à 65 ans , il partagea avec Périclès le commandement d'une expédition des Athéniens contre Samos. Il mourut plus que nonagénaire , l'année même de la mort d'Euripide , qui eut lieu quelques mois avant celle de Sophocle. On prétend qu'il mourut de joie , en apprenant une nouvelle victoire qu'il venait de remporter sur la scène.

Son talent est égal à celui d'Eschyle ; il approche même de sa hardiesse , mais il est beaucoup plus châtié. Les mœurs sont bien observées ; beaucoup de pathétique ; dialogues soutenus avec art ; plans bien suivis. Il surpasse Euripide par son génie , et par la majesté de son style.

De cent vingt tragédies qu'il avait publiées , sept seulement sont parvenues jusqu'à nous : *Ajax furieux*, les *Trachiniennes*, *Electre*, *Philoctète*, *Cedipe Roi*, *Cedipe à Colone*, et *Antigone*.

H. Etienne , dont nous avons cité l'édition d'Eschyle , a également reproduit les chefs-d'œuvre du prince de la Tragédie

Grecque, en 1568, et mis au bas du frontispice le distique suivant :

Αἰσχύλον edideram, Σοφοκλῆς invidit ; at idem,  
Cur ab eo posthac invideatur, habet.

De tous les éloges qui ont été décernés à Sophocle, nous nous bornerons à citer celui de Longin, dans son *Traité du Sublime*, § 27 ( pag. 172 de l'édition de Boileau, Paris, 1694 ) : « Est-il un homme de bon sens qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion (1) ensemble, au seul *Œdipe* de Sophocle ? »

---

X. EURIPIDE.

EURIPIDE ferme le triumvirat des tragiques Grecs. Fils de Mnésarque et de Clito, Athéniens, il naquit à Salamine, où ses parents s'étaient réfugiés, lorsque Xerxès ravageait la Grèce ; et, les Athéniens ayant remporté une victoire navale près de Salamine, et du détroit appelé

---

(1) Poète tragique, dont le nom seul est connu.

*Euripe* (1), on donna à notre jeune poëte le nom d'Euripide.

Il se livra d'abord à l'art oratoire et à l'étude de la philosophie. Il eut pour maître Socrate, qui, pour cette raison, venait au théâtre, aux pièces nouvelles de son disciple. Il remporta plusieurs fois le prix de la tragédie. Il vise moins au sublime qu'aux sentiments tendres et touchants. Il est rempli de sentences, ce qui l'a fait surnommer le philosophe du théâtre; c'est en effet la philosophie, parée du cothurne. On lui reproche ses prologues *postiches*, et ses censures un peu amères contre les femmes, qui lui ont fait donner le surnom de *misogyne*, et ont provoqué contre lui les sarcasmes d'Aristophane. Il périt d'une mort malheureuse, déchiré par des chiens, à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui l'avait appelé auprès de lui, et comblé de présents. Le Roi et les Athéniens rivali-

---

(1) Le mot Εὐριπος, que les Grecs prononcent *Euripos*, nous a donné par corruption le nom de Négrepont.



sèrent entre eux , pour l'honneur de ses funérailles.

Il avait composé un grand nombre de tragédies ; le temps en a épargné une vingtaine , dont les principales sont : les *Phéniciennes* , *Hippolyte* ou *Phèdre* , les *Suppliantes* (Argiennes) , *Médée* , *Hécube* , *Oreste* , *Andromaque* , *Alceste* , *Iphigénie* en Aulide , et *Iphigénie* en Tauride. Nous avons aussi de lui un drame satirique , sous le nom du *Cyclope*.

Le mérite essentiel d'Euripide est l'art d'émouvoir les passions et de remuer le cœur : c'est pour ce motif qu'Aristote l'appelle *τραγικώτατος* , le plus tragique de tous les poètes. Notre Racine avoue avec modestie qu'il lui est redevable de ses plus belles scènes dans son *Iphigénie* , dans sa *Phèdre* , etc.

---

#### XI. LYCOPHRON.

Après ces trois grands maîtres de la scène tragique , nous nous bornerons à mentionner LYCOPHRON , de Chalcis en

Eubée, qui, sous le règne de Ptolémée Philadelphe (284), avait composé des tragédies que nous n'avons plus. Il nous reste de lui un drame en vers iambiques, appelé *Cassandra* ou *Alexandra*. C'est Cassandre qui vient sur la scène pour y prédire la ruine de Troie. Ce poëme est très-difficile, très-hardi et très-obscur. Scaliger en a donné une traduction latine, dans laquelle il a expliqué *obscurum per obscurius*. L'obscurité vient de ce que le poëte introduit son héroïne annonçant les malheurs de sa patrie en style d'oracle, ou d'inintelligible prophétie.

*Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris  
Ora, Dei jussu non unquam credita Teucris.*

VIRG. Enéid. II, 245 et 246.

---

XI. CRATINUS, EUPOLIS; PHILÉMON,  
MÉNANDRE, DIPHILE, APOLLODORE.

L'ordre des matières nous reporte maintenant vers les poëtes *comiques*, dont la Grèce a produit un très-grand nombre,

mais qui tous , à l'exception du seul Aristophane , sur lequel nous ferons un article à part , ne nous ont laissé que leur nom , ou des fragments. Disons d'abord quelques mots sur l'état de la comédie chez les Grecs. On distingue trois genres de comédie : l'*ancienne* , la *moyenne* , la *nouvelle*. Dans l'*ancienne* , on mettait en scène des personnages vivants , que l'on désignait par leurs véritables noms : c'est dans ce genre que brillèrent CRATINUS , EUPOLIS (1) et ARISTOPHANE. Dans la *moyenne* , on se con-

---

(1) Longin , dans son *Traité du Sublime* , § 14 ( pag. 102 de l'édition de Boileau , 1694 ) , cite le fragment suivant d'Eupolis , à l'occasion du fameux serment de Démosthène , οὐ μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι —

Οὐ γάρ , μὰ τὴν Μαραθῶνι τὴν ἐμὴν μάχην ,  
Χαίρων τις αὐτῶν τοῦ μὲν ἀλγυνεῖ κέαρ .

On ne me verra plus affligé de leur joie ,  
J'en jure mon combat aux champs de Marathon .

Il est étonnant que Boileau se soit si grossièrement mépris sur le sens si connu de οὐ γάρ χαίρων τις —

Nul d'eux impunément n'affligera mon âme ,  
J'en jure , etc.



tenta de changer ou seulement d'altérer les noms : le *Plutus* d'Aristophane nous en offre déjà un exemple. Dans la nouvelle, il fallut avoir recours à l'invention, et prendre des noms fictifs. Les comiques de cette nouvelle école, sont PHILÉMON MÉNANDRE (320 ans avant J.-C.), DIPHILE et APOLLODORE. Ménandre, Athénien, fut disciple de Théophraste. Térence a traduit quatre de ses comédies ; mais, s'il en a conservé l'élégance et la pureté de style, on ne retrouve pas dans sa traduction ce *vis comica* que regrette César, qui, pour cette raison, ne reconnaît en lui qu'un demi-Ménandre :

*Tu quoque, tu in summis, ô dimidiata Menander,  
Poneris, et meritò, puri sermonis amator.  
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis  
Comica ! ut æquato virtus polleret honore  
Cum Græcis. —* CÉSAR.

## XIII. ARISTOPHANE.

Voltaire, qui n'avait jamais lu Aristophane dans sa langue, s'exprime ainsi à son sujet : « Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent. » La Harpe, en fidèle disciple, enchérit encore sur son maître. « Supposons, dit-il, un composé de l'esprit de Rabelais, des *lazzi* d'Arlequin, des farces de Scaramouche, des harangues des charlatans du Pont-Neuf, et des parades du Boulevard.... : ce serait notre Aristophane ». Le *Quintilien français* se transporte ensuite par la pensée sur le théâtre d'Athènes, et est surpris de n'y trouver que des énigmes à deviner. N'entendant pas la langue du poète grec, il n'est pas étonnant qu'il se trouve aussi étranger à une de ses pièces, que le serait un Français, ignorant la langue anglaise, à une des pièces de Shakespeare.

Nous avons entrepris de réhabiliter le mérite littéraire de ce grand poëte, dans une Dissertation spéciale, lue, en 1825, à l'Académie des Belles-Lettres de Toulouse; et, comme elle est imprimée dans le Tome II des Mémoires de cette Compagnie savante, nous croyons pouvoir y renvoyer ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements plus nombreux sur Aristophane. Nous nous bornons ici à en donner un léger extrait.

Un poëte qui, pendant quarante ans, fit les délices de la scène Attique, qui sut réunir le double mérite de plaire et d'instruire, et qui, entouré de plusieurs redoutables rivaux, a seul échappé au naufrage général, est peut-être digne de captiver un instant notre attention. Il avait affaire à des spectateurs assez difficiles: « Les Athéniens, dit notre immortel Racine, savaient apparemment ce que c'était que le sel Attique; et ils étaient bien sûrs, quand ils avaient ri d'une chose, qu'ils n'avaient pas ri d'une sottise ». (*Préface des Plaideurs.*)



L'illustre Madame Dacier, qui avait lu soixante-dix fois Aristophane, termine ainsi le brillant éloge qu'elle fait de ce poète : « Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce, si l'on n'a pas lu Aristophane, on ne connaît pas encore tous les charmes et toutes les beautés de la langue Grecque. »

Nous ne rapporterons pas ici les témoignages flatteurs du véritable Quintilien (liv. x, chap. 1) ; de Cicéron, qui nomme Aristophane, *poëtam veteris comœdiæ facetissimum* ; d'Horace, dans une de ses satires (1, 4), qui commence par ce vers :

*Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque poëtae—*

Mais nous croyons devoir rapporter un jugement d'une autorité incontestable. Ah ! sans doute, il faut en croire les Grecs sur ce point, et surtout Platon, si bon juge en cette matière, et si peu suspect de partialité en faveur de l'ennemi de son maître.

Platon, contemporain d'Aristophane, affirme qu'il joint l'urbanité d'Eupolis à

la véhémence de Cratinus. Il reconnaît en lui, porté au suprême degré, le mérite de l'Atticisme, c'est-à-dire cette pureté de diction, cette élégance qui était particulière aux Athéniens; il lui donne, dans son *Banquet*, une place distinguée, où il le fait parler suivant son caractère, et même avec Socrate; enfin, il orne sa tombe de l'épithaphe la plus flatteuse, dans laquelle il assure que « les Grâces ont choisi son cœur pour leur temple. » Nous allons reproduire ce distique, que nous ferons suivre d'une fidèle traduction latine :

Αἱ Χάριτες τέμενός τι λαΐεν, ὅπερ οὐχὶ πεσεῖται,  
Ζητοῦσαι, ψυχὴν εὖρον Ἀριστοφάνους.

*Ut templum Charites, quod non labatur, habent,  
Invenere tuum pectus, Aristophanes.*

Terminons cette notice sur Aristophane, par le trait le plus glorieux pour lui, au rapport du père Brumoy (1). Le grand

---

(1) Théâtre des Grecs, tom. X, pag. 236;  
Paris, 1787.

saint Chrysostome nourrissait son éloquence si vive et si ferme, de l'Atticisme vif et mâle de ce mordant critique ( qu'il estimait au point de faire à son égard, ce que saint Jérôme faisait de Plaute, ce qu'Alexandre faisait d'Homère ), dont il mettait les œuvres sous son chevet, pour les retrouver le soir avant le sommeil, et le matin au réveil. Et telle est peut-être la cause pour laquelle, tandis que la lecture des comiques Grecs fut proscrite des écoles, ce qui occasionna la perte de leurs écrits, le seul Aristophane eut le bonheur d'échapper à la proscription générale.

On sait peu de choses de sa personne ; encore est-ce beaucoup plus par ses comédies que par autrui. Ses ennemis lui contestaient la qualité de citoyen d'Athènes, pour la rendre douteuse. Les uns voulaient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginète. Pour lui, il se disait fils d'un Philippe, et natif d'une bourgade de l'Attique ; mais il convenait qu'il avait du bien dans



Egine, dont apparemment il était originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athènes, malgré ses ennemis, par un jugement décisif; et cela, pour avoir réjoui ses juges par un bon mot, en parodiant deux vers de l'Odyssée d'Homère (I. 216 et 217).

ARISTOPHANE florissait dans le siècle des grands hommes de la Grèce, vers la quatre-vingt-cinquième Olympiade (440 ans avant J.-C.) : il était contemporain de Socrate et d'Euripide. Ce fut surtout durant la guerre du Péloponnèse, qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un comédien propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, et presque l'arbitre de la patrie. Nul auteur ne nous a conservé de détails plus précieux sur les mœurs, les coutumes et les lois des Athéniens. Aussi Platon envoya-t-il à Denys le tyran un exemplaire d'Aristophane, en l'exhortant à l'étudier avec attention, s'il voulait connaître à fond la langue et l'état de la république d'Athènes.

De plus de cinquante comédies qu'il avait publiées, il ne nous en reste que onze, qu'il faut lire dans l'ordre suivant, pour mieux comprendre les allusions, relatives aux personnages qui figurèrent pendant les vingt-sept ans de la guerre du Péloponnèse :

1° Les *Acharniens*, sixième année de la guerre du Péloponnèse (425 avant J.-C.).

2. Les *Chevaliers*, septième année de la même guerre.

3. Les *Nuées*, jouées deux fois, pendant la quatre-vingt-neuvième olympiade. — Remarquons dès à présent que Socrate ne but la cigüe que dans la quatre-vingt-quinzième olympiade, c'est-à-dire vingt-quatre ans plus tard.

4. Les *Guêpes*, neuvième année de la même guerre. — C'est de cette pièce que Racine a tiré sa comédie des *Plaideurs*.

5. La *Paix*, treizième année *id.*

6. Les *Oiseaux*, dix-huitième année *id.*

7. Les *Fêtes de Cérès*, vingt et unième année *id.*

8. *Lysistrata*, même année *id.*  
 9. Les *Grenouilles*, vingt - sixième  
 année *id.*  
 10. Les *Harangueuses* (1), 590 ans  
 avant J.-C.  
 11. *Plutus*, joué deux fois, ( quatre-  
 vingt - douzième et quatre - vingt - dix -

(1) C'est à la fin de cette comédie que le chœur prononce ce fameux mot de soixante-dix-sept syllabes (dont nous avons donné l'analyse, pag. 485 de notre édit. du Schrevelius), qui prouve jusqu'à quel point la flexibilité de la langue Grecque se prêtait à la composition :

Ἄσπαδοτεμαχοστελαχογαλεοκρανιολειψανοδριμυπο-  
 τριμματσοιφιροπαρομελιτοκατακεχυμενοκιχλεπιδι-  
 κισσυροπεριστεραλεκτρονοπητεκεφαλλιοκιχλοπελειο-  
 λαγωοσιραιοβαρητραγανοπτερύγων.

C'est une carte de restaurateur, dont voici à peu près la signification :

« Ample potage, saucisses parfaites, huîtres d'élite, lamproies exquises, cervelles farcies aux épices, tartines de miel au benjoin, grives, merles, pigeons ramiers, têtes de poules grillées, salmis d'étourneaux et de perdrix, au coulis de foie de lièvre. »



septième olymp.)— Cette pièce appartient déjà, comme nous l'avons dit plus haut (pag. 47), à la *moyenne* comédie. Le dialogue de Lucien, intitulé *Timon*, en est une fort belle imitation.

Si l'on veut voir de quel ton Aristophane osait adresser des reproches à ses concitoyens, il suffit de lire l'intermède suivant, tiré de ses *Acharniens* :

« Depuis qu'Aristophane préside à vos jeux, on ne l'a point vu se présenter aux spectateurs, pour faire son éloge. Mais, puisque ses ennemis le noircissent aux yeux des Athéniens, toujours prompts à se faire une opinion, et qu'on lui reproche d'avoir maltraité le peuple et l'état dans ses comédies, il faut qu'il se lave de ces calomnies auprès de vous, ô inconstants Athéniens! Il prétend donc au contraire vous avoir rendu de grands services, en vous avertissant de ne point vous laisser aller à la séduction de la flatterie, et de mettre plus de fermeté et moins de mollesse dans votre administration. » Il cite

ensuite quelques exemples , et il termine ainsi : « Ne craignez donc point que , dans ses comédies , il jette du ridicule sur les choses honnêtes ; il n'a en vue que le bien public , et il le procurera de toutes ses forces , non par des cajoleries , par des coteries , par des adulations et des souplesses artificieuses , mais par des avis salutaires. Que Cléon ourdisse ses trames contre lui : la droiture et l'équité seront toujours pour le poëte , et il ne sera jamais reprehensible de lâcheté et de corruptibilité , comme l'est son ennemi. »

Ses *Chevaliers* sont dirigés contre ce même Cléon , qui , fils de corroyeur , et corroyeur lui-même , s'était élevé par la brigade jusqu'aux plus hautes dignités de l'état. Notre poëte osa l'attaquer , en le produisant sur le théâtre ; mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon , et il monta sur la scène pour la première fois , aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage , ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie , faute de masque ,

n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi , pour faire un masque ressemblant à Créon , comme on faisait pour ceux qu'on voulait jouer en public.

Les *Nuées* sont sans contredit la plus belle et la plus importante de toutes les comédies d'Aristophane. Il y déploie le *vis comica* d'une manière admirable , soit dans l'invention de son sujet , soit dans la distribution de toutes ses parties. Mais la gloire d'un pareil chef-d'œuvre est presque entièrement éclipsee. Le ridicule , dont cette pièce couvre Socrate , a valu de graves reproches au poëte. On a même poussé la fureur jusqu'à vouloir qu'Aristophane fût cause de l'arrêt de mort porté contre Socrate. Le père Brumoy a parfaitement démontré le peu de fondement de toutes ces suppositions ridicules , et qui décèlent l'ignorance la plus complète. Aristophane ne voulait pas plus la mort de Socrate que celle de Cléon , de Périclès , d'Euripide , et autres qu'il a joués , sans influencer sur la mort des uns ni des autres. Il y avait une guerre déclarée entre



les poètes comiques et les philosophes. C'était une revanche des poètes contre ceux-ci qui, de leur côté, déclamaient contre l'impudence et la licence des comiques. C'est au nom de ces derniers qu'Aristophane a persifflé les doctrines des philosophes, en les jouant, eux et leurs partisans. Il s'est attaché particulièrement à Socrate et à Platon, comme chefs de la philosophie de leur siècle, et a mis sur leur compte toutes les absurdités des différentes sectes. Socrate, au rapport de Plutarque, assista à la représentation des *Nuées*, et, loin de s'en indigner, il dit lui-même « qu'il lui semblait être dans un grand festin, où il divertissait tous les convives. » Au surplus les *Nuées* furent représentées la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade (424 ans avant J.-C.), et la mort de Socrate n'eut lieu que la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, c'est-à-dire 24 ans plus tard. Si Aristophane eût contribué le moins du monde à la condamnation de Socrate, Platon

eût-il introduit l'un et l'autre comme interlocuteurs dans son *Banquet* ? eût-il fait pour le poëte une épitaphe aussi flatteuse que celle que nous avons rapportée à la page 51.

---

#### XIV. *Pléïade poétique.*

Nous avons passé en revue les anciens poëtes ; et en cela nous pouvons contempler la vicissitude des choses humaines. La poésie qui, depuis Homère jusqu'à Alexandre, avait été si florissante, et avait transmis à la postérité les chefs-d'œuvre d'Homère, de Pindare, de Sophocle et autres, n'a produit, depuis Alexandre jusqu'à l'ère chrétienne, qu'un très-petit nombre de poëtes vraiment dignes de ce nom. La liberté une fois anéantie dans les plaines de Chéronée, les Muses grecques, exilées de leur sol natal, se réfugièrent en Sicile et à Alexandrie. Environ 300 ans avant J.-C., brillait cette *Pléïade poétique*, ainsi nommée à cause des sept poëtes qui la composaient. Aratus

dictait en beaux vers les règles de l'Astronomie ; Nicandre , celles de la Médecine. Apollonius de Rhode , peignant les amours de Médée et de Jason , préparait à Virgile le plus beau chant de son *Enéide* ; Théocrite composait des *idylles* , imitées par le même poète latin , son admirateur passionné , et quelquefois son égal dans une langue moins riche , moins flexible et moins harmonieuse.

---

XV. THÉOCRITE , BION , MOSCHUS.

La poésie *bucolique* ( de βουκόλος , bouvier ) ou pastorale , est un nouveau genre , qui se rapproche assez du drame. L'invention en appartient à THÉOCRITE , de Syracuse , qui florissait sous les règnes de Ptolémée , fils de Lagus , et de son fils Ptolémée Philadelphe , environ 300 ans avant J.-C. Il jouit des faveurs de ce dernier , et eut aussi beaucoup de crédit auprès d'Hiéron , roi de Syracuse. Théocrite nous a laissé trente *idylles* en dialecte dorique ( le même qu'avait employé



Pindare en chantant ses *odes* ). De ces trente idylles , il y en a cinq que Virgile a imitées si fidèlement dans ses *églogues* , qu'on peut les regarder à peu près comme une traduction. Ce sont , chez le poète latin , les deuxième , troisième , septième , huitième et dixième ; et , si quelquefois il lutte avec avantage contre le poète grec , quelquefois aussi il lui est un peu inférieur.

Devons - nous établir une distinction entre ces deux dénominations , *idylle* et *églogue* ? Cette distinction serait chimérique ; car il ne s'agit ici ni d'espèce ni même de genre : *églogue* , ἐκλογία , signifie *delectus* , pièce choisie , et *idylle* , εἰδύλλιον (diminutif de εἶδος , *species* ) , répond à ce que nous appelons pièce fugitive.

A la tête des détracteurs de Théocrite , on peut citer Fontenelle , qui , n'aimant pas les anciens , leur donne le plus de ridicule qu'il peut. Mais son injuste critique est oubliée depuis longtemps , et la gloire du poète de Syracuse a conservé tout son lustre.

La Harpe , qui , probablement n'avait jamais lu Théocrite , obligé d'en parler dans son cours de Littérature , aura compilé à la hâte quelque article de bibliographie. « Le caractère dominant de Théocrite, dit-il dans la demi-page qu'il daigne à peine lui accorder , est la simplicité ; mais cette simplicité n'est pas toujours intéressante ; il offre au lecteur trop de circonstances indifférentes , trop de détails communs , et ses sujets ont entr'eux trop de *ressemblance*. La plupart sont des combats de flûte et des combats de bergers. Virgile est beaucoup plus varié , etc. » — Comme ces assertions reposent sur des faits , si nous pouvons en démontrer la fausseté , il faudra bien en conclure , comme nous le disions tout à l'heure , que La Harpe n'avait pas même lu Théocrite.

A Fontenelle et à La Harpe , nous opposerons d'abord Boileau et Racine , deux juges plus compétents. On connaît l'éloge que Boileau a fait de Théocrite , dans son *Art poétique* ; et Longepierre ,

à l'occasion de la seconde idylle , intitulée *l'Enchanteresse* , imitée , mais non pas égalée par Virgile , rapporte avoir ouï dire à Racine , si bon juge et si grand maître en cette matière : « qu'il n'avait rien vu de plus vif ni de plus beau dans toute l'antiquité. » Virgile n'en a traduit que la première partie , ou les cérémonies magiques ; mais il n'a peut-être pas osé lutter contre la deuxième , où l'amante infortunée fait une peinture si énergique de l'origine et du progrès de sa passion. Il était encore jeune , à cette époque , et n'avait pas encore fait son quatrième chant de l'Énéide.

Mais ce ne sont pas seulement les grands poètes qui ont ainsi parlé de Théocrite. Deux hommes aussi célèbres par leur génie , que par la différence de leurs opinions théologiques , Bossuet et Fénelon , se sont trouvés d'accord pour placer Théocrite au premier rang.

Nous avons dit que sur les trente idylles , cinq avaient été imitées par Virgile ; c'est assez dire qu'elles sont dignes de quelque



intérêt. Nous allons parcourir rapidement les autres.

L'idylle des *Pêcheurs*, est une peinture naïve et pleine de sentiment.

Celle des *Moissonneurs*, offre une excellente scène ; l'exposition en est charmante.

L'*Epithalame d'Hélène*, est plein de douceur, de grâce, de suavité.

L'*Amour fidèle*, le *Désespoir amoureux*, sont des élégies touchantes, dont la dernière a été imitée par La Fontaine, dans sa fable de *Daphnis et Alcimadure*.

L'*Amoureux entretien* (*ὄριστός*), est un petit drame pastoral, remarquable par la simplicité, le naturel, la naïveté.

L'*Amour voleur*, est un joli madrigal, imité d'Anacréon.

Voilà déjà des sujets assez variés ; mais si Théocrite a su descendre jusqu'au madrigal, il peut dire avec plus de raison encore que Virgile :

*Sicelides Musæ, paulò majora canamus.*

Nous allons en effet le voir lutter avec Aristophane, Pindare et Homère.

Les *Fêtes d'Adonis* ou les *Syracusaines*, offrent une scène comique, qui n'est pas indigne du pinceau d'Aristophane.

L'idylle intitulée *l'Enfance d'Hercule*, est imitée d'une ode de Pindare (la deuxième Néméenne) : c'est Hercule au berceau, qui étouffe entre ses bras deux énormes serpents.

L'*Eloge d'Hiéron*, roi de Syracuse, l'*Eloge de Ptolémée Philadelphe*, roi d'Egypte, sont deux odes admirables par la richesse du style, et la beauté des images poétiques.

*Hercule, vainqueur du Lion de Némée*, ou *l'Opulence d'Augias*, écrite en dialecte ionique (nous avons dit que Théocrite avait fait usage du dorique), présente le ton et le style de l'*Odyssée* ; c'est une imitation de la scène d'*Ulysse déguisé*, avec le berger Eumée.

Il nous semble que voilà Théocrite suffisamment justifié du reproche bien peu mérité, sans doute, de *monotonie*.

Nous pouvons enfin citer la vingt-deuxième idylle, intitulée les *Géméaux*,

que nous regardons comme la plus belle dans le genre épique : elle est également en dialecte ionique. Dans la première partie de cette idylle, Théocrite nous dépeint le combat du ceste entre Pollux et Amycus, dont Virgile a tiré son magnifique épisode d'Entelle et Darès. On croit, en lisant ses vers, être spectateur du combat. Concluons ( en dépit du jugement de La Harpe ) que Théocrite sait prendre tous les tons, et surtout qu'il possède éminemment le talent de peindre.

Théocrite eut deux émules dans son genre : BION, de Smyrne, et MOSCHUS, de Syracuse ( 150 ans avant J.-C. ). — Leurs poésies sont remplies de charme ; mais, au jugement de plusieurs, elles le cèdent à celles du maître, pour le naturel et l'élégance. On cite la *mort d'Adonis*, comme le plus beau morceau de Bion, et l'*éloge funèbre de Bion*, comme la meilleure pièce de Moschus.



XVI. CALLIMAQUE , ARATUS , APOLLONIUS ,  
NICANDRE , DENYS , OPPIEN.

CALLIMAQUE , né à Cyrène , ville d'Afrique , ( d'où lui vient , chez les poètes latins , le surnom de *Battiades* ) , poète et grammairien , enseigna d'abord à Alexandrie , et fut ensuite attiré au Musée par Ptolémée Philadelphe , roi d'Egypte. C'était un établissement où les savants étaient nourris aux frais du roi. Callimaque fut en grande faveur auprès de ce monarque , ami des lettres , et auprès de son successeur Ptolémée Evergète. Il eut pour disciples Apollonius de Rhode , auteur du poème des *Argonautes* , et Aristophane de Byzance , grammairien qui inventa les accents , pour fixer la prononciation grecque ( en la cent quarante-cinquième olymp. = 200 ans avant J.-C. ) , et qui fut maître du célèbre Aristarque. Nous avons de Callimaque , six *hymnes* en l'honneur des Dieux , et des *épigrammes*.

Il avait aussi composé des *élégies*, et c'est à ce titre que Properce invoque ses mânes dans la première élégie de son troisième livre.

ARATUS, natif de Soles, ville de Cilicie, s'étant rendu en Macédoine, s'y concilia bientôt les bonnes grâces du roi Antigone. Ce fut à sa sollicitation qu'il composa un poëme intitulé *Φαινόμενα*, ou *mouvements apparents* des astres, suivi d'une seconde partie appelée *Δισημεία* (*Jovis signa*), ou pronostics de la tempête. On prétend qu'il ignorait l'astronomie<sup>(1)</sup>, et qu'il ne fit que mettre en beaux vers hexamètres la prose d'Eudoxe le Cnidien. Cicéron, César Germanicus, et plusieurs siècles après, Festus Avienus, ont traduit en vers latins les *Phénomènes* d'Aratus.

APOLLONIUS de Rhode, natif d'Alexandrie, ou selon d'autres de Naucrète, ville

---

(1) *Etenim, si constat inter doctos, hominem ignarum astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum, de cælo stellisque dixisse —* Cic. de Orat. I. 69.

d'Égypte, fut disciple de Callimaque. Son surnom lui vient de ce que, ayant professé à Rhode avec beaucoup de succès, il obtint des Rhodiens, pour récompense, le droit de cité. De retour dans sa patrie, il fut placé par le roi Ptolémée Evergète, à la tête de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, et succéda à Eratosthène. Nous avons de lui un poëme héroïque en quatre chants, dont la lecture est fort agréable, intitulé Ἀργοναυτικά, ou expédition des *Argonautes*, pour la conquête de la Toison d'or. Caussin de Perceval en a le premier donné une traduction française. Le même sujet a été traité en latin par Valerius Flaccus.

Macrobe (1) et Servius ont remarqué depuis longtemps que le quatrième livre de l'Énéide était presque tout entier tiré

---

(1) *Non de unius racemis vindemiam sibi fecit Virgilius, sed bene in rem suam vertit quidquid ubicumque invenit imitandum: adeo ut de Argonauticorum quarto, quorum scriptor est Apollonius, librum Æneidos suæ quartum penè totum formaverit.*



du poëme des Argonautes, par Apollonius de Rhode, auteur favori de Virgile. Ce dernier a suivi, relativement à Enée et Didon, le plan des amours de Jason et Médée, et s'en est approprié une foule de détails.

NICANDRE (*Νίκανδρος* en grec, et en latin *Nicander*) était de Colophon, et vécut à la cour d'Attale, roi de Pergame. Il cultiva la médecine et la poésie. Nous avons de lui deux poëmes en vers hexamètres, intitulés l'un *Θηριακά*, ou sur les animaux vénimeux, et l'autre *Ἀλεξιζάρμακα*, ou remèdes contre les venins. Cicéron accorde à Nicandre un certain talent poétique, (*poëticam quamdam facultatem*); mais les médecins n'attachent pas beaucoup d'importance à ses recettes médicales.

DENYS le *Périégète*, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne, a composé, en vers hexamètres, un poëme intitulé *Περιήγησις οἰκουμένης*, *orbis terræ descriptio*, ce qui l'a fait surnommer *ὁ Περιηγητής*.

Eustathe , évêque de Thessalonique , au douzième siècle , savant commentateur d'Homère , a aussi donné des commentaires sur la *Périégèse* de Denys , que Festus Avienus , dès la fin du quatrième siècle , avait reproduite en vers latins.

OPPIEN, poète que l'on croit du troisième siècle de l'ère chrétienne , a laissé deux poèmes ; l'un intitulé *Κυνηγετικά* , sur la chasse , et l'autre *Ἀλιευτικά* , sur la pêche ; cependant plusieurs savants attribuent ces deux poèmes à deux auteurs différents. Le poème sur la *chasse* a été fort bien traduit en français par Belin de Ballu.

XVII. NONNUS , et autres poètes plus récents.

NONNUS , de Panopolis , ville d'Egypte , poète du cinquième siècle , a composé un poème épique en quarante-huit chants , intitulé *Διονυσιακά* , ou expédition de Bacchus dans les Indes. Il y a dans ce poème

beaucoup d'abondance et d'enflure. Au vingt-cinquième chant se trouve la description d'un bouclier de Bacchus, ouvrage admirable de Vulcain (1).

Au sixième siècle, nous mentionnerons encore trois poètes :

1° COLUTHUS, de Lycopolis, ville de la Thébaïde, en Egypte, auteur d'un petit poème d'environ 400 vers hexamètres, intitulé *l'Enlèvement d'Hélène*.

2° TRYPHIODORE, Egyptien, auteur d'un autre petit poème sur la *Prise de Troie*. On trouve communément ces deux poèmes réunis dans le même volume.

3° COÏNTUS, de Smyrne, auteur d'un poème intitulé *Paralipomènes d'Homère*, ou récit de tous les faits qui ont eu lieu depuis la mort d'Hector (où s'arrête l'Iliade), jusqu'au retour des Grecs dans leur patrie. Ce poète porte aussi le nom

---

(1) Il existe, des *Dionysiaques* de Nonnus, une traduction française, par Boitet, qui a paru en 1625, à Paris, in-8°, chez Robert Fouet, rue St-Jacques, à l'Occasion, devant les Mathurins.



de *Quintus Calaber*, parce que ses ouvrages ont été retrouvés en *Calabre*, au quinzième siècle, à l'époque de la renaissance des Lettres.

Enfin, parmi les poètes chrétiens, nous nous bornerons à citer les *odes* de saint GRÉGOIRE de Nazianze, duquel nous parlerons dans la section des Orateurs (pag. 105), et les *hymnes* de SYNÉSIUS, évêque de Ptolémaïde, en Afrique. Ce dernier naquit à Cyrène, capitale de la Pentapole, et florissait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose le Jeune. On place sa mort vers l'an 430.

## SECTION DEUXIÈME.

## ORATEURS GRECS.

## I. GORGIAS , PROTAGORE , PRODICUS.

L'ÉLOQUENCE est sœur de la poésie ; toutes deux ont pour but de remuer les cœurs : seulement celle-ci emploie un langage métrique , tandis que celle-là s'exprime en prose. Cependant elle n'est pas dénuée des charmes du nombre oratoire , et c'est par ce rythme que se distinguent principalement les Orateurs grecs.

Le premier maître d'éloquence , à Athènes , fut GORGIAS , de Léonce , ville de Sicile , disciple d'Empédocle , et maître d'Isocrate. Il prononça l'oraison funèbre des Grecs morts à la journée de Salamine (480). Nous avons de lui deux discours ou déclamations : l'*Eloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*. Son style est

fleuri , mais trop rempli d'antithèses. Il mourut , dit-on , plus que centenaire.

PROTAGORE et PRODICUS sont deux autres sophistes de cette époque , dont il est souvent fait mention dans les dialogues de Platon et de Xénophon.

---

II. ANTIPHON, ANDOCIDE.

ANTIPHON, Athénien, est regardé comme le plus ancien orateur. Il florissait du temps de l'expédition de Xerxès, en la soixante-quatrième olympiade. Il ouvrit à Athènes une école , y enseigna la rhétorique , et compta parmi ses disciples le célèbre historien Thucydide. Nous avons de lui onze discours ou déclamations. Denys d'Halicarnasse porte sur cet orateur un jugement peu favorable.

ANDOCIDE, Athénien, fut contemporain de Socrate. Orateur turbulent , il mourut en exil. Nous avons de lui quatre discours , que plusieurs lui contestent , mais qui sont fort utiles pour connaître l'histoire du temps.



## III. LYSIAS.

LYSIAS naquit à Athènes, 460 ans avant J.-C. Quoiqu'il le cède à Démosthène en force et en éloquence, il ne laisse pas, au jugement de Cicéron, d'approcher de la perfection. Il est, selon Quintilien, *puro fonti propior, quàm magno flumini*. Il vécut dans ces temps malheureux, où Lysandre réduisit Athènes sous le joug de l'esclavage, et mourut âgé de 80 ans. Il avait composé plus de deux cents discours, dont trente-quatre seulement nous ont été conservés. Nous citerons avec éloge celui qu'il prononça lui-même *contre Eratosthène*, qui avait été un des trente tyrans d'Athènes.

Une des causes de son infériorité à Démosthène, vient sans doute de ce que Lysias composa la plupart de ses plaidoyers dans sa vieillesse, et pour la défense des autres; tandis que Démosthène fut souvent forcé, dans l'ardeur du jeune âge, de monter à la tribune pour se défendre lui-même contre les attaques de ses adversaires.

## IV. ISOCRATE.

ISOCRATE, Athénien, fut disciple de Gorgias. Il se retira (en 400) des affaires publiques, pour se consacrer à l'enseignement de l'éloquence. Il ne tarda pas à s'enrichir; car le prix de ses cours était de 1000 drachmes (500 fr.), et le nombre de ses auditeurs s'élevait quelquefois jusqu'à 100. Ce fut à Athènes qu'il ouvrit cette fameuse école, qui devint, au rapport de Cicéron, semblable au cheval de bois, d'où l'on ne vit sortir que d'habiles capitaines. Sa maison était regardée comme l'arsenal où se fabriquaient les foudres de l'éloquence. Il ne parut jamais à la tribune publique, et se contenta d'acquiescer de la gloire *privatos intrà parietes*, comme dit Cicéron. Cependant il récita, au milieu des jeux olympiques, cette fameuse harangue, connue sous le nom de *Panegyrique* (1), dont la composition lui

---

(1) On peut lire avec fruit ce beau discours

avait demandé la durée de trois olympiades. Il y fait un bel éloge de la ville d'Athènes, et exhorte les Grecs à faire le sacrifice mutuel de leur rivalité, pour réunir tous leurs efforts contre les Perses, leurs ennemis communs. Le conseil paraissait s'adresser principalement à Philippe; mais la mort de ce prince arrêta l'effet que devait produire ce discours. On dit cependant que ce fut en le lisant, qu'Alexandre conçut l'idée de marcher contre Darius.

Du temps de Plutarque, on comptait encore soixante discours d'Isocrate; mais il est probable qu'il y en avait beaucoup de supposés. Photius n'en mentionne que vingt et un, et tel est le nombre de ceux que nous avons maintenant. Il avait 94 ans lorsqu'il écrivit son *Panathénaique*, dans lequel il vante les exploits des Athéniens, et les services qu'ils ont rendus à

---

dans l'édition qu'en a publiée M. Longueville. Un choix judicieux d'excellentes notes éclaircit tous les endroits obscurs, et lève toutes les difficultés.



la Grèce; et reproche au contraire aux Lacédémoniens tous les maux qu'ils lui ont causés. Il vécut encore cinq ans après; mais ayant appris le désastre de Chéronée, qui anéantit la liberté de la Grèce, il prit la résolution de se laisser mourir de faim, âgé de près de cent ans.

Le style d'Isocrate est fleuri, et de la plus grande pureté. On lui reproche la symétrie trop recherchée de ses périodes, et ses ornements ambitieux. Cicéron avoue néanmoins qu'il a tâché d'allier la douceur d'Isocrate à la véhémence de Démosthène.

---

V. ALCIDAMAS, ISÉE.

ALCIDAMAS, d'Elée, ville d'Eolie, fut, comme Isocrate, disciple de Gorgias; mais il est resté bien inférieur à son condisciple. Nous avons de ce rhéteur deux déclamations: l'une, *contre les Sophistes*; l'autre intitulée: *Discours d'Ulysse contre Palamède*.

ISÉE était-il d'Athènes ou de Chalcis

en Eubée? c'était déjà un problème dès le temps de Denys d'Halicarnasse. Il florissait dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, et vécut jusqu'au commencement du règne de Philippe, roi de Macédoine. Il fut disciple de Lysias et d'Isocrate, et paraît s'être appliqué à imiter le style du premier. Il en a la pureté, mais plus de force et de gravité. Il nous a laissé dix discours; mais ce ne sont tous que des plaidoyers au sujet d'héritages. Le plus grand service qu'il ait rendu à l'éloquence, c'est d'avoir formé par ses leçons le plus parfait des orateurs. En effet, Démosthène fut son disciple, et l'on pense que celui-ci doit à son maître le développement de cette sublimité à laquelle il a su atteindre.

---

 VI. DÉMOSTHÈNE.

Nous voici parvenus au plus haut degré de l'Eloquence chez les Grecs. Aussi, pour désigner Démosthène, n'est-il pas même besoin de dire le prince des Ora-

teurs ; il suffit de dire l'Orateur, ὁ Ῥήτωρ, comme on désigne Homère en disant tout simplement ὁ Ποιητής, le Poëte (1). Quintilien affirme, *oratorum longè principem esse Demosthenem, ac penè legem orandi.* Démosthène a plus de véhémence et de gravité que Cicéron, et celui-ci plus de douceur et d'abondance. Au surplus, l'Orateur romain ne craint pas de faire en ces termes l'éloge de notre Orateur : *plenè perfectum oratorem, et cui nihil admodum desit, Demosthenem faciliè dixeris ;* et dans la préface qu'il avait mise en tête de sa traduction latine des deux harangues *sur la Couronne* (traduction dont nous ne pouvons que déplorer la perte), il dit : *se nempè gladiatorum par nobilissimum post hominum memoriam inducere, Æschinem scilicet et Demo-*

---

(1) C'est ainsi que pour nous le mot *Bible* (et pour les Arabes le mot *Coran*) signifie le *Livre* par excellence. Les Hébreux, pour exprimer cette idée de supériorité, appellent le Cantique de Salomon *Chir hachirim*, littér. Cantique des Cantiques.



*sthemem; quo quidem Oratore (inquit)*  
 « nihil arbitror cogitari posse divinius. »

DÉMOSTHÈNE, Athénien, de la tribu de Péanée, naquit 375 ans avant J.-C. A l'âge de 7 ans il perdit son père, qui lui avait laissé une belle fortune, mais que ses tuteurs ne tardèrent pas à dissiper. Il eut pour maître de philosophie Platon, et pour maître d'éloquence Isée. Il lut avec assiduité les écrits d'Isocrate, n'ayant pas les moyens de payer le prix qu'il demandait pour suivre ses cours. Sa timidité était extrême, sa voix grêle, et son gosier ne pouvait articuler le *ρ* aspiré; mais, à force d'exercice, il parvint à triompher de tous ces obstacles que lui opposait la nature. Il réglait ses gestes devant un miroir, se mettait des cailloux dans la bouche, et déclamait sur le rivage au bruit des vagues retentissantes. A peine âgé de 17 ans, il parut au barreau, se porta lui-même accusateur contre ses tuteurs, et gagna sa cause; ce qui lui procura la restitution d'une partie de ses biens. La réputation de son éloquence

croissant de jour en jour, il défendit un grand nombre de causes, et enfin se mêla des affaires publiques. La tribune fut pour lui un vaste théâtre, où il put facilement faire jouer tous les ressorts de son éloquence.

Zélé partisan de la liberté, il ne cessa de tonner contre Philippe, roi de Macédoine, et d'exhorter les Athéniens à la guerre contre ce roi, dont le but unique était d'asservir la Grèce, sa patrie. Il porta lui-même les armes, mais son courage ne répondit pas à son éloquence; car à la journée de Chéronée, il fit ce qu'Horace fit plus tard dans les champs de Philippe: il prit la fuite, *relictâ non benè parmula*. C'est ce que confirme l'inscription suivante, mise au bas de sa statue sur la place publique d'Athènes:

Εἶπερ ἴσθη πρόμην γνώμη, Δημοσθένες, εἶχες,  
οὔ ποτ' ἂν Ἑλλήνων ἤρξεν ἀνήρ Μακεδών.

*Menti, Demosthenes, par si tu robur haberes,  
Non foret Emathidæ Græcia victa manu.*

Après la mort de Philippe, il se montra également opposé à Alexandre; et jamais,

comme Eschine et d'autres orateurs, il ne se vendit aux ennemis de sa patrie. Dans la suite, Antipater, qui avait le commandement de la Grèce, exigea des Athéniens qu'ils lui livrassent tous leurs orateurs. Démosthène se retira dans l'île de Calaurie, où il chercha, mais inutilement, un refuge dans un temple de Neptune. Archias, par l'ordre d'Antipater, vint pour l'en arracher; mais il avala du poison qu'il portait enfermé dans le manche de son stylet. Telle fut la fin déplorable de ce grand orateur, de cet excellent citoyen; il était âgé de soixante-deux ans. Mais les monuments de son génie existent, et ne périront qu'avec le monde.

Nous avons de lui soixante harangues, parmi lesquelles on distingue : 1° sa harangue *sur la Couronne*, ou pour Ctésiphon, dont nous parlerons tout à l'heure; 2° douze harangues contre Philippe, dans lesquelles il déploie autant de patriotisme que d'éloquence, et ne cesse de prémunir ses concitoyens contre les tentatives per-



fides et les empiétements successifs du roi de Macédoine. De ces douze harangues politiques, il y en a trois connues sous le titre d'*Olynthiennes*, et quatre particulièrement désignées sous le nom de *Philippiques*. La première, qu'il prononça à l'âge de 30 ans ( première année de la cent-septième olympiade ), est celle où, dans un exorde imité de l'*Archidame* d'Isocrate, il s'excuse de monter avant les autres à la tribune malgré son jeune âge, et commence ainsi : *Εὖ μὲν περὶ καινοῦ τινος πράγματος* —

Mais la plus importante, la plus belle de toutes ses harangues, celle dans laquelle il put déployer toutes les ressources de son génie, toute la force de son éloquence, c'est sans contredit celle où il eut à se défendre contre un terrible adversaire, contre un rival digne de lui, en un mot contre Eschine. Quel dommage, que le temps nous ait enlevé la traduction de ce double chef-d'œuvre (1),

---

(1) Ceux qui voudront bien se pénétrer de la

faite par le premier des orateurs latins ! Quel plaisir on aurait à voir la tribune de Rome en concurrence avec celle d'Athènes ! Voici , en peu de mots , l'occasion et le sujet de cette querelle politique :

Ctésiphon avait proposé , devant l'assemblée du peuple , une loi portant que l'on décernerait à Démosthène , en plein théâtre , une COURONNE d'or , pour le récompenser des nombreux services qu'il avait rendus à la patrie , et notamment pour avoir employé une partie de ses biens à la restauration des murs d'Athènes , dont il avait été chargé. Eschine , jaloux de la gloire de son rival , s'oppose à cette loi , et attaque Ctésiphon ; mais on voit bien que le nom de Ctésiphon

---

brillante attaque d'Eschine et de la défense victorieuse de Démosthène , pourront lire ces deux harangues *pour et contre la Couronne* , dans la belle et correcte édition , publiée à Oxford (1801 , in-8° ) , et enrichie des notes savantes de Taylor , Markland et Reiske.

n'est ici qu'un prétexte, et que c'est Démosthène sur qui vont porter ses coups. Premier grief : il est défendu par les lois de couronner un comptable, et Démosthène n'a pas encore rendu ses comptes. Deuxième grief : d'après les lois, c'est au sénat, et non pas en plein théâtre, que la couronne doit être décernée. Troisième grief : on ne couronne que les citoyens qui ont bien mérité de la patrie, et Démosthène est l'auteur de tous les maux qui sont tombés sur la Grèce. Eschine veut en outre que Ctésiphon réponde par lui-même, et que, dans sa réponse, il réfute les griefs dans l'ordre qu'il lui a plu de leur assigner.

Démosthène, dans un exorde plein de réserve, après avoir invoqué les dieux, et les serments qui obligent les juges à écouter les deux parties avec la même attention, démontre, sans beaucoup de peine, que, si Eschine a mis un tiers en cause, ce n'en est pas moins contre lui que toute l'attaque est dirigée ; et, par un



droit légitime que tout accusé doit avoir, de présenter sa défense dans l'ordre qui lui paraît le plus convenable, il déjoue avec bonheur le plan astucieux de son adversaire. Il commence par répondre au troisième grief, et montre que toutes ses actions n'ont eu d'autre but que le salut de la patrie, et qu'il n'a jamais rien entrepris sans l'approbation du peuple, qu'il associe par là au mérite de toutes ses glorieuses actions. Les Athéniens avaient beaucoup de vanité, et Démosthène, qui les connaissait bien, était certain par ce moyen de s'attirer leur bienveillance : aussi sa cause est-elle déjà gagnée, et il ne lui faut pas de grands efforts pour réfuter les deux autres griefs, qui ne roulent que sur de pures formalités, auxquelles il attache fort peu d'importance. En effet, un citoyen est-il comptable des deniers qu'il a fournis de sa propre bourse ? Et qu'importe qu'il soit couronné au sénat ou sur le théâtre ? L'essentiel est qu'il soit digne de la couronne, et c'est ce qu'il croit avoir puissamment établi.

Mais notre orateur ne s'en tient pas là : il veut une victoire encore plus éclatante. Eschine avait attaqué Démosthène dans toutes les parties de son administration. Celui-ci examine à son tour la conduite d'Eschine, et prouve qu'il s'est toujours montré l'ennemi de la Grèce qu'il a vendue à Philippe, dont il était le mercenaire, *μισθωτός* (1). Enfin, si l'on pou-

(1) Il y a sur ce mot *μισθωτός* une anecdote assez curieuse, qui prouverait la délicatesse des oreilles Athéniennes. Démosthène venait de dire à Eschine, qu'il était non pas l'hôte, comme il s'en vantait, mais le mercenaire d'Alexandre. Si tu ne me crois pas, ajoute-t-il, je vais te le faire répéter par tous les citoyens ici présents. Puis, élevant la voix, il s'écrie : Πότερον ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, *μισθωτός* Αἰσχίνης ἢ ξένος εἶναι Ἀλεξάνδρου δοκεῖ; c'est-à-dire : « Athéniens, Eschine vous paraît-il être le mercenaire ou l'hôte d'Alexandre ? » Et, après une légère pause, il ajoute : Ἀκούεις ἃ λέγουσι; c'est-à-dire : « Eh bien ! entends-tu ce qu'ils disent ? » Or, d'après la glose du Scholiaste, Démosthène aurait fait à dessein une faute d'accent, en élevant la première syllabe au lieu d'élever la dernière (c'est-à-dire en prononçant *μισθωτός proparoxyton*, au lieu de *μισθωτός oxyton*), afin que les

vait revenir sur le passé, ce qu'a fait Démosthène, il le ferait encore; et, ce qui prouve que les Athéniens l'ont toujours regardé comme meilleur citoyen que son rival, c'est qu'après le désastre de Chéronée, ce fut Démosthène, et non pas Eschine, qu'ils chargèrent de prononcer l'éloge funèbre. Puis il fait réciter, par le

---

Athéniens le reprissent en lui criant : [dis donc] *μισθωτός* [et non pas *μισθωτος*]; ce qui arriva effectivement, et ce qui explique ces paroles : « Entends-tu ce qu'ils disent ? » On pourra observer que dans la traduction nous avons, à dessein aussi, imprimé *mercenaire*, afin que l'on comprît mieux le cri du peuple : [prononce donc] « *mercenaire* » [et non pas *mercenaire*, comme on prononce dans le midi de la France]. Nous ferons aussi remarquer que cette faute d'accent a été conservée dans les bonnes éditions, telles que celle des Aldes, celle de Paris, 1570, celle d'Oxford, ci-dessus citée (pag. 87 à la note). Voici les paroles mêmes du Scholiaste, tirées de l'édition de Paris, pag. 143 : — « Ὅτι ἐκῶν, ἐν τῷ ἐρωτᾷ, ἐλαρβάρισεν ὁ ῥήτωρ ἐξεπίτηδες εἰς τὸ μισθωτός· ἵνα, τῶν δικαστῶν βυυλομένων διορθώσασθαι αὐτό, αὐτὸς κακούργως (en vrai roué) τὴν διορθώσιν ἀνθ' ὀμολογίας δέξηται.



gressier, l'épithaphe que la ville fit graver sur le monument des braves, qui n'avaient pas voulu survivre à la liberté de leur patrie.— En voici une imitation française assez littérale :

Ces Grecs , au champ d'honneur , armés pour la  
 Des tyrans ont bravé l'effort ; [ patrie,  
 Mais la valeur , hélas ! n'a pu sauver leur vie ,  
 Ils ont subi l'arrêt du sort.  
 Ils voulaient repousser un honteux esclavage ,  
 Secouer un joug odieux :  
 La main de Jupiter enchaîna leur courage ;  
 Leurs os reposent en ces lieux.

---

VII. ESCHINE.

ESCHINE ne le cède qu'à Démosthène , et surpasse tous les autres orateurs par la force de son éloquence. Il ne nous reste de lui que trois discours, dont nous avons analysé le plus important (sur la *Couronne* ou contre Ctésiphon ) dans l'article précédent. Mauvais citoyen, il s'était vendu à Philippe ; cependant il mérite d'être loué sous deux rapports. Et d'abord ,

quoique vaincu en éloquence par Démosthène, c'est un beau titre pour lui d'avoir seul osé lutter contre un si redoutable adversaire. Ensuite, on aime à le voir, après sa défaite, rendre lui-même un hommage éclatant à la supériorité de son rival. En effet, Cicéron rapporte (*de Oratore*, III, 213) qu'Eschine, ayant choisi Rhode pour lieu de son exil, récita, au milieu d'une assemblée de Rhodiens, sa brillante attaque contre Démosthène; ceux-ci le couvrirent d'applaudissements. Il lut ensuite la vigoureuse défense de son adversaire; et l'admiration fut portée à son comble. « Et qu'eût-ce donc été? s'écria Eschine, si vous eussiez entendu rugir la bête elle-même! » *Τί δέ; εἰ αὐτοῦ τοῦ ἑπρίου ἀκροῦσθε!* — Valère Maxime (VIII, 10) fait à cette occasion la réflexion suivante: *Tantus orator (Eschine) et modò tam infestus adversarius, sic inimici vim ardentemque dicendi suspexit, ut se scriptorum ejus parùm idoneum lectorem esse diceret: expertus scilicet acerrimum oculo-*

*rum vigorem , terrible vultus pondus , accommodatum singulis verbis sonum vocis , efficacissimos corporis motus. Ergò , etsi operi illius adjici nihil potest , tamen in Demosthene magna pars Demosthenis abest , quòd legitur potiùs quàm auditur.* C'est donc avec bien de la raison que Démosthène reconnaissait pour la première qualité de l'orateur l'*action* , pour la seconde encore l'*action*, et pour la troisième toujours l'*action*. Telle est aussi la conclusion que tire Cicéron , en disant d'Eschine : *Ex quo satis significavit , quantum esset in actione , qui orationem eandem aliam esse putaret , actore mutato.*

---

VIII. DÉMADE , HYPÉRIDE , LYCURGUE.

DÉMADE , Athénien , orateur vendu à Philippe et à Alexandre , ennemi juré de Démosthène. Après la mort d'Alexandre , il s'attacha à Antipater , et dirigea au gré de son maître les affaires d'Athènes. Cependant , convaincu de trahison , il fut



mis à mort, et justifia ainsi ce que Démosthène n'avait cessé de répéter du haut de la tribune, « que les traîtres, en vendant leur patrie, se vendaient eux-mêmes les premiers. » Il ne nous reste de lui qu'un seul fragment de discours.

HYPÉRIDE, Athénien, fut auditeur de Platon et d'Isocrate. Il se montra toujours bon citoyen, et zélé partisan de la liberté de son pays. Après la défaite des Athéniens, près de Cranon en Thessalie, il fut mis à mort par ordre d'Antipater. Nous n'avons de lui qu'un discours sur *l'alliance avec Alexandre*; son éloquence a de la grâce et de la douceur, mais elle manque d'élévation.

LYCURGUE, Athénien, étudia la philosophie sous Platon, et l'art oratoire sous Isocrate. Il se montra toujours l'ennemi de Philippe et d'Alexandre, et l'intime ami de Démosthène. Doué d'une éloquence sévère, il cherche plutôt à prouver qu'à plaire. Nous avons de lui un beau discours *contre Léocrate*, qui, lorsque Athènes était menacée par Phi-

lippe , s'était retiré à Rhode pour se soustraire au danger.

---

IX. DINARQUE , DÉMÉTRIUS.

DINARQUE , de Corinthe , vint à Athènes fort jeune , et fut auditeur de Théophraste. Il ne se fit connaître comme orateur qu'après la mort de Démosthène et d'Hypéride , auxquels il est fort inférieur. Il nous reste de lui trois discours.

DÉMÉTRIUS , de Phalère ( une des dix tribus d'Athènes ) , fréquenta l'école de Théophraste ; et , quoique d'une basse extraction , gagna , par son génie et son éloquence , la faveur de Cassandre , roi de Macédoine , qui le nomma gouverneur d'Athènes ( 316 ans avant J.-C. ). Après avoir , pendant dix ans , administré la république avec sagesse , et rétabli la constitution démocratique , il fut honoré de trois cents statues. Mais , bientôt après , la fortune changea. Cassandre étant mort , Antigone et Démétrius Πολιορκητής ( *preneur de villes* ) le condamnèrent à l'exil.

Comme la faveur du peuple est fort inconstante, on renversa toutes ses statues aussi rapidement qu'on les lui avait élevées. Il se réfugia en Egypte auprès de Ptolémée Σωτήρ (*sauveur*), qui le reçut avec beaucoup de bienveillance. Ce fut, dit-on, Démétrius qui jeta les fondements du Musée d'Alexandrie et de la Bibliothèque royale, et qui donna au roi l'idée de faire traduire en grec les livres des Hébreux (1). Néanmoins Ptolémée Φιλάδελφος, (*aimant ses frères*), dépouilla Démétrius de tous les honneurs dont il avait joui sous le règne de son père, et le relégua dans une province, où il vécut misérablement et périt de la morsure d'un aspic. Nous n'avons aucun monument de son éloquence; mais on lui attribue un ouvrage d'une composition très-élégante, περὶ Ἑρμηνείας, *de Elocutione*, que plusieurs savants croient plutôt d'un certain Démétrius d'Alexandrie,

---

(1) Voyez ci-dessus, pag. 7 et 8.



qui aurait vécu du temps de l'empereur Antonin.

---

Voilà les Orateurs qui portèrent l'éloquence Attique jusqu'au plus haut degré de splendeur. Après eux l'art oratoire perdit en Grèce tout son éclat; en sorte que l'éloquence paraît être née avec la liberté, et s'être éteinte avec elle. Parmi ceux que nous venons de mentionner, on a toujours regardé comme les maîtres les plus parfaits, comme des modèles vraiment classiques, les dix orateurs suivants: *Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Démosthène, Eschine, Lycurgue, Hypéride, Dinarque*. A ces dix orateurs d'Athènes, que le même âge a produits, Rome n'en peut opposer qu'un seul, *Cicéron*.

---

X. LESBONAX, DION, HÉRODE, ARISTIDE, et autres rhéteurs ou sophistes.

Il faut franchir plusieurs siècles pour citer quelques rhéteurs ou sophistes.

LESBONAX, qui vivait sous Tibère, nous a laissé deux déclamations.

DION, de Pruse, ville de Bithynie, surnommé *Χρυσόστομος*, *Bouche-d'or*, à cause de l'éloquence de sa diction, se livra d'abord aux déclamations sophistiques, et embrassa ensuite les principes de la secte stoïque. Craignant la tyrannie de Domitien, il se retira chez les Thraces, fut rappelé par Nerva, et jouit d'un grand crédit auprès de Trajan. Nous avons de lui un recueil de quatre-vingts déclamations.

PHAVORIN, d'Arles, disciple d'Epictète et de Dion, vivait sous Trajan et Adrien. Il enseigna à Rome les préceptes de l'éloquence, mais ses écrits sont perdus.

Antoine POLÉMON florissait sous Trajan, Adrien et Antonin le Pieux. Il enseigna l'éloquence, à Smyrne, avec un grand succès. Il nous reste de lui deux déclamations, sous la forme d'oraisons funèbres.

HÉRODE naquit à Marathon, illustre

bourgade , près d'Athènes ; ce qui le fit surnommer l'*Attique*. Il vivait sous les Antonins. Parmi ses disciples il compta Aulu-Gelle , qui en fait mention dans ses *Nuits Attiques* (1). Il ne nous reste de lui qu'une déclamation : c'est un conseil donné aux Thébains , pour les engager à se liguier avec les Lacédémoniens contre Archélaüs , roi de Macédoine.

Ælius ARISTIDE naquit à Adrianopolis ( *ville d'Adrien* , Andrinople ) , 130 ans après J.-C. Il fut disciple d'Hérode l'Attique. Il fixa sa résidence à Smyrne ; et cette ville ayant été renversée par un tremblement de terre , il en obtint de Marc-Aurèle le rétablissement , grâce à son éloquence ; ce qui lui fit ériger une statue par ses concitoyens. Ils lui décernèrent en outre le surnom de *second*

---

(1) *Herodes Atticus , vir et græcâ facundiâ et consulari honore præditus , arcessebat sæpè nos , cùm apud magistros Athenis essemus.*

AULU-GELLE, *Nuits Attiques*, 1. 2.



*Démosthène*, que ne semblent pas justifier les cinquante-trois discours ou déclamations qui nous restent de cet orateur.

ADRIEN, de Tyr, ville de Phénicie, fut l'émule d'Aristide, et succéda à Hérode, dont il avait également été le disciple. Nous n'avons de lui que quelques fragments de déclamations.

---

XI. CONSTANTIN, JULIEN, LIBANIUS, HERMOGÈNE, et autres rhéteurs ou sophistes.

On peut ranger parmi les Orateurs deux empereurs, dont on a conservé quelques discours assez élégants pour l'époque où ils vivaient.

CONSTANTIN le Grand (né l'an de J.-C. 274, et mort l'an 337,) fit cesser les persécutions exercées contre les chrétiens, et embrassa lui-même le christianisme, après avoir vu, tracée au ciel, une croix avec cette inscription: *Εν τούτῳ νικᾷ*, ce signe te procurera la victoire.

JULIEN, son neveu (né en 331, et mort en 363), fut doué d'un brillant

esprit, et cultiva la philosophie, l'histoire et l'éloquence. Son aversion pour la nouvelle religion, lui fit donner, par les chrétiens, le surnom d'*Apostat*.

LIBANIUS, contemporain de Julien, était d'Antioche en Syrie. Cet illustre sophiste compta parmi ses disciples S. Basile et S. Chrysostome. Il a publié un grand nombre de discours et de déclamations.

HERMOGÈNE, de Tarse, rhéteur du deuxième siècle, tient le premier rang après Aristote. Ce fut un génie précoce; car, à dix-sept ans, il avait composé une rhétorique (*τέχνη ρητορική*), et à vingt-cinq ans, il perdit la mémoire et la parole, qu'il ne put recouvrer, quoiqu'il soit parvenu jusqu'à la vieillesse.

THÉMISTIUS, de Paphlagonie, fit briller son éloquence à Constantinople et à Rome, sous le règne de Théodose le Grand, qui lui confia l'éducation de son fils Arcadius. Nous avons de lui trente-trois discours.

HIMÉRIUS, né à Pruse en Bithynie, nous a laissé trois déclamations.

Enfin, nous avons de NUMÉNIUS, un

traité sur les *figures de pensée* ; et de RUFUS, une *rhétorique* qui a longtemps paru sous la dénomination de *anonymus sophista*.

---

XII. S. CHRYSOSTOME , S. BASILE ,  
S. GRÉGOIRE

A la fin du quatrième siècle , l'éloquence disparaît entièrement , et l'on ne rencontre plus d'orateur profane vraiment digne de ce nom ; mais c'est l'époque la plus florissante de l'éloquence sacrée , et nous allons dire quelques mots des trois grands orateurs de la chaire évangélique.

S. JEAN , surnommé *Χρυσόστομος*, c.-à-d. *Bouche-d'or*, naquit , en 354 , à Antioche , de parents gentils , et se convertit dans la suite à la religion chrétienne. En 398 , il fut élevé à l'évêché de Constantinople , et y fit briller son éloquence dans ses *sermons* et ses *homélie*s (1). Son style

---

(1) Les ouvrages du *Démotène* de la chaire



est brillant et toujours fleuri, et il excelle dans le pathétique : c'est le *Démocrène chrétien*. La liberté avec laquelle il reprochait aux grands leurs habitudes criminelles, lui suscita bien des persécutions, et il mourut en exil, l'an de J.-C. 407.

S. BASILE, surnommé le Grand, naquit en 329, à Césarée en Cappadoce, de parents chrétiens. Il étudia les belles-lettres, d'abord à Antioche, puis à Constantinople sous le sophiste Libanius, et enfin à Athènes. Après la mort d'EUSÈBE, il fut nommé, en 371, évêque de Césarée, sa ville natale. Son ouvrage le plus important, intitulé *Ἑξάμερον*, *l'ouvrage des six jours*, se compose de neuf *homélies*, où est expliqué le grand œuvre de la Création. Son style est pur, brillant et

---

chrétienne ne forment pas moins de 8 vol. in-folio dans la belle édition grecque donnée en Angleterre par Henri Savile (Etone, 1610 à 1613, chez Norton) : elle renferme treize cent soixante-treize opuscules. — Nous avons publié, en 1835, un extrait des plus brillants morceaux de saint Jean Chrysostome.

élevé, et peut soutenir la comparaison avec celui des anciens orateurs. Il mourut en 380.

S. GRÉGOIRE naquit, en 312, à Nazianze, ville de Cappadoce; il étudia les belles-lettres à Césarée en Palestine, à Alexandrie et à Athènes. Il fut porté, en 378, à l'évêché de Constantinople; mais, après avoir rempli avec distinction les fonctions de l'épiscopat, il abdiqua, et mourut dans la retraite en 391. Son style est élégant et fleuri; on l'appelle quelquefois l'*Isocrate chrétien*. Il cultivait aussi la poésie, et la collection de ses ouvrages est divisée en *homélies* ou *sermons*, et en *odes* ou *hymnes sacrées*.

---

### XIII. ALGIPHON, ARISTÉNÈTE.

A la suite des Orateurs, nous pouvons mentionner les *Epistolographes* ou auteurs de lettres. On a rassemblé dans un recueil celles de SOLON, PYTHAGORE, THÉMISTOCLE, SOCRATE, DIOGÈNE, APOLLONIUS de Tyane

et autres. On trouve aussi des lettres de Platon, Isocrate, Xénophon, Aristote, etc., insérées parmi leurs œuvres; cependant il en est plusieurs dont l'authenticité est révoquée en doute.

On peut en dire autant des lettres attribuées au Crétois (1) PHALARIS, fameux tyran d'Agrigente, qui paraît avoir vécu au sixième siècle avant J.-C.

Le genre épistolaire a été cultivé avec succès par deux écrivains du quatrième siècle de notre ère, ALCIPHON et ARISTÉNÈTE. Leurs lettres sont écrites avec beaucoup de grâce, et roulent presque toutes sur des sujets érotiques.

(1) S. PAUL, dans son Epître à *Tite*, rapporte un oracle d'EFIMÉNIDE, devin Crétois, ainsi conçu :

Κρήτες, αἰεὶ ψεύσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί.

On connaît aussi l'ancien proverbe :

Καππδόκες, Κρήτες, Κίλικες, τρία Κόππι κάκιστα.  
Cappadoces, Cretes, Cilices, tria pessima Cappa.



On voit que l'éloquence a eu chez les Grecs la même destinée que la poésie. Exilée de la tribune et du barreau, elle fut reléguée dans les classes des sophistes, et se changea en école de déclamation. Cependant, de l'antique souche est sorti un heureux rejeton, qui, transplanté sur le sol fertile du Latium, a produit plus tard des fruits très-abondants. Car il n'est pas douteux que les Orateurs dont Rome peut se glorifier, ne se soient formés sur les brillants modèles dont la Grèce lui avait laissé l'héritage.

---

---

## SECTION TROISIÈME.

### HISTORIENS ET GÉOGRAPHES.

---

L'HISTOIRE est l'école des mœurs, *optima morum magistra*. Elle réunit l'utile et l'agréable; et, à ce double titre, les Grecs s'y sont adonnés de bonne heure. Les plus anciens Historiens ont raconté les exploits des temps héroïques, et publié divers récits relatifs à Bacchus, Hercule, Thésée. Mais ces narrations appartiennent plutôt au domaine de la Fable. Dans la suite, des hommes du plus grand mérite se mirent à traiter l'histoire d'une manière plus sérieuse, et à séparer le mensonge de la vérité. Nous trouvons ici, comme nous l'avons rencontré dans la poésie tragique, un illustre triumvirat, Hérodote, Thucydide, Xénophon. Ces trois Historiens sont tellement rapprochés par l'âge, que chacun d'eux, dans

sa jeunesse, a pu connaître son devancier. En effet, depuis la naissance d'Hérodote, fixée à la soixante-quatorzième olympiade (484 ans avant J.-C.), jusqu'à la mort de Xénophon (360 avant J.-C.), on ne compte que 124 ans.

I. HÉRODOTE, surnommé le *Père de l'Histoire*.

HÉRODOTE naquit à Halicarnasse, ville de Carie (484 ans avant J.-C.). Il était âgé de 4 ans, lors de la soixante-quinzième olympiade, époque où Xerxès passa d'Asie en Europe. Il parcourut la Grèce et l'Italie, visita Babylone et l'Égypte, et écrivit, à la suite de ses voyages, les neuf livres d'Histoire qu'il nous a laissés sous le nom des neuf Muses, *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, etc., et qu'il récita aux Grecs dans plusieurs assemblées générales.

Ce beau monument de son génie, tracé en langue Ionique, lui a mérité le titre de *Père de l'Histoire*. Son but principal

Résum.—Littér. grecq.



était d'exposer les guerres que les Lydiens, et ensuite les Perses, entreprirent contre les Grecs, à commencer par Gygès, roi de Lydie; mais il trouve mille occasions de faire d'agréables digressions, sur les pyramides d'Egypte, sur les murs et les jardins de Babylone, sur les vicissitudes des nations, sur leurs usages particuliers. On l'accuse d'être trop partisan du merveilleux, et l'on traite même de fables certains récits qu'il transmet avec bonne foi, tels qu'il les a reçus, ayant soin d'ajouter *φασί, λέγουσι*. On attribue encore à Hérodote une *Vie d'Homère*, qui est parvenue jusqu'à nous; et l'on croit qu'il avait aussi composé des Commentaires sur l'histoire d'Assyrie et de Libye, que nous n'avons plus. Il mourut à l'âge de 62 ans.

La lecture d'Hérodote est pleine d'attraits; sa diction est pure, claire, remplie de douceur. Son langage s'allie fort bien avec celui d'Homère, qui ne lui était antérieur que d'environ quatre siècles.

Plutarque a composé un traité complet

qu'il a intitulé : de la *malignité d'Hérodote*, dans lequel il fait preuve lui-même de la plus grande partialité. Hérodote avait raconté que les Béotiens, non contents de trahir la cause commune de la Grèce, et de se soumettre à Xerxès, avaient encore combattu contre les Grecs à la bataille de Platée, avec autant d'ardeur que les Perses mêmes. Plutarque, qui était Béotien, se crut, en bon citoyen, obligé de venger ses compatriotes ; *indè iræ* ! — Nous préférons souscrire au jugement de Denys d'Halicarnasse, qui, dans le bel éloge qu'il fait de son compatriote (*Lettre à Cn. Pompée*), dit au contraire : « Hérodote est doux ; il se réjouit du bien, et s'afflige toujours du mal. »

## II. THUCYDIDE.

THUCYDIDE, Athénien, fils d'Olore, naquit 471 ans avant J.-C. Dès l'âge de 15 ans, il était à Olympie, quand Hérodote y lut, aux Grecs assemblés, le

commencement de son histoire. A cette lecture, le jeune homme versa des larmes d'émulation. « Je te félicite, dit Hérodote à Olore; tu as un fils qui brûle d'amour pour les belles connaissances. » Il eut pour maître, dans l'art oratoire, Antiphon, et reçut d'Anaxagore des leçons de philosophie. Aussi, dans ses écrits, montre-t-il partout un esprit dégagé de toute superstition. Il se mêla d'abord des affaires publiques: mais, ayant essuyé un revers près d'Amphipolis, il fut puni de l'exil. Il se rendit en Thrace, où il se livra à la composition de son histoire. Il ne revint dans sa patrie que vingt ans après; on ignore l'époque de sa mort.

Il a écrit la *Guerre du Péloponnèse*, depuis celle de Corcyre qui l'avait précédée de sept ans, jusqu'à la vingt-unième année: les sept dernières années ont été continuées par Xénophon.

Hérodote avait composé, en dialecte Ionique, une histoire qui embrassait presque toutes les nations alors connues. Il y avait semé les fleurs et les fables à



chaque pas ; c'est le Tite-Live des Grecs. Thucydide s'est borné à une histoire particulière. Il a écrit en dialecte Attique , et en style nerveux et si concis qu'il en est quelquefois obscur, des faits importants, dont il avait été lui-même le témoin oculaire. Aussi est-ce un écrivain digne de foi , et très-judicieux ; c'est le Tacite des Grecs. Démosthène ( au rapport de Lucien) en faisait si grand cas, que , pour se pénétrer de son style , il le copia huit fois de sa propre main.

---

### III. XÉNOPHON.

XÉNOPHON , Athénien , naquit 450 ans avant J.-C. Il fut disciple de Socrate , qui le chérissait beaucoup , et qui lui sauva la vie dans une bataille. Il accompagna ensuite le jeune Cyrus , fils de Darius , dans une expédition en Perse , contre Artaxerxès son frère. Cyrus fut tué dans le premier combat , malgré la belle résistance des Grecs qui s'étaient attachés à son parti. Tissapherne fit égorger , par

trahison, Cléarque et les principaux capitaines grecs, espérant par là forcer les Grecs à se rendre. Mais Xénophon se chargea de les reconduire dans leur patrie; ce qu'il exécuta avec un courage et une habileté supérieure, à travers des pays ennemis, et continuellement harcelé par les troupes de Tissapherne. C'est cette expédition (ἀνάβασις) et cette retraite (κατάβασις) qu'il nous a décrites lui-même dans l'ouvrage intitulé *Anabase*, et plus connu sous le nom de *Retraite des dix mille*. Ainsi il est à la fois, comme César chez les Romains, l'historien et le héros, et il peut dire à bon droit :

— *quæque ipse miserrima vidi,*

*Et quorum pars magna fui.*

VING. ENÉID. II. 5 et 6.

Xénophon goûtait peu la forme démocratique du gouvernement de son pays, et penchait vers celui de Sparte, comme on peut le voir dans ses Constitutions de Sparte et d'Athènes. Il était fort attaché à Agésilas, roi de Sparte et ennemi des Athéniens, dont il nous a laissé l'Eloge.

Banni de sa patrie , il se retira à Corinthe , où il finit ses jours à 90 ans , l'an 360 avant J.-C.

Quoiqu'il eût à se plaindre de ses concitoyens , il leur envoya son fils Gryllus , qui , à la journée de Mantinée , porta le coup mortel à Epaminondas , et périt ensuite environné d'ennemis.

Habile guerrier , bon politique , philosophe éclairé , historien véridique , telles sont les qualités principales qui distinguent cet écrivain , que la douceur de son style a fait surnommer la *Muse* ou l'*Abeille Attique*.

Les trois écrits les plus importants de Xénophon sont :

1° La *Cyropédie* , dont nous avons publié une édition en 1820 (1). C'est moins une histoire véritable , que le portrait d'un prince accompli ; un roman historique , dans le genre de notre *Télémaque*.

---

(1) Nous avons aussi publié , en 1835 , des Morceaux choisis de Xénophon , ou Extraits de ses Histoires et Traités moraux.



En effet, suivant Cicéron (*ad Q. fratrem Epist. I. 1*) : *Cyrus ille à Xenophonte non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justî imperii.*

2° L'*Anabase*, dont nous avons parlé plus haut, est une histoire véritable. Si, dans ses autres écrits, Xénophon a surpassé les autres historiens, il semble, dans celui-ci, s'être surpassé lui-même.

3° Ses *Helléniques*, sous le rapport du style, sont bien au-dessous des deux précédents ouvrages. Xénophon s'y borne au modeste rôle de continuateur de Thucydide, et, sans autre préambule que *μετὰ δὲ ταῦτα* (après cela), reprenant le fil historique, vers la fin de la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, où ce dernier l'avait quittée, il le conduit jusqu'à la bataille de Mantinée, 364 ans avant J.-C.

Ses autres ouvrages sont compris sous le titre générique de *Scripta minora*. Nous allons les passer en revue.

Disciple chéri de Socrate, Xénophon a répandu, dans presque toutes ses pages,

la sublime morale de son maître. Mais c'est surtout dans ses *Dits Mémorables*, Ἀπομνημονεύματα, qu'il s'est appliqué à nous faire connaître le grand talent de Socrate, connu sous le nom d'εἰρωνεία, ou manière adroite d'arriver, par une série de questions successives, à la démonstration de quelque vérité. Le traité intitulé *Economique*, pour lequel Cicéron, qui l'a traduit, avait une espèce de prédilection, paraît n'être que la suite des Dits Mémorables, dont il forme le cinquième livre.

Viennent ensuite le *Banquet*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Eloge d'Agésilas*, et le beau dialogue entre *Hiéron*, roi de Sicile, et Simonide, poète philosophe, qu'il avait fait venir à sa cour.

Les Constitutions comparées de *Sparte* et d'*Athènes*; les moyens d'augmenter les *Revenus* de l'état; les devoirs du *Maître de la cavalerie*; le traité d'*Equitation*, et celui de la *Chasse*, complètent la série des opuscules de Xénophon.

## IV. CTÉSIAS, THÉOPOMPE, ÉPHORE.

Après ces trois grands historiens, vraiment classiques, il nous suffira de mentionner quelques écrivains inférieurs de la même époque.

CTÉSIAS, de Cnide, en Carie, était médecin, et contemporain de Xénophon; il prit part, ainsi que lui, à l'expédition du jeune Cyrus. Fait prisonnier dans le combat, il guérit la blessure d'Artaxerxès; et, ayant gagné ses bonnes grâces, il exerça son art pendant dix-sept ans à la cour du roi de Perse. Il a écrit vingt-trois livres sur la *Perse*, et un livre sur l'*Inde*. Son dialecte est l'Ionique, son style est à peu près celui d'Hérodote, et ses histoires sont remplies de récits fabuleux. Henri Etienne a retrouvé et publié le premier, en 1557, quelques fragments de ses histoires persiques.

THÉOPOMPE, de Chios, et ÉPHORE, de Cumes, tous deux disciples d'Isocrate,



ne nous sont connus que par de très-légers fragments.

V. POLYBE.

POLYBE naquit à Mégalopolis, ville d'Arcadie, 200 ans avant J.-C. Il apprit, dans sa jeunesse, l'art militaire, sous le célèbre Philopémen. Ensuite, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec les Scipions. Il suivit en Afrique le jeune Scipion, et fut présent à la ruine de Carthage. Il vit aussi, sous Mummius, l'incendie de Corinthe ( l'an 608 de la fondation de Rome = 144 avant J.-C. ). Pour écrire l'histoire avec plus de précision, il visita l'Egypte, les Gaules et les Espagnes. Après la mort de Scipion, qui lui avait été beaucoup redevable dans la science militaire, il revint dans sa patrie, où il passa les six dernières années de sa vie, et mourut âgé de 82 ans.

Dans son *Histoire générale*, il avait embrassé toutes les nations avec lesquelles les Romains furent en guerre pendant cin-

quante-trois ans, depuis le commencement de la deuxième guerre Punique, jusqu'à Persée, dernier roi de Macédoine, vaincu par les Romains. Mais, des quarante livres dont se composait cette histoire, il ne nous est malheureusement resté que les cinq premiers entiers, et quelques fragments des autres. C'est un écrivain fidèle et impartial; son style a de l'énergie, et quelquefois de la rudesse, et s'éloigne beaucoup des formes attiques. Déjà la langue Grecque commençait à s'altérer par le mélange d'idiômes étrangers, et l'on peut considérer Polybe comme le dernier écrivain grec. Le chevalier Folard a donné sur cet historien un excellent commentaire, et des notes très-précieuses, relatives à la tactique des Anciens.

---

VI. DENYS d'Halicarnasse; DIODORE  
de Sicile.

DENYS, d'Halicarnasse, ville de Carie (patrie d'Hérodote), florissait vers la

fin du premier siècle. Il vint à Rome fort jeune, et y resta vingt-deux ans. Après s'être initié dans la langue et dans l'histoire des Romains, il entreprit son grand ouvrage intitulé *Archéologie Romaine*, où il se propose de faire connaître aux Grecs les antiquités de Rome. Il remontait depuis la fondation de cette ville, jusqu'à l'époque des guerres Punique, où commence l'histoire de Polybe. Mais de ses vingt livres, il ne nous reste d'entiers que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an de Rome 312, et dont nous devons la première publication à Robert Etienne, en 1546. Son style ressemble assez à celui de Polybe.

Denys était aussi rhéteur, et habile critique. Il a publié plusieurs opuscules sur *l'Arrangement des mots*, sur *l'Art oratoire*, etc., dans lesquels il discute avec sagacité le mérite des anciens poètes, orateurs, historiens et philosophes.

DIODORE, de Sicile, florissait sous César et Auguste, et vivait encore l'an 346 de Rome (6 ans avant J.-C.). Il parcourut



l'Asie et l'Europe, et alla jusqu'en Egypte. Il apprit aussi la langue latine, et employa trente ans à composer sa *Bibliothèque Historique*, qui embrassait les annales de tous les peuples, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la cent quatre-vingtième olympiade. Mais, de quarante livres dont se composait son ouvrage, il n'en est parvenu jusqu'à nous que quinze d'entiers, dont dix (de onze à vingt), sont dus à Henri Etienne, qui les publia en 1559, avec les cinq premiers déjà imprimés à Bâle, en 1539. Le style de Diodore n'a pas la pureté de celui d'Hérodote, et paraît formé sur celui de Polybe.

---

## VII. NICOLAS, JOSÈPHE.

NICOLAS, de Damas, philosophe péripatéticien, orateur et poëte, avait aussi composé des livres d'Histoire, dont il ne nous reste que de légers fragments. Il fut député par Hérode, roi des Juifs, auprès de César Auguste, 5 ans avant J.-C.

JOSÈPHE naquit à Jérusalem, l'an 37

de J.-C., et vivait encore en 95. Il vint à Rome, à l'âge de 26 ans, et sut gagner les bonnes grâces de Néron. Il fut présent, sous Titus, au siège de Jérusalem (en 70), et en fit une description aussi exacte que détaillée. Il avait d'abord écrit ses sept livres de la *Guerre des Juifs* en langue judaïque, et il les offrit ensuite, traduits en grec, à Vespasien. Parmi les autres ouvrages de ce savant Israélite, on distingue les vingt livres des *Antiquités Judaïques*, qui s'étendent depuis la Création du monde, jusqu'à la douzième année du règne de Néron, où les Juifs commencèrent à se révolter contre les Romains. Il paraît avoir cherché à modeler son style sur celui de Polybe. La première édition grecque de cet historien a paru à Bâle, chez Froben, en 1544.

---

VIII. ARRIEN, APPIEN.

ARRIEN, de Nicomédie, ville de Bithynie, fut disciple d'Epictète, dont il publia l'*Ἐγχειρίδιον* ( le *Manuel* ), et un

recueil de *Dissertations*. Il fut gratifié du droit de cité à Athènes et à Rome ; et l'empereur Adrien le nomma gouverneur de Cappadoce , l'an de J.-C. 134. Il fut , à Rome , sénateur et consul , et obtint dans sa patrie le sacerdoce de Cérés et de Proserpine. Il se montra à la fois grand capitaine, historien exact , et élégant écrivain. Son ouvrage historique le plus important est l'*Expédition d'Alexandre le Grand* , en sept livres , dont le style approche de la pureté de celui de Xéophon.

APPIEN , d'Alexandrie, vécut longtemps à Rome , sous Trajan (1) , Adrien , et Antonin. Il avait composé une *Histoire Romaine* en vingt-quatre livres , dont la moitié seulement est parvenue jusqu'à nous. Il décrit séparément les guerres des

---

(1) A Domitien , le dernier des douze Césars , succéda Nerva , qui ne régna que sept mois : après lui vinrent Trajan (98) , Adrien (117) , Antonin (138) , Marc-Aurèle (161) , et son fils Commode ( 180—193 ).



Romains avec chaque nation , par exemple : les guerres Puniqnes , les Parthiques , etc. Ainsi le sixième livre a pour titre *Iberica* ; le septième , *Annibalica* ; le vingt-troisième , *Illyrica*. Cet historien est utile , malgré la médiocrité du style , par les détails qu'il donne sur la discipline militaire des Romains.

---

IX. DION CASSIUS et XIPHILIN SON compilateur ; HÉRODIEN , ZOSIME.

DION CASSIUS , né à Nicée en Bithynie , l'an de J.-C. 155 , séjourna longtemps à Rome. Il avait composé une *Histoire Romaine* en quatre-vingts livres , depuis l'arrivée d'Enée en Italie , jusqu'à l'an 229 , époque de la mort de notre historien. Il avait , à cet effet , employé dix ans à rassembler des matériaux , et douze ans à les mettre en ordre. Malheureusement la majeure partie de ce grand ouvrage est perdue. Nous n'avons que des fragments des trente-cinq premiers livres. Depuis le trente-sixième , jusqu'au cin-

quante-quatrième , la suite du récit n'est point interrompue. Mais , après le cinquante-quatrième , nous n'avons qu'un *Epitome* donné par XIPHILIN , moine de Trébizonde , qui vivait au onzième siècle. Le style de Dion se rapproche assez de celui de Thucydide ; mais on accuse cet écrivain de partialité , et notamment contre Cicéron.

HÉRODIEN vécut longtemps à Rome ; on ignore le lieu de sa naissance. Il a écrit , en huit livres , l'*Histoire des Empereurs Romains* , depuis la mort de Marc-Aurèle , jusqu'au commencement du règne de Gordien III , c'est-à-dire depuis l'an 180 , jusqu'à l'an 238. Son style est clair , agréable et élégant , toujours égal , sans bassesse ni affectation.

ZOSIME , écrivain assez élégant du cinquième siècle , a composé , en six livres , une *Histoire Romaine* , qui s'étend depuis la fondation de Rome , jusqu'au règne d'Honorius , et à la prise de Rome par Alarie , roi des Goths , en 409.

X. ZONARAS , NICÉTAS , NICÉPHORE , CHALCONDYLE ; PROCOPE , AGATHIAS ; ANNE COMNÈNE.

Nous avons déjà parlé , dans notre Introduction ( pag. 6 ), de ce que l'on appelle l'*Histoire Byzantine* , immense collection de trente vol. in-folio , suivis de plusieurs suppléments , et qu'il est fort difficile de trouver complète , même à un prix très-élevé. C'est une suite d'écrivains du Bas-Empire , qui ont conduit l'histoire Romaine dans l'empire d'Orient , depuis Constantin (329) jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Les quatre écrivains qui ont pris le plus de part à la composition de ce grand corps d'Histoire sont : ZONARAS , NICÉTAS , NICÉPHORE et CHALCONDYLE , Athénien. Nous mentionnerons aussi PROCOPE , écrivain du sixième siècle , et son continuateur AGATHIAS ; et nous paierons un juste tribut d'éloges à ANNE COMNÈNE , fille d'Irène et de l'empereur Alexis Comnène. Cette princesse , née



en 1083, a publié, en quinze livres, une *Alexiade*, ou vie d'Alexis Comnène, son père (1); et, dans cette composition, elle a fait preuve d'une grande pureté de style, d'une vaste érudition, et d'un jugement au-dessus de son sexe.

---

XI. PLUTARQUE.

Parmi les *Biographies*, le premier rang est dû sans contredit à PLUTARQUE. Né

---

(1) Alexis Comnène I<sup>er</sup>, occupa le trône de Byzance ou Constantinople, de 1081 à 1118. Il eut à soutenir quatre guerres avec les princes Normands, fut battu, en Dalmatie, par Robert Guiscard, duc de Calabre, et en 1083, par Boémond; mais d'abord, avec le secours des Turcs, puis avec celui des Vénitiens, il remporta deux grandes victoires. Cependant les Turcs s'étendaient en Asie: on prêcha une croisade. Alexis avait promis des secours aux Croisés, il ne les donna pas; ils devaient lui abandonner leurs conquêtes, ils les gardèrent: de là une entière mésintelligence entre eux. Ce prince fut le père d'Anne Comnène, qui, en 1148, publia son *Alexiade*.

à Chéronée en Béotie , l'an 50 de J.-C. , il se livra par goût à l'étude de la philosophie , vint à Rome , s'y familiarisa avec la langue latine , fut revêtu par Trajan de la pourpre consulaire , et revint mourir dans sa patrie , âgé de 80 ans.

Ses nombreux écrits se divisent en deux classes ; car on peut le considérer comme *Biographe* et comme *Moraliste*.

La première classe renferme la Vie de cinquante illustres personnages tant de la Grèce que de Rome ; et ce qui fait le principal mérite de ces *Vies comparées* , ce sont les *parallèles* si judicieusement établis entre les grands hommes des deux nations. Ainsi Thésée et Romulus , fondateurs de deux célèbres cités ; Démosthène et Cicéron , ces deux foudres d'éloquence ; Alexandre et César , ces deux capitaines , dont le vaste génie changea la face du monde , figurent tour à tour sur la scène ; et nous pouvons assurer , sans crainte d'être démenti , que notre historien , quoique Grec , sait main-

tenir la balance dans un juste équilibre, sans jamais s'écarter des lois de l'impartialité. Cette opposition fait ressortir davantage leurs bonnes et leurs mauvaises qualités ; elle nous les fait mieux connaître et mieux apprécier.

La seconde classe de ses écrits contient quatre-vingts Traités, compris sous le titre général d'*Œuvres Morales* (1), mais qui pourraient former trois subdivisions : 1° les traités purement moraux ; 2° ceux qui exposent ou discutent les opinions des Grecs, sur les différentes branches de la philosophie ; 3° les traités relatifs à des objets d'antiquité et de mythologie, ou à des usages peu connus, comme appartenant à la vie privée des Anciens. Parmi ces différents traités nous citerons : *sur l'éducation des enfants, sur la lecture*

---

(1) Nous avons fait connaître par extraits toutes les Œuvres de Plutarque, en deux volumes publiés en 1833. Le premier est consacré aux *Traité de morale*, et le second aux *Vies parallèles*.



*des poètes , sur la différence du flatteur d'avec l'ami , sur le babil , sur la colère ; les paroles remarquables ( ἀποφθέγματα ) des rois et des capitaines , le banquet des sept sages , Isis et Osiris , etc.*

Nul écrivain n'eut peut-être des connaissances plus étendues et plus variées en littérature ; ce qui a fait dire à Théod. GAZA , de Thessalonique , célèbre philologue du quinzième siècle , que « si , de tous les livres , il était obligé de n'en réserver qu'un , il choisirait les ouvrages de Plutarque ». Montaigne et J.-J. Rousseau faisaient aussi un très-grand cas de cet auteur. Tous ses écrits respirent une saine philosophie , et un amour sincère de la vertu. Sa phrase est un peu dure et quelquefois obscure , et dans ses ouvrages on doit plutôt chercher l'instruction que le style.

Jacques Amyot est le premier qui ait fait connaître aux Français les œuvres complètes de Plutarque. — Né à Melun , en 1514 , nommé , en 1560 , grand au-

mônier de Charles IX, dont il avait été le précepteur, il mourut évêque d'Auxerre, en 1593, quelques mois après Montaigne. Sa traduction, aussi naïve que fidèle, sortie des presses du célèbre Vascosan, jouit encore de nos jours d'une réputation bien méritée.

XII. DIOGÈNE LAËRCE, PHILOSTRATE,  
IAMBlique, EUNAPE.

DIOGÈNE LAËRCE est un biographe du second ou troisième siècle de notre ère. Il tire son surnom, selon les uns, de son père, selon d'autres, d'une ville de Cilicie, sa patrie. Il a composé dix livres, renfermant la *Vie des anciens Philosophes*. Cet ouvrage est précieux, en ce qu'il contient un grand nombre de citations d'écrivains aujourd'hui perdus.

PHILOSTRATE florissait au commencement du troisième siècle. Entre autres écrits, il a publié la *Vie d'APOLLONIUS*, de Tyane, en Cappadoce, philosophe pythagoricien qui vivait au premier siècle. Il

en rapporte des prodiges que l'on peut regarder comme un tissu de fables. — Nous avons du même Philostrate ( ou de son neveu ) un livre intitulé *Εἰκόνες*, *Imagines*.

LAMBLIQUE, de Chalcis, ville de Célé-syrie ( *cava Syria* ), a publié ( outre les *Mystères des Egyptiens* ) une *Vie de Pythagore*. Il écrivait au commencement du quatrième siècle.

Enfin, nous devons à EUNAPE, écrivain du cinquième siècle, les *Vies des Philosophes et des Sophistes*.

---

XIII. POLYEN, ELIEN.

POLYEN, écrivain du deuxième siècle, était né en Macédoine. Il a composé un recueil de *ruses de guerre*, *στρατηγήματα*, en huit livres, dont le sixième et le septième ne nous sont parvenus que mutilés ; de sorte que, sur neuf cents *stratagèmes*, il n'en reste plus que huit cent trente-trois. Il paraît qu'il ignorait la langue latine ; car, ayant puisé chez tous les historiens, il n'a pas profité de *Frontin*,



qui, dans le siècle précédent, avait composé un ouvrage analogue au sien. Son style semble formé sur celui de Thucydide. La première édition de Polyen a été publiée à Lyon, en 1589.

ELIEN, de Préneste, en Italie, vivait au commencement du troisième siècle. Il cultiva avec ardeur l'étude de la langue Grecque; et, après avoir formé son style sur les écrivains d'Athènes, il compila deux recueils, qui sont parvenus jusqu'à nous. — Le premier renferme quatorze livres d'*Histoire variée*, *ποικίλης ιστορίας*, et le second, dix-sept livres sur *la nature et les propriétés des Animaux*.

XIV. TATIUS, HÉLIODORE, LONGUS, et autres écrivains de fables Milésiennes.

Achilles TATIUS est un écrivain du troisième siècle. Suidas le nomme *Στάτιος*, et nous apprend qu'il était d'Alexandrie: il ajoute que, s'étant converti au christianisme, il parvint à l'épiscopat. Nous avons de lui un roman en huit livres, sous le

titre de *Clitophon et Leucippe*, que nous croyons suffisant de mentionner.

HÉLIODORE, Phénicien, fut évêque de Tricca, en Thessalie, du temps de Théodose le Grand. Il publia, dans sa jeunesse, une composition en dix livres intitulée : *Αἰθιοπικὰ* (*Ethiopiennes*) ou les amours de *Théagène et Chariclée*, supposée fille d'une reine d'Ethiopie. — Nous avons lu, dit le patriarche Photius, les *Ethiopiennes* d'Héliodore : "Ἔστι μὲν τὸ σύνταγμα δραματικόν· σωφροσύνης δὲ δείκνυσι πόθον καὶ φυλακὴν ἀκριβῆ. C'est ce livre qui faisait le charme du jeune Racine, au couvent de Port-Royal. Le savant Huet, évêque d'Avranches, en fait un grand éloge; et il a été traduit dans toutes les langues. Nous nous bornerons à citer ici la traduction d'Amyot (1), duquel nous avons déjà parlé plus haut, à l'article de Plutarque.

LONGUS a composé (on ignore en quel siècle) l'élégante pastorale, en quatre livres, de *Daphnis et Chloé*, dont Amyot a aussi publié la traduction.

---

(1) *Histoire Æthiopique de Heliodorus* (1596),

EUSTATHE (ou selon d'autres EUMATHE) nous a laissé, en onze livres, les amours d'*Hysminias* et *Hysmine*.

XÉNOPHON, d'Ephèse, a composé cinq livres d'*Ephésiaques*, contenant les amours d'*Habrocome* et *Anthia*, qui n'ont été retrouvés en Italie qu'au commencement du dix-huitième siècle.

CHARITON, d'Aphrodisie, ville de Carie, a publié l'élégante narration des amours de *Chéréas* et *Callirrhé*.

PARTHENIUS, de Nicée, qui vivait sous

---

*traduite du grec en français, par Amyot, avec un avis du traducteur*

Au Lecteur :

Ami Lecteur, ne blâme de ce livre  
 L'auteur premier, ni la sollicitude  
 Du traducteur, qui Français te le livre,  
 Pour récréer un peu la lassitude  
 De ton esprit, travaillé de l'étude,  
 Ou fatigué de fortune adversaire.  
 Car si tu dis que tels songes écrire  
 N'était besoin, ni de Grec les traduire;  
 Encore est-il à toi moins nécessaire,  
 (Si tu ne veux) les avoir et les lire.



Auguste, a extrait de divers auteurs, et dédié à Cornelius Gallus, trente-six narrations érotiques, *περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων*, de *amatoriiis affectibus*. La première édition en a été publiée à Bâle, en 1531.

MUSÉE, qui n'est pas l'ancien poète dont nous avons parlé page 3, mais probablement un poète contemporain de Nonnus, a composé un petit poème sur les amours de *Héro* et *Léandre*.

LUCIUS, de Patras, en Achaïe, est auteur de la plus jolie fable Milésienne qui soit parvenue jusqu'à nous, la *Luciade* ou l'*Ane*, et qui a été traduite en latin par Apulée, écrivain du deuxième siècle, sous le titre de *Métamorphoses* ou l'*Ane d'or*. — Voici ce qu'en dit Photius, patriarche de Constantinople, au neuvième siècle : « Nous avons lu les *Métamorphoses* de Lucius de Patras. Sa phrase est claire et pure ; il y a de la douceur dans son style... Cependant, comme Lucien a traité le même sujet, nous n'avons pu découvrir qui des deux est le plus ancien. »

Enfin LUCIEN, dont nous parlerons plus bas, s'est moqué des histoires pleines de merveilles et de fables extravagantes, dont la lecture, à ce qu'il paraît, était fort goûtée de son temps; en composant à dessein son *Histoire véritable*, parodie très-ingénieuse, qui a sans doute fourni à Cyrano de Bergerac (1) l'idée burlesque de son *Voyage dans la Lune*.

---

XV. STRABON.

La Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire. Tel événement est arrivé : *dans quel lieu ? en quel temps ?* ce sont les premières questions que l'on peut adresser.

Nous trouvons dans l'Iliade (seconde moitié du deuxième chant) une description si exacte de la Grèce, que, même plusieurs siècles après Homère, l'autorité

---

(1) J'aime mieux *Bergerac* et sa burlesque audace, Que ces vers où *Motin* se morfond et nous glace.

de ce grand poète suffisait pour décider à quelle province appartenait une ville frontière. Hérodote a inséré dans ses histoires, la description des pays qu'il avait parcourus, et les mœurs des peuples qu'il avait visités. Nous avons mentionné (pag. 3) l'ancienne relation d'une expédition maritime, et nous citerons encore ici le *périple* du Crétois NÉARQUE, un des officiers d'Alexandre, dont Arrien nous a conservé quelques fragments.

Mais celui que les Grecs appellent par excellence ὁ Γεωγράφος (1), c'est STRABON, d'Amasie, ville du Pont, qui florissait sous Auguste et Tibère. Il fit de nombreux voyages, et parvint jusqu'aux extrémités de l'Éthiopie; puis il consigna le fruit de ses doctes recherches dans sa *Géographie*, composition très-précieuse, pour faire connaître la situation, la description et les mœurs des peuples anciens.

---

(1) Nous avons parlé, page 71, du poète géographe Denys le *Périégète*.



Plusieurs passages d'Homère sont éclaircis par ses savantes recherches. Son style a de la clarté, et même de l'élégance. L'ouvrage entier se compose de dix-sept livres. Les deux premiers traitent de la géographie générale, et surtout mathématique, d'après les principes d'*Eratosthène*. Les livres trois à dix traitent de l'Asie; et les livres onze à seize, de l'Europe. Le dix-septième est consacré à l'Afrique.

---

XVI. PTOLÉMÉE.

PTOLÉMÉE, de Péluse en Egypte, florissait au deuxième siècle. Il était géographe, musicien et très-habile astronome. Ses deux principaux ouvrages sont: 1° une *Géographie*, en huit livres; 2° un *Système astronomique*, suivi jusqu'à Copernic, et développé dans les treize livres intitulés *περί μεγάλης Συναξίσεως*, de *magnâ Constructione*, vulgairement connus sous le nom d'*ALMAGESTE*, mot composé de l'article

arabe *AL*, et du superlatif grec *MEΓISTON*. La première édition grecque de l'*Almageste* parut à Bâle, en 1538.

---

XVII. PAUSANIAS.

Dans le même siècle vécut PAUSANIAS, de Césarée, en Cappadoce. Après avoir parcouru la Grèce, la Macédoine, l'Italie et une grande partie de l'Asie, il revint à Rome, et y mit en écrit tout ce qu'il avait remarqué de curieux sur les monuments et les beaux-arts. C'est donc à ses voyages que nous devons cette intéressante *Description de la Grèce*, divisée en dix livres, sous les titres de : *Attica*, *Corinthiaca*, *Laconica*, *Messenica*, *Eliaca*, *Achaïca*, *Arcadica*, *Bœotica*. Son style est concis, et quelquefois obscur; mais ses détails historiques sont très-précieux pour la connaissance de l'antiquité.

---

XVIII. ETIENNE, HERMOLAÏUS, EUSÈBE.

A la fin du même siècle, ETIENNE, de

Byzance , avait composé un vaste Lexique Géographique , dont nous avons encore , sous le titre de *Stephanus de Urbibus* , l'abrégé qu'en a fait HERMOLAÛS.

Au quatrième siècle , EUSÈBE , évêque de Césarée , en Palestine , auteur des quinze livres de la *Préparation évangélique* , avait aussi composé une *Chronique* depuis la création du monde jusqu'à l'an de Jésus-Christ 326 , dont nous n'avons que quelques fragments.

Enfin , nous devons consigner ici la *Chronique de Paros* , gravée sur le marbre , et renfermant le catalogue des Archontes Athéniens , depuis Cécrops. Ce précieux monument , en grande partie mutilé , a été retiré de dessous les ruines , en 1627 , et acheté par un Anglais dont les héritiers en ont fait présent à l'Académie d'Oxford , où il est connu sous le nom de *Marbre d'Arondel*.

---

Nous avons vu que la science de l'Histoire , et même de la Géographie , a



été de tout temps soigneusement cultivée par les Grecs. — Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Plutarque seront toujours d'excellents modèles pour tous ceux qui voudront écrire l'Histoire.

---

---

## SECTION QUATRIÈME.

---

### PHILOSOPHES ET MATHÉMATICIENS.

---

NOTRE but n'est pas de développer toutes les opinions des différentes sectes de philosophes ; nous laissons cette longue et pénible tâche à *l'histoire de la philosophie*. Nous n'en dirons que ce qui nous paraîtra nécessaire dans une *notice littéraire*. Nous ferons seulement observer que le champ de la philosophie est très-vaste, et qu'il renferme la théologie, l'astronomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la morale, la politique, la jurisprudence, etc.

---

#### 1. Les *Sept Sages* de la Grèce.

C'est surtout chez les Egyptiens que les Grecs ont puisé leurs connaissances

philosophiques. Leurs plus anciens philosophes ont bâti différents systèmes de *Théologie* et de *Cosmogonie*, d'où s'est formé cet ensemble de merveilles, connu sous le nom de *Mythologie*. Dans des temps moins reculés, il s'est rencontré plusieurs *Sages*, qui ont fait tourner leur science au profit de leurs semblables, et ont donné à leur patrie d'excellentes lois. Chacun d'eux était connu par quelques belles maximes, qui, aux yeux de leurs concitoyens, passaient pour des oracles.

Sans parler de LYCURGUE, ZALEUCUS, CHARONDAS, et autres, nous allons seulement citer ici ceux que l'on désigne communément sous la dénomination des *Sept Sages*.

SOLON, d'Athènes, avait pour maxime favorite : Γνώθι σεαυτόν, connais-toi toi-même.

THALÈS, de Milet. — Ἐγγύα, πάρα δ' ἄτη, qui répond, paie.

PITTACUS, de Mitylène. — Καίρὸν γνῶθι, saisis l'occasion.

Résum. — Littér. grecq.



CLÉOBULE, de Lydie. — Ἄριστον μέτρον, ou bien μηδέν ἄγαν, rien de trop.

BIAS, de Priène. — Οἱ πλείους κακοί, les méchants sont en plus grand nombre.

CHILON, de Sparte. — Τέλος ὄρᾶν μακροῦ βίου, c.-à-d. suivant *La Fontaine* (III. 5) :

En toute chose, il faut considérer la fin.

PÉRIANDRE, de Corinthe (1). — Μελέτη τὸ πᾶν, le travail vient à bout de tout.

Il n'est pas inutile de remarquer que les anciens appelaient σοφίαν, sagesse, et σοφούς, sages, ce que nous appelons maintenant philosophie et philosophes. On prétend que ce fut Pythagore qui, rejetant le titre de σοφός, comme trop orgueilleux, se désigna le premier sous le titre modeste de φιλόσοφος; c'est-à-dire qu'au lieu de se proclamer sage, il se

---

(1) Platon ne reconnaît pas Périandre pour un des Sept Sages. — Serait-ce, comme le pense Clément d'Alexandrie, parce qu'il était tyran? Il met en sa place Myson, de Sparte; d'autres lui substituent Epiménide, de Crète, ou Anacharsis le Scythe.

contenta de se dire *ami de la sagesse*. On pourrait réunir toutes les branches qui sont du domaine de la philosophie sous cette définition générale : « La science des choses divines et humaines, et de leurs causes. » C'est ce qui nous explique ce beau vers de Virgile (*Géorg.* II. 491) :

*Felix ! qui potuit rerum cognoscere causas.*

## II. THALÈS.

Le premier qui rédigea la philosophie sous la forme d'art, fut THALÈS, de Millet, ville d'Ionie, qui vivait au septième siècle avant notre ère. Il cultiva différentes branches de la philosophie, et notamment l'astronomie, la géométrie, la morale. Il fut le chef de l'école Ionique. Selon lui, Dieu est éternel, il est l'âme du monde; le monde est l'ouvrage de Dieu; l'âme est immortelle; l'eau (1) est

(1) C'est dans ce sens que Pindare commence sa première olympique, en disant : Ἄριστον μὲν

le premier des éléments ; la terre est ronde ; les étoiles sont lumineuses ; la lune est opaque, et emprunte sa lumière du soleil. Il est aussi le premier, chez les Grecs, qui se soit adonné à l'étude des mathématiques, et il avait observé avec assez de soin le mouvement du soleil et des astres, pour prédire une éclipse de soleil.

---

III. ANAXIMANDRE, ANAXIMÈNE,  
ANAXAGORE.

Parmi les successeurs de Thalès, on distingue ANAXIMANDRE, ANAXIMÈNE et

---

ὕδωρ, ὁ δὲ χρυσοῦς.... — qu'il ne faut pas traduire avec Perrault : *l'eau est très-bonne* ; mais qui signifie : « L'eau est le premier des éléments ; l'or, le plus brillant des métaux ; le soleil, le plus majestueux des astres, et le combat olympique, le plus noble des jeux de la Grèce. » Nous remarquerons que cette opinion de Thalès paraît s'accorder avec le deuxième verset du premier chapitre de la Genèse, où il est dit, au premier moment de la création : καὶ πνεῦμα Θεοῦ ἐπερέετο ἐπάνω τοῦ ὕδατος (Septante) ; et *spiritus Dei ferebatur super Aquas* (Vulgate).



ANAXAGORE. Ils apportèrent quelques modifications aux doctrines de Thalès. Le plus illustre fut Anaxagore, de Clazomène, qui, à l'âge de 20 ans, abandonna le soin de son patrimoine, et se rendit à Athènes, où il enseigna la philosophie. Il compta parmi ses auditeurs Socrate, Périclès et Euripide; et, à partir de cette époque, Athènes, qui était déjà la patrie de l'éloquence, devint aussi le foyer de la philosophie. Mais ses opinions déplurent aux prêtres; il fut mis en prison, et n'échappa à grand'peine au supplice de la mort, que par l'autorité de Périclès. Il quitta donc Athènes, et se rendit à Lampsaque, où il mena une vieillesse honorable, jusqu'à l'âge de 72 ans. Il était habile astronome, et prédit une éclipse de lune. Plutarque nous rapporte, dans sa Vie de Périclès (1), que ses contemporains le surnommaient le *grand Esprit*, Νοῦν, parce qu'il avait reconnu un Esprit,

---

(1) Pag. 10 de notre édition grecque et française; Toulouse, 1828.

*Mentem*, dégagé de la matière, qui, du chaos général, avait séparé les parties homogènes, ὁμοιομερείας (1). C'est en quoi il différait de Thalès, qui établissait une *Intelligence* mêlée à la matière (2).

---

 IV. SOCRATE.

SOCRATE, Athénien, naquit 470 ans avant J.-C. Il suivit les leçons de Prodicus et d'Anaxagore : puis, abandonnant les hautes régions de la philosophie, il se borna à enseigner la morale. Il n'ouvrit point d'écoles, mais il s'appliqua, dans ses différents entretiens, à recommander la pratique de la vertu et la fuite du

---

(1) *Nunc et Anaxagoræ scrutemur ὁμοιομερείαν,  
Quam Græci memorant —*

— *nec nostrâ dicere linguâ*

*Concedit nobis patrii sermonis egestas.*

LUCR. I. 830.

(2) — *Totamque infusa per artus  
Mens agitât molem, et magno se corpore*  
[ *miscet.*

VIRG. *Enéid.* VI. 726.

vice, source de tous nos maux. Les poètes comiques persiflèrent ce grand philosophe, que l'oracle d'Apollon avait déclaré le plus sage des Grecs. Aristophane le joua sur le théâtre; et, vingt-cinq ans plus tard, Anytus et Mélitus l'accusèrent de corrompre la jeunesse, et de prêcher de nouvelles doctrines. Fort du témoignage de sa conscience, il ne voulut même pas se défendre, et fut condamné à boire la cigüe. Il passa ses derniers jours à disserter avec ses amis sur l'immortalité de l'âme, refusa de s'enfuir de la prison, et mourut âgé de 70 ans. Les Athéniens ne tardèrent pas à se repentir de l'avoir fait périr; Mélitus fut mis à mort, et Anytus condamné à l'exil.

Socrate n'a rien écrit; mais toute sa doctrine se retrouve dans les écrits de Platon et de Xénophon, qu'il avait formés par ses leçons. Le premier a embelli la dialectique de Socrate de tous les charmes de l'éloquence; le second a préféré nous peindre avec de fidèles couleurs le génie de son maître.



## V. XÉNOPHON, CÉBÈS, ESCHINE.

Les philosophes qui ont conservé sans altération les principes de leur maître, ont retenu le nom de *Socratiques*. Les trois principaux sont XÉNOPHON, dont nous avons parlé ( pag. 113 ) dans la section des Historiens, CÉBÈS et ESCHINE, qu'il ne faut pas confondre avec l'orateur.

CÉBÈS, le Thébain, fut auditeur de Socrate. Nous avons de lui un dialogue intitulé *Tableau*, Πινυξ. Il dit avoir trouvé, dans le temple de Saturne, ce Tableau allégorique, dont un vieillard donne l'explication à un étranger. Il décrit d'abord le sort des âmes avant leur entrée dans les corps. Ensuite, il passe en revue les mœurs, les opinions, les goûts et la fin de ceux qui suivent l'étroit sentier de la vertu, ou la large voie du vice. La lecture de ce petit ouvrage (1), tout em-

---

(1) Nous avons publié, en 1833, une édition grecque et française du *Tableau* de Cébès, le Thébain.

preint de l'excellente morale de Socrate , ne saurait trop être recommandée aux jeunes gens.

Nous avons, sous le nom d'ESCHINE , le Socratique , trois dialogues philosophiques , sur la *Vertu* , sur les *Richesses* et sur la *Mort*.

---

VI. PLATON.

PLATON , le plus illustre des disciples de Socrate , fonda une école distincte sous le nom d'*Académie*. Né à Athènes , 430 ans avant J.-C. , il cultiva la peinture , la musique et la poésie. A 20 ans , il fréquenta Socrate , et fut pendant huit années son auditeur assidu. Après la mort de son maître , il se rendit à Mégare , où il apprit la dialectique sous Euclide. Il passa de là en Italie , et eut de fréquents entretiens avec Archytas , de Tarente , et Timée , de Locres , sectateurs de Pythagore. Il alla même , dit-on , jusqu'en Egypte , pour y puiser de nouvelles instructions philosophiques. Il fit trois

voyages en Sicile, sur la demande de Denys le tyran, et de Dion, qui brûlait du désir de l'entendre. Enfin, il se fixa à Athènes, et y donna des leçons dans un jardin du faubourg, mis à sa disposition par un certain Acadème, et qui de là prit le nom d'*Académie*. Son école fut nombreuse, et parmi ses auditeurs on compte Hypéride, Lycurgue, Isocrate et Démosthène. Il vécut dans le célibat, et mourut à l'âge de 81 ans.

L'éminence de la raison humaine se trouve dans Platon, jointe à toute la beauté du langage; on lui donnait le nom de *Divin*, Θεῖον. Cicéron l'appelle *quasi deum quemdam philosophorum* (de Nat. Deor. II. 32). Son style est enchanteur, et même poétique. Cependant il faut avouer qu'en plusieurs de ses écrits, il y a beaucoup d'obscurité. Aussi, quand Cicéron n'entendait pas une énigme, il disait: elle est plus obscure que les nombres de Platon; *ænigma planè non intellexi; est enim numero Platonis obscurius* (ad Atticum, VII. 13). En effet, il s'est beaucoup



écarté de la simplicité de Socrate, et a fait plusieurs emprunts aux autres philosophes, mais principalement aux Pythagoriciens.

On lira toujours avec admiration son beau dialogue intitulé *Phédon*, sur l'immortalité de l'âme. La doctrine qu'il y expose, « que la mort n'est pas un mal, et qu'elle est au contraire un passage à une vie plus heureuse, » fit de si grands progrès, que plusieurs de ses disciples se firent mourir eux-mêmes pour courir au-devant de ce bonheur; et que Ptolémée Philadelphe défendit à *Hégésias*, de Cyrène, de parler dans son école de cette doctrine, de peur qu'elle ne dépeuplât ses états. Dans le dialogue appelé *Criton*, c'est encore Socrate qui, du milieu de sa prison, donne à Criton des leçons de conduite, *περι πρακτοῦ*. Il faut lire aussi l'*Apologie de Socrate*. Nous mentionnerons encore son *Cratyle*, *περι ὀνομάτων ὀρθότητος*, où Platon discute avec érudition les principes, l'origine et les étymologies de la langue Grecque; son *Timée*, sur la na-

*ture de l'Univers* ; ses douze livres sur les *Lois*, et les dix livres de sa *République*, véritable utopie, à laquelle ne se prêtera jamais la condition de la nature humaine.

La première édition Grecque de Platon a été publiée à Venise, en 1513 ; c'est une des plus belles productions des Aldes, devenue aussi rare que précieuse. Musurus, savant Grec de Candie, y a donné ses soins. Alde Manuce tenait si fort à la correction, que s'il lui eût été possible, dit-il dans sa préface, il aurait racheté chacune des fautes qui ont pu s'y glisser, au prix d'un écu d'or ; *sic tamen doleo, ut, si possem, mutarem singula errata numo aureo.*

Vient ensuite la magnifique édition Grecque et Latine, publiée, en 1578, par Henri Etienne, en trois vol. in-folio. Il dit dans sa préface qu'il a voulu, en imprimant les œuvres du roi des philosophes, déployer une magnificence vraiment royale (1). La traduction latine qui

---

(1) *Tum demùm arbitratus sum Platone*

accompagne le texte est de *Serranus* (Jean de Serre); elle est plus élégante, mais moins fidèle que celle de *Marsile Ficin*, qui avait été publiée (avant l'original grec) à Florence, en 1482.

---

VII. SPEUSIPPE, CRANTOR, CARNÉADE.

Platon eut pour successeur à l'Académie SPEUSIPPE son neveu, qui suivit la doctrine de son oncle, et forma avec quelques autres, jusqu'à CRANTOR, ce qu'on nomme l'ancienne Académie. Les disciples de Crantor, ayant apporté à la doctrine quelque modification, constituent la moyenne Académie. Enfin, CARNÉADE, de Cyrène, s'éloignant de plus en plus de la doctrine primitive, devint

---

*dignam judicatum iri meam editionem, si in regis philosophorum libris excudendis regiam quamdam (ut ita dicam) magnificentiam adhiberem. — Ac omne quidem magnificentiae genus statim mihi promisit quae apud me est, non solum ampla et varia, sed etiam pretiosa suppellex typographica, etc.*



le chef de la *nouvelle* Académie. Ses disciples cherchèrent à concilier les opinions de l'Académie, avec celles du Portique et des Péripatéticiens. C'est cette dernière branche académique, qui fut transplantée d'Athènes à Rome; c'est à cette école que se forma Cicéron.

---

VIII. ARISTOTE.

Disciple et rival de Platon, ARISTOTE fonda l'école des *Péripatéticiens*, ainsi nommés parce que les leçons s'y donnaient à la promenade (*περιπατεῖν*, *deambulare*). Il naquit à Stagire, en Macédoine, 380 ans avant J.-C. A l'âge de 17 ans il vint à Athènes, et fréquenta l'école de Platon, qui conçut pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, et l'appelait l'*âme* de sa classe. Il continua pendant vingt ans à cultiver la société de son maître. On dit néanmoins qu'il survint entr'eux quelque contestation. Au moins est-il vrai que ce fut Speusippe qui succéda à Platon dans l'Académie. Aristote, mé-

content, quitta Athènes. Peu de temps après (340), il fut appelé par Philippe, pour former l'esprit et le cœur du jeune Alexandre. Il jouit auprès de ces deux rois de la plus grande faveur; et Alexandre n'épargna pas les frais, pour lui procurer les moyens de travailler à son *histoire des Animaux*. Cependant, quand ce jeune conquérant partit pour son expédition d'Asie, Aristote ne voulut pas l'accompagner, et préféra retourner à Athènes, où il fonda l'école du *Lycée* (gymnase situé dans un faubourg) et la secte des *Péripatéticiens*.

Il y professait la *rhétorique*, la *dialectique*, la *physique* et la *métaphysique* (τὰ μετὰ φυσικά), à laquelle il donna ce nom, parce qu'il ne l'enseignait qu'après la physique, se fondant sur cet axiôme: *Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.*

Aristote est peut-être le génie le plus vaste, l'esprit le plus universel et le plus subtil que la nature ait produit. Il avait un goût décidé pour la lecture et pour l'instruction; il a embrassé toute la sphère

des connaissances humaines. Ses grands travaux et ses longues veilles affaiblirent sa santé, et il mourut à l'âge de 63 ans.

Platon avait basé sa philosophie sur le *spiritualisme* et l'*idéisme*. Aristote est *rationaliste*. Son grand ouvrage, intitulé *Ὀργανον*, a exercé la sagacité d'une foule innombrable de commentateurs; nous citerons PORPHYRE, au troisième siècle; AMMONIUS, au quatrième; SIMPLICIUS, au sixième. La philosophie d'Aristote a été en vigueur chez les Arabes pendant le moyen âge; et, sous le nom de *scholastique*, elle a longtemps régné exclusivement dans toutes nos écoles.

L'*Ὀργανον* renferme les préceptes de la philosophie *logique* (λόγος, raison), dont le but est de découvrir la vérité. Elle diffère de la *dialectique* (διάλογος, διαλέγεσθαι, dialogue, converser) en ce que celle-ci rend seulement *probable* la vérité, tandis que la logique en démontre l'*évidence*. Aristote quitta donc la méthode Socratique, connue sous le nom d'*εἰρωνεία* (série de questions), et in-



venta le syllogisme, συλλογισμόν, à l'aide duquel, après deux *prémises*, on tire une *conclusion*.

Les trois grandes divisions de l'*Organum* sont connues sous le nom de κατηγορίαι, *prædicamenta*; ἀναλυτικά, *resolutoria*; et τοπικά, *localia*. Cicéron a fait une imitation latine des *topiques*. Nous nous bornerons à donner ici la liste des dix Catégories, établies par Aristote (1) dans l'ordre suivant: 1° οὐσία, la substance; 2° ποσόν, la quantité; 3° ποιόν, la qualité; 4° πρὸς τι, la relation; 5° ποῦ, le lieu; 6° ποτέ, le temps; 7° κεῖσθαι, la situation; 8° ἔχειν, avoir; 9° ποιεῖν, agir; 10° πάσχειν, souffrir.

---

(1) Rabelais, qui aimait à plaisanter, a réuni les dix catégories dans une seule phrase, au commencement de la harangue de Janotus de Bragmardo, au sujet des cloches de Notre-Dame, que Gargantua avait enlevées: *Ego sic argumentor: omnis clocha clochabilis*, etc., (Garg. I. 19), c'est-à-dire: πᾶς κώδων κωδωνιστός, ἐν κωδωνιστηρίῳ κωδωνίζων, ἐκ τοῦ κωδωνίζειν τῷ κωδωνιστικῷ, κωδωνίζοι κωδωνιστῶς κωδωνίζοντας.

Ses quatorze livres de *Métaphysique* n'ont pas besoin de moins de commentaires que ses *Catégories*, vu qu'Aristote déclare lui-même qu'il n'a écrit que pour ceux qui sont déjà versés dans l'étude de la philosophie.

Nous ne dirons rien ici de ses traités sur l'*Univers*, les *Météores*, la *Physique*, les *Plantes*, les *Mathématiques* et la *Mécanique*. Mais nous ne pouvons nous empêcher de mentionner son *histoire des Animaux*, en dix livres, ouvrage incomparable pour l'époque, et à la confection duquel, au rapport d'Athénée (liv. ix), Alexandre, son élève, avait fourni, avec une munificence vraiment royale, plus de huit cents talents, ou deux millions et demi. Nous avons entendu dire à notre savant professeur Cuvier, que plusieurs descriptions, et particulièrement celle de l'Eléphant, étaient encore ce qu'il y avait, de nos temps mêmes, de plus exact.

On a de plus, huit livres sur la *Politique*, et douze livres sur la *Morale*, *ἠθικὰ*.

Ce dernier ouvrage est dédié à Nicomaque, son fils; et il lui indique, avec une tendresse toute paternelle, la conduite qu'il doit tenir, pour mener une vie heureuse. Il faut convenir cependant que la morale de Platon a quelque chose de plus sublime, en ce qu'elle élève nos regards au delà des limites de la vie de ce monde.

Sa *Rhétorique* et sa *Poétique* sont des traités remplis de jugement et d'une saine critique, et les préceptes qu'ils renferment ont toujours fait autorité auprès des hommes de bon goût.

Enfin, Aristote a aussi prouvé qu'il était poète; et Athénée ( xv. 16 ) nous a conservé de lui un *hymne à la Vertu* (1), qui ne paraît pas indigne de la poésie de Pindare.

Ce grand philosophe n'a rien publié de son vivant; mais il a laissé à sa mort, par

---

(1) On pourra lire ce bel hymne à la Vertu, à la pag. 129 de notre édition des *Excerpta* d'Andrezel; Paris, 1836.



testament, tous ses écrits à son disciple chéri Théophraste, dont nous allons bientôt nous occuper.

---

IX. THÉOPHRASTE , DÉMÉTRIUS , CRATIPPE.

THÉOPHRASTE, de Lesbos, naquit 390 ans avant J. - C. Il vint fort jeune à Athènes, suivit les leçons de Platon, et ensuite d'Aristote. Ce dernier le chérissait beaucoup, à cause de sa facilité à s'exprimer, et le surnomma d'abord Εὐφραστον, *beau parleur*, puis Θεόφραστον, *divin parleur*; car son ancien nom était Tyrtame (1). Après la mort d'Aristote, il devint le chef de l'école Péripatéticienne, et réunit à ses cours jusqu'à deux mille

---

(1) C'est pourtant ce beau, ce divin parleur, qu'une marchande d'Athènes reconnut à son accent pour un étranger, *annotatâ unius affectatione verbi; nec alio se hospitem deprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur.* QUINTIL. VIII. 1. — CIC. de claris Orat. 172.

auditeurs. Il était tellement aimé des Athéniens, que tout le peuple, à sa mort, suivit son convoi. Il mourut dans un âge très-avancé, et même, suivant plusieurs, plus que centenaire. Il dit, à ses derniers moments, « qu'il regrettait de quitter la vie, lorsqu'il commençait à savoir quelque chose. »

Il avait pris de Platon la facilité et l'élégance du style, et d'Aristote, la subtilité d'esprit et le goût de l'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire des Plantes*, en dix livres; huit livres sur les *Causes des Plantes*; divers traités sur les *Pierres*, les *Vents*, les *Pluies*, etc.; et ses *Caractères moraux*, traduits en français et continués par J. de la Bruyère.

Théophraste eut pour disciple DÉMÉTRIUS, de Phalère, dont nous avons parlé plus haut ( pag. 96 ); et parmi les successeurs de ce dernier, nous citerons CRATIPPE, qui, du temps de Cicéron, fut chef de l'école Péripatéticienne, et maître de son fils Marcus.

X. EUCLIDE , ARISTIPPE , ARÉTÉ sa fille ;  
ANTISTÈNE , DIOGÈNE , CRATÈS.

Nous allons parcourir rapidement les autres écoles de philosophie, qui nous ont laissé peu d'écrits.

EUCLIDE , dont nous parlerons plus bas comme Mathématicien , fonda l'école de *Mégare*.

ARISTIPPE , de Cyrène , fut chef de l'école *Cyrénaïque*. Il ne méprisait pas les richesses ni les plaisirs de la vie ; mais il avait pour maxime d'en jouir , sans en être possédé ; ἔχειν , οὐκ ἔχασθαι. Il eut une fille , nommée ARÉTÉ , qui cultiva aussi l'étude de la philosophie.

L'école des *Cyniques* (1), appelée ainsi à cause de leurs discours hardis et mordants , fut fondée par ANTISTHÈNE , qui eut pour disciple DIOGÈNE , auquel succéda CRATÈS. Cette école était entièrement opposée , dans ses principes , à celle de Cyrène.

(1) Κύνων , canis ; κυνικός , caninus , cynicus ,



XI. ZÉNON, CLÉANTHE, CHRYSIPPE, PANÉTIUS,  
POSIDONIUS.

ZÉNON, de Cypre, florissait 280 ans avant J.-C. Son père était commerçant ; mais son goût portait le jeune Zénon vers la philosophie, il vint à Athènes, à l'âge de 30 ans, écouta les philosophes, et notamment Cratès le Cynique, puis se créa une nouvelle manière d'enseigner, et fut chef d'une école appelée *Stoïque* (1), à cause du *portique* où il donnait ses leçons. Une excessive gravité, un rigorisme outré, poussé jusqu'à l'impassibilité, ἀπάθεια (2), formaient un contraste éclatant entre cette école et celle d'Epicure. Les ouvrages de Zénon sont devenus la proie

(1) Στοά, portique; στωϊκός, stoïcien, sectateur de Zénon. [μεῖνε,

(2) Μηδὲν θαυμάσαι σχεδὸν ἐστὶ ἐν πρῶτῳ, Νου-  
Οἶόν δ', ὃ χρητέη ποιεῖν σώζειν τε μακχυρόν.

FL. L.

*Nil admirari propè res est una, Numici,*  
*Solaque, quæ possit facere et servare beatum.*

HOR. Epitr. 1. 6.

du temps ; Cicéron a développé quelques-uns de ses paradoxes , par exemple : "Ὅτι ἴσα τὰ ἀμαρτήματα, καὶ τὰ κατορθώματα, *æqualia esse peccata , et rectè facta.*

Zénon forma d'illustres disciples ; nous citerons CLÉANTHE , CHRYSIPPE , PANÉTIUS , de Rhode , lié d'amitié avec Scipion et Lélius ; et POSIDONIUS , qui , dans un violent paroxysme de goutte , s'écriait : « Tu as beau faire , douleur ! tu ne me forceras jamais à convenir que tu sois un mal. »

## XII. PYTHAGORE , THÉANO SON ÉPOUSE.

Quittons l'école Socratique , dont nous avons parcouru les diverses ramifications , et remontons vers les temps de Thalès , dont nous avons déjà parlé ( pag. 147 ). Dans cette partie de l'Italie connue sous le nom de *Grande Grèce* , florissait PYTHAGORE , au sixième siècle avant J.-C. Il naquit à Samos , visita l'école Ionique de Thalès , et se rendit ensuite en Egypte , où il étudia l'astronomie , la géométrie , et la théologie la plus subtile. Il revint à

Samos et en Italie, où il fonda une école, qui prit le nom d'école *Italique*. Il ordonnait l'abstinence de certains mets, et quelques années de silence; enseignait la métempsychose, μετεμψύχωσις (*animarum transmigracionem*), et la théorie des nombres; formait les cœurs à la vertu et à la piété. Il jouissait auprès de ses élèves d'une si grande autorité, que toute discussion cessait entr'eux, lorsqu'on prononçait ces deux mots: αὐτὸς ἔφα ( *ipse dixit* ), le maître l'a dit. Nous avons, de Pythagore, un recueil de sentences morales, rédigées probablement par quelqu'un de ses disciples. Les anciens trouvaient si admirable la morale renfermée dans ces vers, qu'ils les avaient appelés χρυσᾶ ἔπη (*aurea carmina*), vers dorés. Après la mort de Pythagore, ΘΗΕΑΝΟ, de Crotone, sa veuve, se mit, avec ses deux fils, à la tête de l'école.

---

XIII. OCELLUS, TIMÉE.

L'école de Pythagore a produit un grand nombre d'illustres philosophes.



OCELLUS, de Lucanie, à la fin du cinquième siècle avant J.-C., a composé un petit traité *sur la nature de l'Univers*, περί τῆς τοῦ Παντός φύσεως (1). C'est un beau monument de l'ancienne philosophie, dont Aristote a beaucoup profité. Suivant Ocellus, le monde n'a point eu de commencement, et n'aura point de fin. Les éléments se combinent entr'eux, et l'un tire son origine de l'autre. Les causes des choses sont la chaleur et le froid, la sécheresse et l'humidité, qui agissent sur la matière. Les parties de la terre éprouvent des changements; il n'en est pas de même de la terre elle-même, etc. — Le marquis d'Argens a donné, à Berlin, en 1762, une édition grecque et française d'*Ocellus*, avec un grand nombre de notes remplies d'érudition.

---

(1) D'après un fragment d'Ocellus que nous a conservé STOBÉE, compilateur du sixième siècle après J.-C., il paraîtrait que ce philosophe aurait écrit son livre en dialecte *dorique*, et qu'il aurait été traduit en langue commune par quelque grammairien moderne.

ENVIRON un siècle après, TIMÉE, de Locres, écrivit en dialecte *dorique* un traité *περὶ ψυχᾶς κόσμου*, sur l'âme du Monde. Platon goûta si fort cet ouvrage, qu'il crut devoir se l'approprier, et composa un dialogue (sous le nom de *Timée*) qui n'est qu'un commentaire sur le texte de notre philosophe (1), qu'il a entièrement inséré dans le sien. Le marquis d'Argens a donné, à Berlin, en 1763, une édition grecque et française de *Timée*, avec des notes aussi étendues que celles qui accompagnent sa traduction d'*Ocellus*. Ces deux ouvrages se trouvent fort souvent réunis.

---

XIV. ARCHYTAS, EMPÉDOCLE ; DÉMOCRITE,  
HÉRACLITE.

ARCHYTAS, de Tarente, illustre Pythagoricien (2), fut un des maîtres de

---

(1) *Platonem ferunt, ut Pythagoreos cognosceret, in Italiam venisse, et in eâ cum multis, tum Archytan Timæumque cognovisse, et didicisse Pythagorea omnia.* CIC. Tuscul. Quæst. 1.

(2) Voyez Horace, Od 1. 23.

Platon. Il se livra à l'étude des Mathématiques, dont il fit une application particulière à la *mécanique*. Il avait fait, dit-on, une colombe artificielle, qui volait par ressorts.

EMPÉDOCLE, d'Agrigente, poète et célèbre philosophe, périt en voulant probablement observer de près une éruption du mont Etna, comme Pline l'Ancien en s'approchant trop du Vésuve. Le satirique Horace en juge autrement, lorsqu'il dit ( Art poét. 465 ) :

— *Deus immortalis haberi*  
*Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus*  
*Insiluit. —* [ *Ætnam*

DÉMOCRITE, d'Abdère, et HÉRACLITE, d'Ephèse, appartiennent encore à l'école de Pythagore. Le premier, d'une humeur enjouée, riait de pitié à la vue des folies humaines; le second, au contraire, d'un caractère triste et chagrin, ne pouvait retenir ses larmes.



## XV. EPICURE.

EPICURE, Athénien, florissait à la fin du troisième siècle avant J.-C., et vécut jusqu'à l'âge de 72 ans. Dès l'âge de 18 ans, il visita Samos, Colophon, Mitylène, Lampsaque; écouta divers philosophes, et revint à Athènes à l'âge de 37 ans. Il y acheta un jardin fort agréable, et ouvrit une école de philosophie, où il professa des idées tout à fait opposées aux idées reçues de son temps, touchant la nature de l'univers et la providence divine. La base de son système repose sur ce double principe :

*Ex nihilo nihil, ad nihilum nil posse reverti.  
Tangere vel tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

Il faisait consister le souverain bonheur dans le repos et la tranquillité de l'âme : σώματος υγιεία, καὶ ψυχῆς ἀταραξία, mens sana in corpore sano. N'est-ce pas là ce qu'enseignait Virgile, quand il disait dans

son bel épisode du deuxième livre des Géorgiques :

*Felix ! qui potuit rerum cognoscere causas :*

*Atque metus omnes et inexorabile fatum*

*Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis*

[ *avari....*

Et un peu plus bas :

*Nec doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

Voilà ce que notre philosophe entendait par la *volupté*, ἡδονή. Mais ses sectateurs, abusant de sa morale, confondirent la volupté de l'âme avec celle des sens, et procurèrent à leur chef une réputation infâme (1) qu'il était loin de mériter.

Il avait écrit trois cents volumes, composés, dit-on, de ses seules pensées, et sans avoir rien emprunté des autres. Lucrèce a fait un grand éloge de ce philosophe, et développé sa doctrine en fort beaux vers. Cicéron, au contraire, le condamne et le réfute hautement. Cette

---

(1) — *Epicuri de grege porcum.*

HOR. Epitr. 1. 4.

différence d'opinion vient sans doute de la différente manière de définir ce qu'il entendait par le mot ἰδονί, *voluptas*. Au surplus, des trois cents volumes d'Épique, il n'est parvenu jusqu'à nous que trois lettres, insérées par Diogène Laërce dans la vie de ce philosophe.

---

XVI. PYRRHON, EMPIRICUS.

PYRRHON, d'Elée, ville de la Grande Grèce, est le fondateur de l'école *Sceptique* (1). Il soutenait que la faiblesse de l'esprit humain l'empêchait de prononcer aucun jugement, et qu'il fallait douter de tout. Diogène Laërce a écrit la vie de ce philosophe.

Sextus EMPIRICUS, médecin empirique et philosophe pyrrhonien, du second siècle après J.-C., a exposé toute la doctrine

---

(1) Σκεπτικός, *disquisitor*; de la R. σκέπτεσθαι, *rechercher, examiner*.



du *Scepticisme* dans un ouvrage en trois livres , intitulé : Πυρρώνειων ὑποτυπώσεων , ἢ Σκεπτικῶν ὑπομνημάτων , βιβλ. γ' ., c'est-à-dire *hypotypôses Pyrrhoniennes* , ou *commentaires Sceptiques*. Il a de plus composé onze livres *adversus Mathematicos*.

Nous avons passé en revue les différentes écoles de l'ancienne philosophie , et fait connaître leurs chefs ou fondateurs : *Thalès* , *Pythagore* , *Socrate* , *Platon* , *Aristote* , *Zénon* , *Aristippe* , *Antisthène* , *Epicure* , *Pyrrhon*. Nous allons maintenant parler de quelques philosophes modernes , et nous dirons ensuite quelques mots des *Mathématiciens* , des *Médecins* et des *Jurisconsultes*.

XVII. PHILON , ÉPICTÈTE , MARC-AURÈLE ,  
MAXIME.

PHILON , d'Alexandrie , Juif de nation et de religion , a fait un mélange de la

philosophie pythagoricienne, stoïcienne, et surtout platonicienne, avec la doctrine des Juifs. Il fut député à Rome, l'an 40 de notre ère, vers l'empereur Caligula. Parmi ses écrits, on distingue ses *Commentaires* sur les cinq livres de Moïse, connus sous le nom de *Peutateuque*. La première édition de Philon a été publiée à Paris, par Adrien Turnèbe, *typis regiis*, 1552, fol.

EPICTETE, Phrygien, fut d'abord esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron. Mais, dans la suite, son maître lui donna la liberté. En l'an 94 de J.-C., banni de Rome, ainsi que les autres philosophes, par un édit de Domitien, il se retira en Epire. Mais, après la mort de cet empereur, il revint à Rome, et y fut en faveur auprès d'Adrien et de Marc-Aurèle.

Philosophe stoïcien, mais éloigné de toute ostentation, il montra une parfaite égalité d'âme au sein de la pauvreté, comme au milieu des richesses. Sa philosophie reposait sur les deux bases sui-

vantes : ἀνέχου καὶ ἀπέχου (1), *sustine et abstine*. Il jouit d'une renommée si célèbre, que la lampe de terre cuite, dont il avait fait usage dans ses élucubrations, fut vendue, après sa mort, 3000 drachmes = 1500 fr.

Epictète (ainsi que Socrate) ne publia rien lui-même ; mais ARRIEN, un de ses disciples, a rédigé quelques *Dissertations* de son maître, sous le nom de Διατριβές, et de plus, sous le titre d'Ἐγχειρίδιον (*Manuel d'Épictète*), un recueil d'excellentes sentences, dont plusieurs se rapprochent de la morale chrétienne.

(1) Voici en quatre lignes le développement de cette maxime :

\*Ἴσῃν μέμνησο πράγμασ' ἐν αἰπέσι

Σώζειν τε γνώμην, καὶ δὴ ἐν εὐδαίαις

Ἐπερξεούσης ἐγκρατούσαν

Ἐηθούσης, ἔνοχος γε μοῖρα!

FL. L.

*Æquam memento rebus in arduis*

*Servare mentem, non secus in bonis*

*Ab insolenti temperatam*

*Laetitiam, moriture! —*

HOR. Od. II. 3.



MARC-AURÈLE (né en 121 et mort en 180), fut imbu, dès sa jeunesse, des principes de la philosophie stoïcienne. Adopté par l'empereur *Antoninus Pius*, il ajouta à son nom le surnom d'Antonin. Après la mort de son père adoptif, il monta sur le trône, et y fit régner la philosophie. Nous avons de lui un petit recueil de pensées qui peut, à bon droit, être appelé *aureus libellus*; il est intitulé: Τὰ εἰς ἑαυτὸν, c'est-à-dire: Leçons de vertu, que cet excellent prince se donnait à lui-même.

MAXIME, de Tyr, philosophe platonicien, rhéteur et sophiste, florissait sous l'empereur Commode. Nous avons de lui quarante et une *Dissertations* philosophiques sur divers sujets, dont la première édition a été publiée par Henri Etienne; Paris, 1557.

XVIII. PLOTIN, PORPHYRE, AMMONIUS,  
SIMPLICIUS.

PLOTIN, de Lycopolis, ville d'Égypte,

florissait sous l'empereur Gordien. Il alla à Antioche, et revint à Rome, où il enseigna une philosophie *éclectique*. Il mourut à 65 ans, l'an 270 de J.-C. Ses œuvres ont été rédigées par son élève Porphyre, en six *ennéades* (neuvaines) ou cinquante-quatre livres. Il jouit de son vivant d'une grande célébrité, mais il est peu connu de nos jours; l'obscurité de son langage, et ses opinions abstruses et souvent absurdes, sont cause que ses écrits n'ont trouvé de tout temps que peu de lecteurs. Aussi n'en a-t-il paru encore qu'une seule édition grecque; Bâle, 1580.

PORPHYRE naquit en Syrie, l'an 233 de J.-C. Son premier maître fut Origène; il alla ensuite à Athènes, où il étudia, sous Longin, la rhétorique et la philosophie. Il vint enfin à Rome, où il s'adonna tout entier à Plotin. Son nom, en langue Syriaque, était *Malchus* (roi); Longin le changea en celui de Πορφύριος (*Purpuratus*, vêtu de pourpre).

Il avait beaucoup écrit. Nous avons encore de lui les *Vies de Pythagore* et

de *Plotin* ; des *questions sur Homère* , et une dissertation *sur l'antre des Nymphes* dont il est fait mention dans l'*Odyssée* ; un traité sur l'abstinence , *contre l'usage de se nourrir de la chair des Animaux* (1) ; *l'exposition des catégories d'Aristote* , etc. Il se montra contraire aux croyances des chrétiens , et s'appliquait à leur opposer les fables du paganisme.

C'est ici qu'il faut encore mentionner *AMMONIUS* , d'Alexandrie , un des commentateurs d'*Aristote* ; et son disciple *SIMPLICIUS* , de Cilicie , philosophe du sixième siècle , auquel nous devons d'ex-

---

(1) Nous avons déjà de *Plutarque* une déclamation , *περί Σαρκοφαγίας* , c'est-à-dire selon *Amyot* , *s'il est loisible de manger chair* ; mais *Porphyre* en a fait un traité plus étendu , divisé en quatre livres. On peut voir dans l'*Emile* de *Rousseau* ( livre deuxième ) , une imitation libre de cette thèse pythagoricienne. — Σὺ μὲν ἐρωτᾷς , τίνοι λόγον Πυθαγόρας ἀπέχετο Σαρκοφαγίας ; ἐγὼ δὲ , κ. τ. λ. « Tu me demandes pourquoi *Pythagore* s'abstenait de manger de la chair des bêtes ; mais moi , je te demande , au contraire , quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche , etc. »

*Résum.*—*Littér. grecq.*



cellents commentaires sur les écrits d'Aristote et sur le *Manuel* d'Epictète.

XIX. *De l'Apologue.*

Il nous reste à faire connaître deux philosophes, qui ont pris une route différente pour parvenir également à corriger les mœurs des hommes; ces deux philosophes sont ESOPE et LUCIEN.

Mais il faut auparavant dire quelques mots sur l'Apologue.

L'APOLOGUE est un don qui vient des immortels;  
Ou, si c'est un présent des hommes,  
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

LA FONTAINE. Liv. VII. prol.

« Je dirai par reconnaissance (ajoute notre inimitable fabuliste), que je dois une partie de mes fables à Pilpai (*Bidpai*), sage Indien: les gens du pays le croient fort ancien à l'égard d'Esopé, si ce n'est Esopé lui-même sous le nom du sage Lokman. »

L'Écriture Sainte nous apprend (au pre-

mier livre des Rois) que « Salomon avait composé trois mille *paraboles*, et parlé des arbres depuis le cèdre altier jusqu'à l'humble hysope; des bêtes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » On pourrait donc penser que le recueil de maximes ou *proverbes* qui lui est attribué, se compose des différentes moralités de ces trois mille paraboles.

Le premier Apologue qui soit parvenu jusqu'à nous, se lit au livre des Juges (ix. 8-15) : ce sont *les Arbres qui veulent se donner un Roi* (1). Nous rencontrons ensuite (ii. *Samuël*, xii. 1-7) la parabole adressée au roi David, par le prophète Nathan, et terminée par ce terrible épiphonème : *Tu es ille vir!*

Quant au plus ancien Apologue écrit en langue Grecque, c'est la leçon allégorique qu'Hésiode adresse (*Georg.* 200) à Persée, son jeune frère, sous l'emblème de l'*Epervier* et du *Rossignol*.

---

(1) Nous avons inséré cet Apologue dans notre *Epitome historiæ sacræ*, extrait de la version grecque des Septante, publié en 1834.

Nous allons maintenant parler du fabuliste Grec auquel Phèdre avoue lui-même, au commencement de son premier livre, qu'il avait emprunté le sujet de ses fables.

*Æsopus auctor quam materiam repperit,  
Hanc ego polivi versibus senariis.*

---

XX. ESOPÉ.

ESOPÉ, Phrygien de nation, esclave de condition, puis affranchi à cause de son esprit, par le philosophe Iadmon, son maître, florissait environ 570 ans avant J.-C. Crésus, roi des Lydiens, l'attira à sa cour, et l'envoya à Delphes; mais, à la suite d'une accusation calomnieuse de sacrilège, il périt d'une mort indigne.

Esopé se contenta probablement de réciter ses fables, et c'est la tradition qui nous les a conservées. Aristophane, Platon, Aristote paraissent en avoir eu connaissance. Socrate employa même à les mettre en vers, les derniers moments de sa vie; mais, comme nous l'avons déjà



observé, Socrate n'a rien laissé par écrit. Quant à Platon, quoiqu'il eût banni Homère de sa République, il y a donné à Esope une place très-honorable.

Une des plus anciennes rédactions des fables d'Esope, qui soit parvenue jusqu'à nous, paraît être celle d'un certain Grec appelé GABRIAS ou *Babrias*, qui vivait du temps d'Auguste, et dont parle La Fontaine, quand il dit :

Mais sur tous certain Grec renchérit, et se pique  
D'une élégance laconique ;  
Il renferme toujours son conte en quatre vers (1) ;  
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.

Liv. VI. Fabl. 1.

Il est à présumer que plusieurs modernes se seront exercés à développer, en prose, les quatrains iambiques de Gabrias, et que c'est ainsi que nous sont parvenues

---

(1) Voici, par exemple, la première fable imitée par La Fontaine, *la Cigale et la Fourmi*.

Ἦται τροφήν Μύρμηκα Τέττιξ ἐν χρύει.  
Μύρμηξ δ' ἔφησε· Τι, θέρους ὄντος, ἔδρας; —  
Ὡς ἐν θέρει, εἴρηκεν, ἦδον ὀξέως. —  
Χειμῶνος ὀρχοῦ, φησί, μὴ τροφῆς ἔρα.

les fables d'Esopé. Du moins, les savants attribuent à Maxime PLANUDE, moine érudit de Constantinople, au quatorzième siècle, la compilation qui porte aujourd'hui le nom de *Fables d'Esopé*, ainsi que la vie romanesque de ce célèbre fabuliste, dont La Fontaine a publié une traduction libre, en tête de ses propres fables.

---

XXI. LUCIEN.

LUCIEN, de Samosate, ville de Syrie, située sur les bords de l'Euphrate, florissait au milieu du deuxième siècle. Les divers événements dont il parle dans ses ouvrages, donnent lieu de croire qu'il écrivait sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. Son père, qui ne possédait qu'une fortune très-bornée, le destina d'abord à la sculpture, dans laquelle plusieurs de ses parents s'étaient rendus célèbres; mais, dès la première leçon, l'élève, rebuté par la sévérité de son maître, qui était son oncle maternel, abandonna pour jamais cet art. Dès ce

moment, Lucien se livra à l'étude des belles-lettres et de l'éloquence.

Il paraît, par plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerça dans Antioche, ville de Syrie, et ensuite à Athènes, la profession d'orateur; et ce ne fut pas sans succès. Il la quitta cependant à l'âge de 40 ans. Le barreau d'Athènes, déchu depuis longtemps de son ancienne splendeur, était alors en proie à une foule de déclamateurs sans génie, qui déshonoraient l'éloquence par la médiocrité de leurs talents, et leur profession par l'avidité qu'ils montraient pour le gain, et par des mœurs corrompues.

Ce fut à cette époque que Lucien commença à composer ses *dialogues*, où, par un mélange heureux de gaieté et de philosophie, il donna naissance à un nouveau genre d'écrire. Cette invention eut le plus grand succès. Sans doute Lucien a eu des imitateurs; mais aucun d'eux n'est parvenu à la célébrité de son modèle.

Selon Claude Lancelot, de Port-Royal, Lucien a cet avantage que Quintilien a remarqué dans Cicéron, « qu'il peut être



utile à ceux qui commencent , et qu'il n'est pas inutile aux plus avancés. » Il est pur pour la langue , beau pour les mots , agréable pour les rencontres , net pour le style , merveilleux pour la narration : il a une fécondité qui peut servir aux esprits les plus secs et les plus stériles.

Il traite la fable , ajoute le savant grammairien , d'une manière agréable et fort propre à la faire retenir ; ce qui n'est pas un petit avantage pour l'intelligence des poètes. Il fait , en mille endroits , une peinture admirable de la misère de cette vie , de la vanité des honneurs , du faste des philosophes , et de l'arrogance des savants. Enfin , il rend ridicule l'avarice des riches , l'orgueil des grands , et toutes les superstitions du paganisme (1).

Lucien ne fut ni chrétien ni athée : il

---

(1) Lucien est le Voltaire des Grecs , comme Plutarque en a été le Rousseau : le nom de l'un rappelle celui de l'autre. Ses œuvres ont été fort bien traduites en français par *Belin de Ballu* , et en Allemand par le savant et spirituel *Wieland* , que l'on a surnommé , à juste titre , le Lucien de la Germanie.

ne s'attacha même à aucune secte de philosophie, quoiqu'il paraisse avoir penché en faveur de celle d'Epicure. Il se raille également des faux dieux et des hommes. Sa philosophie est mordante et imprégnée du sel Attique. Il a beaucoup écrit, et sur toute sorte de sujets; il serait trop long de donner même les titres de ses quatre-vingts opuscules (1), plus ou moins étendus (dont la plupart sont en forme de dialogues), non compris ses *dialogues* proprement dits, qui ont été principalement adoptés pour l'usage des classes. Nous nous bornerons à citer : *Vie de Lucien*, écrite par lui-même; trente *dialogues des Morts*, quinze *dialogues des Dieux marins*, vingt-six *dialogues des Dieux de l'Olympe*, dont il tourne en ridicule toutes les métamorphoses; le *Songe*

---

(1) Nous avons fait connaître par extraits ces quatre-vingts traités, dans nos *Morceaux choisis* de Lucien, publiés à Paris, chez Delalain, en 1833. Ce petit recueil a paru fort utile à ceux qui désiraient connaître l'élégante fécondité de ce philosophe polygraphe.

ou le *Coq*, *Charon* ou les *Contemplateurs*, satire contre la vanité des grands; sur la *Calomnie*, sur la *Déesse de Syrie*; *Jugement des Voyelles*, entre les consonnes  $\Sigma$  et  $T$ ; *Timon* ou le *Misanthrope*, imité du *Plutus* d'Aristophane; *Toxaris* ou sur *l'Amitié*; *éloge de Démosthène*, *éloge de la Mouche*; *manière d'écrire l'Histoire*, *Histoire véritable*, etc.

---

XXII. THALÈS, PYTHAGORE; EUCLIDE, ARCHIMÈDE, et autres mathématiciens.

Les *Mathématiques*, cultivées d'abord chez les Egyptiens, ne tardèrent pas à pénétrer en Grèce. THALÈS et PYTHAGORE furent les premiers à importer dans leur patrie cette précieuse branche des connaissances humaines. Platon n'admettait dans sa classe aucun élève qui ne les eût préalablement étudiées.

C'est à Pythagore qu'est due la démonstration du carré de l'hypoténuse (1),

---

(1) Voici comment Euclide, dans ses *Eléments* (1. 47), définit cette proposition: 'Εν τοῖς ὀρθο-



ὑποτείνουσα γραμμὴ, id est *subtendens linea*.

γωνίαις τριγώνοις, τὸ ἀπὸ τῆς τῆν ὀρθὴν γωνίαν ὑποτείνουσῆς πλευρᾶς τετράγωνον, ἴσον ἐστὶ τοῖς ἀπὸ τῶν τῆν ὀρθὴν γωνίαν περιεχουσῶν πλευρῶν τετραγώνοις.— Id est : *In rectangulis triangulis, quadratum quod à latere rectum angulum subtendente describitur, æquale est eis, quæ à lateribus rectum angulum continentibus describuntur, quadratis.*— C'est-à-dire : Le carré de la base d'un triangle rectangle, est égal aux carrés des deux côtés, pris ensemble.

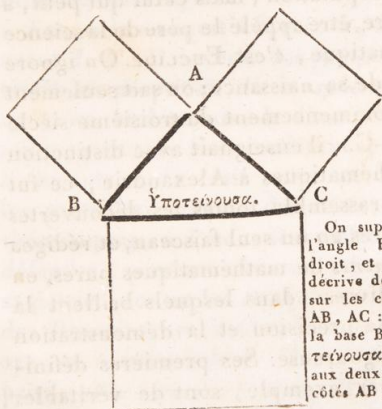


Figure et explication de ce Théorème.

On suppose que l'angle BAC est droit, et que l'on décrit des carrés sur les côtés BC, AB, AC : celui de la base BC (ὑποτείνουσα) sera égal aux deux carrés des côtés AB, AC.

La découverte de cette proposition lui fit tant de plaisir, qu'il offrit aux Muses un sacrifice de cent bœufs. Ce ne fut pas sans raison, puisque cette proposition sert de fondement à la trigonométrie : elle lui est nécessaire pour faire la table de toutes les lignes qu'on peut inscrire dans un cercle, c'est-à-dire des *cordes*, des *sinus*, des *tangentes* et des *sécantes*.

EUDOXE, de Cnide, jouit aussi d'une grande réputation ; mais celui qui peut, à juste titre, être appelé le père de la science mathématique, c'est EUCLIDE. On ignore le lieu de sa naissance ; on sait seulement qu'au commencement du troisième siècle avant J.-C., il enseignait avec distinction les mathématiques à Alexandrie ; ce fut lui qui rassembla toutes les découvertes antérieures en un seul faisceau, et rédigea ces *Eléments* de mathématiques pures, en quinze livres, dans lesquels brillent la clarté, la précision et la démonstration la plus rigoureuse. Ses premières définitions, par exemple, sont de véritables aphorismes :

1. Le *point* est ce qui ne contient aucune partie : σημείον ἔστιν , οὗ μέρος οὐθέν.

2. La *ligne* est une longueur sans largeur : γραμμὴ δέ , μῆκος ἀπλατές.

3. Les deux extrémités d'une ligne sont des points : γραμμῆς δὲ πέρατα , σημεία.

Après Euclide , on peut encore citer ERATOSTHÈNE , de Cyrène , qui , appelé à Alexandrie par Ptolémée Εὐαργέτης ( bien-facteur ) , fut longtemps directeur de la Bibliothèque royale.

ARCHIMÈDE naquit à Syracuse , 287 ans avant J.-C. Il inventa les *pompes* , décrivit les propriétés de la *sphère* et du *cylindre* , et détermina le diamètre , dans son rapport avec la circonférence , de sept à vingt-deux. Il avait puisé en Egypte les premières notions des sciences mathématiques , à l'aide desquelles il sut défendre , pendant trois ans , Syracuse , sa patrie , contre les attaques redoublées des Romains , et brûler leurs vaisseaux avec ses miroirs ardents. Marcellus ayant pris la ville ( en 212 ) , notre illustre mécanicien , occupé à tracer sur le sable



des figures de géométrie ( voir Tite-Live, xxv. 31 ), ne s'en était même pas aperçu ; et il fut tué par un soldat qui ne le connaissait pas , au grand regret du général Romain , qui fit donner à sa sépulture tous les honneurs dus au génie de ce grand homme. — Cicéron rapporte ( livre v. 64 de ses *Tusculanes* ) qu'étant questeur en Sicile , il découvrit au milieu des ronces le tombeau d'Archimède , qu'il reconnut aux emblèmes qui y étaient tracés : une sphère et un cylindre.

Archimède fut l'allié et l'ami du roi Hiéron , qui lui fournit une belle occasion d'exercer ses talents mathématiques. En effet, soupçonnant l'orfèvre qu'il avait chargé de l'exécution d'une couronne d'or, d'y avoir mêlé de l'alliage, il proposa à Archimède de vérifier le fait, sans toutefois endommager la couronne. A l'aide de la *pesanteur spécifique*, le problème est très-facile à résoudre ; et ce fut au bain que lui vint cette idée lumineuse , en comparant le volume de son corps avec celui de l'eau qu'il avait déplacée. On

prétend que , dans l'excès de sa joie , il s'élança hors du bain , et parcourut les rues de Syracuse en s'écriant : Εύρηκα !  
*je l'ai trouvé !*

Il ne nous reste qu'une très-petite partie de ses écrits ; et entr'autres deux livres en dialecte dorique , sur la *sphère* et le *cylindre*.

Après ces anciens Mathématiciens, nous mentionnerons encore HYPICLÈS et DIOPHANTE. Le premier , du deuxième siècle de notre ère , passe pour être auteur des livres quatorzième et quinzième qui terminent les *Eléments* d'Euclide. Le second , du troisième siècle , fut , dit-on , l'inventeur de l'*Algèbre*.

---

XXIII. HIPPOCRATE.

La *Médecine* a été connue de bonne heure chez les Grecs ; les anciens poètes nous ont beaucoup vanté *Esculape*, *Podalire* et *Machaon*, qui vivaient à l'époque de la guerre de Troie. Mais celui qui la rédigea en forme d'art , et qui fut sur-

nommé à bon droit le *Prince des médecins*, c'est HIPPOCRATE. Contemporain de Socrate et de Platon, il naquit à Cos, 458 ans avant J.-C. Il voyagea en Grèce pour s'instruire, parcourut la Thrace et la Thessalie, fut en grande faveur auprès de Perdiccas, roi de Macédoine, prodigua ses soins aux Athéniens lors de l'invasion de la peste, et mourut à Larisse, âgé de 85 ans. Honoré et chéri de son vivant, il fut, après sa mort, vénéré comme un dieu, et il jouit encore de nos jours d'une réputation bien méritée.

On a, sous son nom, quatre-vingt-sept livres, qui cependant ne sont pas tous authentiques. Nous citerons d'abord le serment (*ὄρκος*) qu'il avait formulé pour tous ses élèves; et ensuite ses aphorismes (1),

---

(1) Voici entr'autres un aphorisme (III. 5) dont nous avons pu reconnaître par nous-même l'exacte vérité; il s'agit des effets occasionnés par le vent du sud (*Νότος*, *Auster*), que l'on désigne dans le midi de la France par le nom de vent d'*Aulan*:  
*Νότοι βαρυήκον, ἀλύσιδες, καρηλαρικοί, γωτροί, διαλυτικοί.*



ἀφορισμοὶ ( divisés en sept sections ), qui ont toujours été vantés comme autant d'oracles. « La vie est courte ( dit-il en commençant ), ὁ βίος βραχύς. et l'art est long, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ. mais une expérience est dangereuse, ἡ δὲ πειρὰ σφαλερή. et le jugement difficile à porter, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή. » On voit, par cet exorde laconique, qu'Hippocrate a écrit en dialecte ionique. Mais celui de ses ouvrages qui passe à juste titre pour son chef-d'œuvre, et dont la lecture est aussi agréable qu'utile, non-seulement aux médecins, mais encore à tout littérateur, c'est son traité περὶ Ἀέρων, Ὑδάτων, Τόπων, des *Airs*, des *Eaux* et des *Lieux*.

Hippocrate n'a pas manqué de commentateurs. Parmi les anciens, nous mentionnerons EROTIEN, au premier siècle de notre ère, auteur d'un glossaire Hippocratique; et GALIEN dont nous allons bientôt parler: parmi les modernes, on estime beaucoup *Foësius*.

On a d'Hippocrate une fort belle édi-

tion grecque et latine, publiée à Leyde, en 1665, par Van der Linden, 2 vol. in-8°.

---

XXIV. DIOSCORIDE, ARÉTÉE, GALIEN.

Après Hippocrate, il nous reste encore à mentionner trois illustres médecins (1).

DIOSCORIDE, natif de Cilicie, florissait au premier siècle de notre ère. Célèbre botaniste et médecin, il voyagea en Europe et en Asie, et décrivit toutes les plantes qui s'offrirent à sa vue. C'est à sa source qu'ont puisé Pline et Galien.

Vers le même temps, ARÉTÉE, de Capadoce, a écrit sur les causes et les signes des *maladies aiguës et chroniques*. On admire son érudition et son élégance.

GALIEN est sans contredit, après Hippocrate, le premier des médecins. Il naquit à Pergame, ville d'Asie (où avaient régné les Attales), en l'année de J.-C. 131 ;

---

(1) Nous avons parlé plus haut (pag. 71) du poëte-médecin Nicandre.

voyagea à Smyrne, à Corinthe, à Lesbos, à Alexandrie, pour s'instruire dans la médecine. Il vint à Rome, où il termina, dit-on, sa carrière, en l'an 200. Il a beaucoup écrit, sur les mathématiques, la grammaire, et principalement sur la médecine. Ses ouvrages les plus importants sont : sur l'*art médical*, en général ; sur les *fièvres* ; sur l'*anatomie*, neuf livres ; sur la *physiologie*, dix-sept livres. Mais il s'est particulièrement appliqué à commenter les écrits d'Hippocrate. Nous recommandons, surtout aux médecins, l'édition donnée à Paris, en 1679, par René Chartier, des œuvres complètes d'Hippocrate et de Galien, en grec et en latin, 12 vol. in-fol.

Après Galien, si nous exceptons PAUL, d'Égine, au huitième siècle, il n'y a plus de médecin que l'on puisse citer. La science médicale quitta la Grèce, et se réfugia en Arabie. Le moyen âge y produisit un grand nombre de savants



médecins, dont les ouvrages ont presque tous été traduits en grec.

---

XXX. LYCURGUE, DRACON, SOLON. —  
THÉOPHILE, BASILE, LÉON, CONSTANTIN;  
HARMÉNOPULE.

C'est en Egypte que les Grecs sont allés puiser leur *jurisprudence*. Leurs premiers législateurs ont été, chez les Lacédémoniens, LYCURGUE; chez les Athéniens, DRACON d'abord, et ensuite SOLON, dont les lois ont joui d'une grande réputation dans toute l'antiquité. A une époque bien plus récente, THÉOPHILE, jurisconsulte de Constantinople, au sixième siècle, a composé une paraphrase grecque des *Institutes* de Justinien, qui est parvenue jusqu'à nous. Il est probable que les *Pandectes*, rédigées d'après l'ordre du même empereur, par Tribonien et autres juristes, furent d'abord écrites en Grec, et traduites ensuite en Latin. Enfin, au neuvième siècle, l'empereur BASILE le Macédonien commença cette

vaste collection d'ordonnances *Impériales*, Βασιλικῶν διατάξεων, qui fut achevée par son fils LÉON le Philosophe, et que son petit-fils CONSTANTIN Porphyrogénète (c'est-à-dire, selon les uns, né dans un palais de porphyre; et, selon les autres, né dans la pourpre, ou d'un père déjà empereur), fit revoir avec soin, et rédiger en soixante-dix livres.

Parmi les jurisconsultes modernes, on peut citer avec éloge HARMÉNOPULE, de Constantinople, qui composa, au quatorzième siècle, un recueil en six livres intitulé : Πρόχειρον νόμων, *Promptuarium juris*, que nous avons encore.

## SECTION CINQUIÈME.

## GRAMMAIRIENS ET LEXICOGRAPHES.

## I. ARISTOPHANE, ARISTARQUE.

LES grands poètes et les grands orateurs ont précédé les grammairiens et les rhéteurs. C'est l'Iliade qui a fourni à Aristote les règles de sa *Poétique*; c'est l'éloquence de Démosthène qui lui a suggéré les préceptes de sa *Rhétorique*. Après l'apparition des brillantes productions du génie grec, il s'est rencontré une foule de *Scoliaſtes*, de *Commentateurs*, de *Critiques*, de *Grammairiens* et de *Lexicographes*. Nous avons déjà mentionné ( pag. 23 et 68 ) deux célèbres grammairiens du deuxième siècle avant J.-C. ; ARISTOPHANE, de Byzance, et ARISTARQUE, un de ses disciples les plus distingués. Nous allons passer en revue ceux d'une époque plus récente.



## II. ATHÉNÉE, LONGIN, PHOTIUS.

ATHÉNÉE, de Naucrâte, ville d'Égypte, philologue du troisième siècle, a déployé les trésors de la plus vaste érudition dans ses quinze livres intitulés : *Banquet des Savants*, Δειπνοσοφιστῶν. Cette composition, où l'on trouve les détails les plus intéressants relatifs à l'antiquité, aux arts, à l'histoire, à la poésie et à l'éloquence, est d'autant plus précieuse, qu'elle renferme un grand nombre de citations de poètes dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous n'avons des deux premiers livres, que l'abrégé qui en a été fait par un grammairien de Constantinople. La première édition d'Athénée a été publiée par les Aldes, en 1514; et Lefebvre de Villebrune en a donné une traduction française en 5 vol. in-4°; Paris, 1788.

LONGIN, que l'on croit Athénien, naquit en 213. Il fit de tels progrès dans la philosophie, la rhétorique, la critique et la grammaire, qu'on l'appelait une biblio-

thèque animée, un musée vivant. Après avoir enseigné à Athènes, il alla visiter l'Orient; et, par la réputation de son nom et de son érudition, se concilia la faveur de Zénobie, reine de Palmyre, qui, après la mort du roi, son époux, sut conserver son royaume et en étendre les frontières. Elle se plaisait beaucoup à s'entretenir avec Longin, de qui elle apprit la langue Grecque, et à qui elle confia l'éducation de ses enfants. Elle l'admettait dans toutes ses délibérations; ce qui causa la perte de notre littérateur. En effet, vaincue et faite prisonnière par l'empereur Aurélien, elle fut contrainte, pour sauver sa propre vie, de le livrer au vainqueur, qui, persuadé qu'elle n'avait agi que par ses conseils, le fit sur-le-champ mettre à mort ( en 273 ). Il ne démentit pas la gravité et la dignité de son caractère; car, jusqu'au dernier moment, il montra la plus grande fermeté; et, non content de subir son supplice avec héroïsme, il prodiguait ses exhortations à ses compagnons d'infortune.

C'est un des écrivains dont nous regrettons le plus les ouvrages devenus la proie du temps, et surtout celui qu'il avait intitulé *les Philologues*, οἱ Φιλολόγοι, où il portait un jugement sur les auteurs classiques. Nous avons été plus heureux sur son traité du *Sublime*, περὶ ὕψους, dont Boileau nous a donné, en 1694, une traduction française avec le texte en regard. Nous en citerons le passage où il est question de Moïse (chap. VII, pag. 48) : « Ainsi le législateur des Juifs, qui n'était pas un homme ordinaire, οὐχ ὁ τυχῶν ἀνὴρ, ayant fort bien connu la grandeur et la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité, au commencement de ses lois, par ces paroles : Dieu dit : Que la lumière se fasse ! et la lumière se fit ; Εἶπεν ὁ Θεός : Γενέσθω φῶς ! καὶ ἐγένετο. »

Nous ferons cependant remarquer que ni la traduction de Boileau, ni le grec de Longin ne répondent à la sublimité du texte Hébraïque : *iehi or : va-iehi or*, dont voici l'exacte traduction : ἦ φῶς ! καὶ ἦ φῶς.



En effet γενέσθω, *se fasse*, ἐγένετο, *se fit*, annonceraient le résultat d'un long et pénible ouvrage ; tandis que, dans l'original, comme aussi dans notre traduction grecque, la répétition du même monosyllabe semble nous peindre la simultanéité de l'ordre et de l'exécution. En d'autres termes, il ne s'agit point pour la lumière de *se faire*, de *devenir*, γίνεσθαι, il s'agit d'ÊTRE. Ainsi Dieu voulut que — lumière *fût*, et lumière *fut*.

PHOTIUS, d'une illustre naissance, fut, au neuvième siècle, patriarche de Constantinople. A un vaste génie il joignait un esprit éclairé et une science presque universelle ; il employa sa brillante fortune à rassembler une grande quantité de livres, qu'il lut avec soin, sur lesquels il a porté un jugement éclairé (1), et dont il a conservé une multitude de précieux fragments.

Ce grand ouvrage philologique, vrai trésor d'érudition où tous les savants ont

---

(1) Nous avons déjà cité Photius, pag. 135 et 137.

puisé à l'envi, est connu sous le nom de *Bibliothèque*, Βιβλιοθήκη ἢ Μυριόβιβλον.

### III. EUSTATHE, et autres scolastes.

De patients commentateurs ont fait à loisir des explications plus ou moins étendues, sur les passages obscurs ou difficiles des principaux poètes, et même de plusieurs prosateurs. C'est du mot σχολή, *otium*, que dérivent les mots *scolie* et *scoliate*.

Parmi les scolastes, le premier rang est dû à EUSTATHE, archevêque de Thessalonique, au douzième siècle, qui a écrit de volumineux et savants *commentaires* sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère. Ils ont été publiés, pour la première fois, à Rome, en 1542, 4 vol. in-fol. sous ce titre : Εὐσταθίου Ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης Παρεκβολαὶ εἰς τὴν Ὀμήρου Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσειαν. Le premier volume renferme des commentaires sur les cinq premiers livres de l'*Iliade*; le deuxième, sur les dix-sept livres suivants; le troisième, sur les vingt-quatre livres de l'*Odyssée*; et le qua-

trième, un index complet de tous les mots qui se rencontrent dans ces deux poèmes. On voit, par cette distribution, que la plus grande moisson à recueillir se trouve dans le premier volume. En effet, sur les cinq premiers vers de l'Iliade, il n'y a pas moins de quinze pages in-fol. de commentaires. Chaque mot, chaque accent y est examiné.

On trouve dans ces remarques beaucoup de preuves que la prononciation actuelle des Grecs était absolument la même il y a six cents ans. En effet, à la page 125 du tome premier, Eustathe rapproche les deux mots Ἡρη et Ἴρι, en ajoutant même que leur son est parfaitement identique, παντελῶς ἠχοῦσι τὰυτό. Il en dit autant de κινός et de κενός, et de ζεῖ χύτρα, ζῆ φιλία; ce qui fait voir qu'on a tort de reprocher aux Grecs modernes d'avoir corrompu la prononciation de la langue Hellénique (1).

---

(1) Voir notre Dissertation sur la prononciation de la langue Grecque, imprimée à Toulouse, en 1829.



L'édition de Rome étant devenue extrêmement rare ( nous en avons vu payer un exemplaire 500 fr. ), on est souvent forcé de se contenter de la réimpression exécutée à Bâle, en 1559. L'une et l'autre n'offrent que le texte grec. On en avait commencé une nouvelle édition grecque et latine, à Florence, en 1730; mais elle est restée imparfaite, et ne va pas au delà du cinquième livre de l'Iliade.

Nous devons au même Eustathe des commentaires sur Denys le *Périégète*, que nous avons mentionné plus haut, pag. 71.

Enfin, on lui attribue aussi le roman d'*Hysminias* et *Hysmine*, dont nous avons parlé plus haut, pag. 136; mais dont l'auteur pourrait bien être plutôt un certain *Eumathe*, Egyptien, sur lequel toutefois on ne peut donner aucun détail.

Dans le même siècle vivait TZETZES, grammairien de Constantinople, auteur d'un commentaire sur la *Cassandre* de Lycophron, dont nous avons parlé plus haut, pag. 45.

Nous avons encore de petites scolies

sur Homère, attribuées mais faussement à DIDYME, grammairien d'Alexandrie, surnommé Χαλκέντερος (*entrailles d'airain*), qui avait, dit-on, composé jusqu'à quatre mille volumes. Ces petites scolies se lisent au bas de la belle édition d'Homère, publiée par les Elzévir, en 1656, 2 vol. in-4°.

Nous croyons superflu de mentionner tous les scoliastes des autres poètes; nous dirons simplement que les plus estimés sont ceux d'*Eschyle*, d'*Aristophane* et d'*Apollonius* de Rhode.

#### IV. APOLLODORE, ANTONIN.

APOLLODORE, grammairien du deuxième siècle avant J.-C., était Athénien, et disciple d'Aristarque. De tous ses écrits, nous n'avons plus que trois livres de mythologie, intitulés *Bibliothèque*. C'est un recueil de traditions fabuleuses sur les dieux et les héros, jusqu'au temps de la guerre de Troie.

ANTONIN Libéral, affranchi de l'em-

pereur Antonin , a composé, sous le nom de Μεταμορφώσεις (*transformations*), un recueil de quarante-une narrations fabuleuses, tirées de différents écrivains.

A la suite de ces deux mythologues, nous mentionnerons *Paléphate*, écrivain dont on ignore l'époque, et dont nous avons dit deux mots dans notre introduction, pag. 2.

---

V. APOLLONIUS, HÉPHESTION, AMMONIUS,  
et autres grammairiens.

Parmi les anciens Grammairiens, nous citerons :

APOLLONIUS, d'Alexandrie, à qui l'austérité de ses mœurs fit donner le surnom de Δύσκολος, *le difficile*. Il a écrit, au deuxième siècle, quatre livres sur la *Construction des parties du discours*.

HÉPHESTION, d'Alexandrie, a composé, vers le même temps, un petit traité fort instructif sur la *Métrique*, Ἐγχειρίδιον περὶ Μέτρων. Adrien Turnèbe en a donné,



à Paris, une très-belle édition, *typis regiis*, 1553, in-4°.

AMMONIUS, d'Alexandrie ( au quatrième siècle ), nous a laissé une collection de *Synonymes*, dont il fait connaître les différentes nuances.

Nous avons aussi un recueil d'*Homonymes*, dont l'accent ou l'esprit constitue la différence; il est attribué à CYRILLE, ou, suivant d'autres, à JEAN, surnommé *Φιλόπονος*, le laborieux.

GRÉGOIRE, évêque de Corinthe, au douzième siècle, a composé un traité sur les différents *dialectes* de la langue grecque.

Nous pouvons encore citer TRYPHON, DENYS, le Thrace, et CHOEROSQUE.

---

VI. PHRYNIQUE, MÉRIS, HARPOCRATION, et autres glossateurs.

PHRYNIQUE, de Bythinie, au deuxième siècle, a publié un recueil de *locutions Attiques*.

MOERIS, son contemporain, a publié un recueil semblable, qui lui a procuré le surnom d'*Atticiste*.

HARPOCRATION, d'Alexandrie, qui vivait du temps de Libanius, a composé un recueil de *gloses*, fort utiles pour l'intelligence des *dix Orateurs* d'Athènes dont nous avons parlé plus haut, pag. 98,

TIMÉE, le sophiste, à la fin du troisième siècle, a composé un recueil de *gloses* sur les *locutions Platoniques*.

THOMAS, grammairien de Constantinople, florissait au quatorzième siècle, et remplissait, à la cour de l'empereur Andronic, τοῦ Παλαιολόγου, les fonctions de *Maître des offices*, d'où lui est venu le surnom de *Magister*. Dans la suite, il se retira dans un monastère, et y prit le nom de Θεόδουλος, c.-à-d. *serviteur de Dieu*. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : Θωμαῖ τοῦ Μαγίστρου Ἀττικῶν λέξεων ἐκλογαί, *recueil de locutions Attiques*.

Enfin, nous ne pouvons passer sous silence le recueil des mots *Homériques*, composé par APOLLONIUS, sophiste, que

l'on présume avoir vécu au siècle qui a précédé notre ère. Cet ouvrage a été déterré à Venise, dans la bibliothèque de St.-Marc (où était enfoui le manuscrit), par notre ancien professeur, le savant helléniste *D'Ansse de Villoison*, et publié à Paris, en 1773, sous le titre de : *Apollonii sophistæ Lexicon Homericum*.

VII. POLLUX, HÉSYCHIUS, SUÏDAS,  
le Grand ETYMOLOGIQUE.

Nous allons parler dans ce paragraphe de quatre Lexicographes d'une grande importance.

Julius POLLUX, de Naucrète, ville d'Égypte, enseigna la rhétorique à Athènes, au deuxième siècle, du temps de Marc Aurèle et de Commode. Il a dédié à ce dernier empereur un Lexique intitulé : *Ἰουλίου Πολυδεύκου Ὀνομαστικόν*. Dans cet ouvrage, divisé en dix livres, il a rangé par ordre de matières (par exemple, les armes, les jeux, les navires, les vêtements, etc.), toutes les locutions et



expressions synonymes de la langue Grecque ; c'est là qu'il faut aller rechercher et étudier la prodigieuse fécondité de cette admirable langue. La meilleure édition de *Pollux* est celle qui a paru à Amsterdam, en 1706, in-fol.

HÉSYCHIUS, que l'on présume de la fin du quatrième siècle, a publié un *Lexique* grec, compilé des anciens grammairiens. Il est précieux par des gloses sur certaines expressions rares ou difficiles, qui, sans son secours, ne seraient pas comprises. La meilleure édition est celle de Leyde, 1746-66, in-fol.

SUIDAS, que l'on croit du douzième siècle, a publié un *Lexique* grec, compilé des anciens scoliastes de Thucydide, d'Apollonius de Rhode, et principalement d'Aristophane. Il est fort utile, par le grand nombre de passages d'anciens auteurs qu'il nous a conservés. La meilleure édition est celle de Cambridge, 1705, in-fol.

On peut faire, à l'occasion de ce *Lexique*, une remarque importante, que

nous avons consignée dans notre *dissertation* (1) *sur la prononciation de la langue Grecque*. Il paraît que , dès le milieu du douzième siècle , c.-à-d. il y a environ 600 ans , les Grecs prononçaient leur langue comme la prononcent encore leurs descendants. En effet, dans le *Lexique* de *Suidas* , où les mots sont rangés selon l'ordre alphabétique , les voyelles AI et E ( par exemple *καιός* , *nouveau* , et *κενός* , *vide* ) , les voyelles EI , H , I , et les voyelles OI et Y sont réunies et confondues entr'elles ; comme l'étaient autrefois , dans nos dictionnaires latins et français , les lettres I et J , et les lettres U et V .

Le *Grand Etymologique* , Μέγα Ἑτυμολογικόν , est un *Lexique* alphabétique , dont l'auteur est inconnu ; on le présume cependant du dixième siècle , et conséquemment antérieur à *Suidas*. Outre les *étymologies* , plus ou moins vraisemblables , assignées aux mots grecs , ce recueil

---

(1) Voyez ci-dessus , pag. 208 , à la note.

renferme un grand nombre de détails mythologiques et historiques, et de fragments des anciens auteurs. La première édition a paru à Venise, en 1499.

### CONCLUSION.

Nous avons passé en revue, nous ne dirons pas tous les écrivains grecs (la tâche serait infinie dans un espace de vingt-cinq siècles, depuis les temps d'Homère, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs), mais au moins les plus distingués; et nous ne croyons pas en avoir omis d'essentiels. Nous ajouterons que, même après la chute de l'empire d'Orient, le flambeau des lettres ne s'est pas entièrement éteint; d'illustres exilés sont venus le rallumer en Italie, en Allemagne et en France.

EMMANUEL CHRYSOLORE, THÉODORE GAZA et CONSTANTIN LASCARIS, donnèrent les premiers, en grec, des grammaires de leur langue maternelle. Les deux Crétois MOSCHOPULE et MUSURUS, ARGYROPYLE, de



Constantinople, HERMONYME, de Sparte, qui enseigna sa langue à Paris, et compta Guill. Budé parmi ses auditeurs, rivalisèrent de zèle; DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE, Athénien, soigna la première édition grecque d'*Homère* (1), qui fut imprimée à Florence, en 1488, 2 vol. in-fol.; et six ans après, Jean LASCARIS fit paraître, dans la même ville, la première édition de l'*Anthologie* grecque, qu'il fit imprimer en lettres majuscules, avec les accents, Florence, 1494, in-4°.

Nous ne suivrons pas cette restauration littéraire dans les différentes contrées de l'Europe, mais nous nous bornerons à ce qui regarde notre belle patrie.

---

(1) Dém. Chalcondyle, dans sa préface, parle de cette édition des œuvres d'Homère, comme de la première production typographique en caractères grecs : 'Επει δὲ εὐρηται μὲν πάλαι κοινὸν ἀγαθὸν τοῖς φιλολόγοις τε καὶ σπουδαίοις εἰς εὐπορίαν βιβλίων Λατινικῶν, λέγω δὲ τὴν τούτων ἐντύπωσιν, ἐποθεῖτο δὲ τοῦτ' αὐτὸ καὶ τοῖς Ἑλληνικοῖς βιβλίοις, οὐδεὶς δὲ ἐτόλμα μέχρι καὶ νῦν ἑαυτὸν εἰς τοῦτο καθ-εῖναι. — x. τ. λ.

*Clénard* s'acquit beaucoup de réputation par le petit abrégé de grammaire Grecque qu'il fit paraître en Flandre , dès 1536.

*Caninius* , Milanais , et professeur de l'Université de Paris , demeurant au collège de Cambrai , fit imprimer , en 1555 , ( chez Guill. Morel , *typis regijs* , in-4° ) , sous le titre de Ἑλληνισμός , un des plus doctes ouvrages qui ait jamais paru sur les principes de la langue Grecque.

*Ramus* ( ou *La Ramée* ) , un des plus illustres professeurs dont puisse se glorifier l'Université de Paris , fit aussi paraître , dans cette capitale , une grammaire Grecque , en 1557.

Mais les deux savants qui ont le plus contribué au rétablissement des Lettres Grecques dans toute l'Europe , ce sont Guillaume *Budé* , et Henri *Etienne* ( fils de Robert ) ; le premier , par ses *Commentaires* , et le second , par son *Trésor* , où tous ceux qui ont travaillé depuis sur le même sujet , ont puisé ( dit Lancelot

de Port-Royal ) tout ce qu'ils nous ont laissé de plus considérable.

Enfin , messieurs de Port-Royal ont rendu chez nous le plus éminent service aux Lettres grecques, en publiant en français les règles de la grammaire Grecque. Par ce moyen , l'étude du Grec est devenue indépendante de celle du Latin , qui , n'en étant qu'un dialecte , devrait même n'être enseigné ou étudié qu'après la langue mère.

Quoi qu'il en soit , ces deux langues sont tellement répandues et cultivées , même de nos jours , qu'il serait difficile , si l'on en négligeait la connaissance , de prétendre au titre de savant.

Ὅς μὴ Ῥωμαϊκῶς Ἑλληνικὰ γράμματα ζεύξη ,  
Ὁὐ δύναται ξυνετοῦ τῶνομα ἀνδρὸς ἔχειν.

*Qui non Græca simul junxit documenta Latinis ,  
Non poterit docti nomen habere viri.*



---

---

TAB. 173  
XVII. Poètes Grecs plus  
récents.

SECTION DEUXIÈME

GRÆCÆ LINGVÆ

# TABLE.

Introduction. 1

## SECTION PREMIÈRE.

### POÈTES GRECS.

- I. Linus, Orphée, Musée. 12  
II. Homère. 13  
III. Hésiode. 25  
IV. Archiloque, Hipponax, Simonide. 30  
V. Alcman, Alcée, Anacréon, Sapho,  
Corinne, Anacréon. 31  
VI. Pindare. 33  
VII. Tyrtée, Théognis, Phocylide, et autres  
élégiaques ou gnomiques. 36  
VIII. Eschyle. 37  
IX. Sophocle. 40  
X. Euripide. 42  
XI. Lycophron. 44  
XII. Cratinus, Eupolis, Philémon, Ménan-  
dre, Diphile, Apollodore. 45  
XIII. Aristophane. 48  
XIV. *Pléiade poétique.* 60  
XV. Théocrite, Bion, Moschus. 61  
XVI. Callimaque, Aratus, Apollonius,  
Nicandre, Denys, Oppien. 68

XVII. Nonnus , *et autres poètes plus récents.*

72

## SECTION DEUXIÈME.

## ORATEURS GRECS.

I. Gorgias , Protagore , Prodicus.	75
II. Antiphon , Andocide.	76
III. Lysias.	77
IV. Isocrate.	78
V. Alcidas , Isée.	80
VI. Démosthène.	81
VII. Eschine.	92
VIII. Démade , Hypéride , Lycurgue.	94
IX. Dinarque , Démétrius.	96
X. Lesbonax , Dion , Hérode , Aristide , <i>et autres rhéteurs ou sophistes.</i>	98
XI. Constantin , Julien , Libanius , Hermogène , <i>et autres rhéteurs ou sophistes.</i>	101
XII. S. Chrysostome , S. Basile , S. Grégoire.	103
XIII. Alciphron , Aristénète.	105

## SECTION TROISIÈME.

## HISTORIENS ET GÉOGRAPHES.

I. Hérodote , <i>Père de l'Histoire.</i>	109
II. Thucydide.	111
III. Xénophon.	113

## TABLE.

225

IV. Ctésias, Théopompe, Ephore.	118
V. Polybe.	119
VI. Denys, d' <i>Halicarnasse</i> ; Diodore, de <i>Sicile</i> .	120
VII. Nicolas, Josèphe.	122
VIII Arrien, Appien.	123
IX. Dion Cassius et Xiphilin <i>son compila-</i> <i>teur</i> ; Hérodien, Zosime.	125
X. Zonaras, Nicétas, Nicéphore, Chalcon- dyle; Procope, Agathias; Anne Comnène.	127
XI. Plutarque.	128
XII. Diogène Laërce, Philostrate, Iamblique, Eunape,	132
XIII. Polyen, Elien.	133
XIV. Tattius, Héliodore, Longus, et autres <i>écrivains de fables Milésiennes</i> .	134
XV. Strabon.	138
XVI. Ptolémée.	140
XVII. Pausanias.	141
XVIII. Etienne, Hermolaüs, Eusèbe,	141

## SECTION QUATRIÈME.

## PHILOSOPHES ET MATHÉMATICIENS.

I. Les <i>Sept Sages</i> de la Grèce.	144
II. Thalès.	147
III. Anaximandre, Anaximène, Anaxagore.	148
IV. Socrate.	150
V. Xénophon, Cébès, Eschine.	152



VI. Platon.	153
VII. Speusippe, Crantor, Carnéade.	157
VIII. Aristote.	158
IX. Théophraste, Démétrius, Cratippe.	164
X. Euclide, Aristippe, Arété <i>sa fille</i> ; Antisthène, Diogène, Cratès.	166
XI. Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Panétius, Posidonius.	167
XII. Pythagore, Théano <i>son épouse</i> .	168
XIII. Ocellus, Timée.	169
XIV. Archytas, Empédocle ; Démocrite, Héraclite.	171
XV. Epicure.	173
XVI. Pyrrhon, Empiricus.	175
XVII. Philon, Epictète, Marc-Aurèle, Maxime.	176
XVIII. Plotin, Porphyre, Ammonius, Simplicius.	179
XIX. <i>De l'Apologue.</i>	182
XX. Esope.	184
XXI. Lucien.	186
XXII. Thalès, Pythagore, Euclide, Archi- mède, <i>et autres mathématiciens.</i>	190
XXIII. Hippocrate.	195
XXIV. Dioscoride, Arétée, Galien.	198
XXV. Lycurgue, Dracon, Solon. — Théo- phile, Basile, Léon, Constantin, Har- ménopule.	200

## SECTION CINQUIÈME.

## GRAMMAIRIENS ET LEXICOGRAPHEs.

I. Aristophane , Aristarque.	202
II. Athénée , Longin , Photius.	203
III. Eustathe , <i>et autres scolastes.</i>	207
IV. Apollodore , Antonin.	210
V. Apollonius , Héphestion , Ammonius , <i>et autres grammairiens.</i>	211
VI. Phrynique , Mœris , Harpocraton , <i>et autres glossateurs.</i>	212
VII. Pollux , Hésychius , Suïdas , <i>le Grand Etymologique.</i>	214
Conclusion.	217

---



---

TABLE  
ALPHABÉTIQUE.

---

	Pag.		Pag.
Adrien de Tyr ,	101	Apollodore ,	47
Agathias ,	127	Apollodore, <i>gramm.</i>	210
Alcée ,	32	Apollonius <i>Dyscolus</i> ,	211
Alcidas ,	80	Apollonius de Rhode ,	69
Alciphron ,	106	Apollonius , <i>soph.</i>	213
Alcman ,	31	Apollonius de Tyane ,	105 , 132
<i>Almageste</i> ,	140	Apologue ,	182
Ammonius , 160 , 181		Appien ,	124
Ammonius, <i>gramm.</i>	212	Aratus ,	69
Anacharsis ,	146	Archiloque ,	30
Anacréon ,	32	Archimède ,	193
Anaxagore ,	149	Archytas ,	171
Anaximandre ,	148	Arété, fille d'Aristippe ,	166
Anaximène ,	148	Arétée de Cappadoce ,	198
Andocide ,	76		
<i>Anthologie</i> , 37 ,	218		
Antiphon ,	76		
Antisthène ,	166		
Antonin Libéral ,	250		



TABLE ALPHABÉTIQUE. 227

	Pag.		Pag.
Argyropyte ,	217	Cébès ,	152
Aristarque , 23 , 202		Chalcondyle ,	127
Aristénète ,	106	Chalcondyle ( Démé-	
Aristide ( Ælius ) ,	100	trius ) ,	218
Aristippe ,	166	Chariton ,	136
Aristophane , 46 , 48 , 53		Charondas ,	145
Aristophane de Byzance ,		Chilon ,	146
63 , 202		Chærobosque ,	212
Aristote ,	158	<i>Chronique de Paros</i> ,	
<i>Aronel ( marbre d' )</i> ,		142	
142		Chrysippe ,	168
Arrien , 123 , 178		Chrysolore ( Emmanuel ) ,	
Athénée ,	203	217	
<i>Babrias</i> ,	185	Cléanthe ,	168
Basile , empereur ,	200	Clément ,	146
Basile le Grand , 8 , 104		Cléobule ,	146
Bias ,	146	Coïntus de Smyrne ,	
<i>Biographes</i> ,	128	73	
Bion ,	67	Coluthus ,	73
<i>Byzantine ( Histoire )</i> ,		Comnène ( Anne ) ,	127
6 , 127		Constantin le Grand ,	
Callimaque ,	68	101	
Callinus ,	37	Constantin Porphyro-	
Carnéade ,	157	génète ,	201
<i>Catégories ( les dix )</i> ,		Corinne ,	32
161		Crantor ,	157

	Pag.		Pag.
Cratès ,	166	Diophante ,	195
Cratinus ,	46	Dioscoride ,	198
Cratippe ,	165	Diphile ,	47
Ctésias ,	118	Dracon ,	200
<i>Cyniques</i> ,	166	Elien ,	134
Cyrille ,	212	Empédocle ,	172
Darès <i>le Phrygien</i> ,	2	Empiricus (Sextus) ,	175
Démade ,	94	Ephore ,	118
Démétrius <i>de Phalère</i> ,		Epictète ,	177
	96 , 165	Epicure ,	173
Démocrite ,	172	Epiménide ,	106 , 146
Démosthène ,	81 , 183	<i>Epistolographes</i> ,	105
Denys <i>d'Halicarnasse</i> ,		Eratosthène ,	193
	120	Erotien ,	197
Denys <i>le Périégète</i> ,	71	Eschine ,	92
Denys <i>le Thrace</i> ,	212	Eschine <i>le Socratique</i> ,	
<i>Dialectes de la langue</i>			153
<i>Grecque</i> ,	9	Eschyle ,	38
Dictys <i>de Crète</i> ,	2	Esculape ,	195
Didyme ,	210	Esope ,	184
Dinarque ,	96	Etienne <i>de Byzance</i> ,	
Diodore <i>de Sicile</i> ,	121		141
Diogène ,	109 , 166	<i>Etymologique ( le</i>	
Diogène <i>Laërce</i> ,	132	<i>Grand )</i> ,	216
Dion <i>Cassius</i> ,	125	Euclide ,	166
Dion <i>Chrysostome</i> ,	99	Euclide , <i>mathém.</i>	192

TABLE ALPHABÉTIQUE. 229

	Pag.		Pag.
Eudoxe ,	192	Hermolaüs ,	142
<i>Eumathe</i> ,	136 , 209	Hermonyme ,	217
Eunape ,	133	Hérode <i>l'Attique</i> ,	99
Eupolis ,	46	Hérodien ,	126
Euripide ,	42	Hérodote ,	109
Eusèbe ,	104 , 142	Hésiode ,	25
Eustathe ,	16 , 72 , 136 ,	Hésychius ,	215
	207	Himérius ,	102
Gabrias ,	185	Hippocrate ,	196
Galien ,	198	Hipponax ,	3 , 31
Gaza ( Théodore ) ,	131 ,	Homère ,	13
	217	Horus-Apollo ,	2
<i>Gnomiques ( poètes )</i> ,	37	Hypéride ,	95
Gorgias ,	75	<i>Hypoténuse</i> ( carré de	
Grégoire <i>de Corinthe</i> ,	1	l' ) ,	191
	212	Hypsiclès ,	195
Grégoire ( S. ) <i>de Na-</i>		Iamblique ,	133
<i>zianze</i> ,	8 , 74 , 105	Ion ,	42
Hannon ,	2	Isée ,	80
Harménopale ,	201	Isocrate ,	78
Harpocraton ,	213	Jean ( S. ) <i>Chrysostome</i> ,	
Hégésias ,	155		9 , 103
Héliodore ,	135	Jean <i>Philopone</i> ,	212
Héphestion ,	211	Josèphe ,	122
Héraclite ,	172	Julien , <i>empereur</i> ,	101
Hermès <i>Trismégiste</i> ,	2	Lascaris ( Const. ) ,	217
Hermogène ,	102	Lascaris ( Jean ) ,	218



## 230 TABLE ALPHABÉTIQUE.

	Pag.		Pag.
Léon , empereur ,	101	Nicolas de Damas ,	122
Lesbonax ,	99	Nonnus ,	72
Libanius ,	102	Numénius ,	102
Linus ,	3 , 12	Ocellus de Lucanie ,	170
Longin ,	203	Oppien ,	72
Longus ,	135	Orphée ,	3 , 12
Lucien ,	138 , 166	Paléphate ,	2 , 211
Lucius de Patras ,	137	Panétius ,	168
Lycophon ,	44	Parthénus de Nicée ,	
Lycurgue , 95 , 145 ,	200		136
Lysias ,	77	Paul ( S. ) ,	106
Machaon ,	195	Paul d'Égine ,	199
Marc-Aurèle ,	179	Pausanias ,	141
Maxime de Tyr ,	179	Périandre ,	146
Ménandre ,	47	Péridès ( siècle de ) ,	3
Milésiennes ( fables ) ,	134	Périodes ( les cinq ) de	
Mimnerme ,	37	la langue Grecque ,	1
Mœris l'Atticiste ,	213	Péripatéticiens ,	158
Moschopule ,	217	Phalaris , tyran ,	106
Moschus ,	67	Phavorin ,	99
Musée , 3 , 12 ,	137	Philémon ,	47
Musurus ,	217	Philon ,	176
Myson ,	146	Philostrate ,	132
Nicandre ,	71	Phocylide ,	37
Nicéphore ,	127	Photius , 135 , 137 ,	206
Nicétas ,	127	Phrynique ,	212

TABLE ALPHABÉTIQUE. 251

	Pag.		Pag.
Pindare ,	33	Sanchoniaton ,	2
Pittacus ,	145	Sapho ,	32
Planude ( Maxime ) ,	186	<i>Sceptique ( Ecole )</i> ,	175
		<i>Septante ( version des )</i> ,	8
Platon ,	153		
<i>Pléiade poétique</i> ,	60	<i>Sibylles de Cumes et</i>	
Plotin ,	179	<i>d' Erythrée</i> ,	1
Plutarque ,	128	Simonide ,	31
Podalire ,	195	Simplicius ,	160 , 181
Polémon ( Antoine ) ,	99	Socrate ,	105 , 150
		Solon ,	106 , 145 , 200
Pollux ( Julius ) ,	214	Sophocle ,	40
Polybe ,	119	Speusippe ,	157
Polyen ,	133	Stobée ,	170
Porphyre ,	160 , 180	<i>Stoïque ( Ecole )</i> ,	167
Posidonius ,	168	Strabon ,	139
Procope ,	127	Suïdas ,	215
Prodicus ,	76	Synésius ,	74
Protagore ,	76	Tatius ( Achilles )	134
Ptolémée ,	140	<i>Testament ( Ancien )</i> ,	8
Pyrrhon ,	175		
Pythagore ,	105 , 168 , 190	<i>Testament ( Nouveau )</i> ,	8
Quintus Calaber ,	74		
<i>Rhapsodes</i> ,	15	Thalès ,	145 , 147 , 190
Rufus ,	103	Théano , épouse de Py-	
<i>Sages ( les Sept )</i> ,	144	thagore ,	169

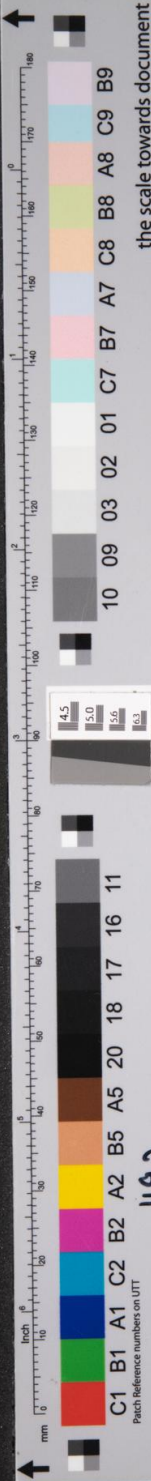
## 232 TABLE ALPHABÉTIQUE.

	Pag.		Pag.
Thémistius ,	102	Tryphiodore ,	73
Thémistocle ,	105	Tryphon ,	212
Théocrite ,	61	Tyrtée ,	36
Théognis ,	37	Xénophon ,	113, 152
Théophile ,	200	Xénophon <i>d'Ephèse</i> ,	
Théophraste ,	164		136
Théopompe ,	118	Xiphilin ,	126
Thespis ,	38	Zaleucus ,	145
Thomas <i>Magister</i> ,	213	Zénon ,	167
Thucydide ,	111	Zoïle, <i>fléau d'Homère</i> ,	
Timée <i>de Locres</i> ,	171		19
Timée <i>le sophiste</i> ,	213	Zonaras ,	127
<i>Triumvirat histor.</i>	108	Zoroastre ,	1
<i>Triumvirat trag.</i>	42	Zosime ,	126





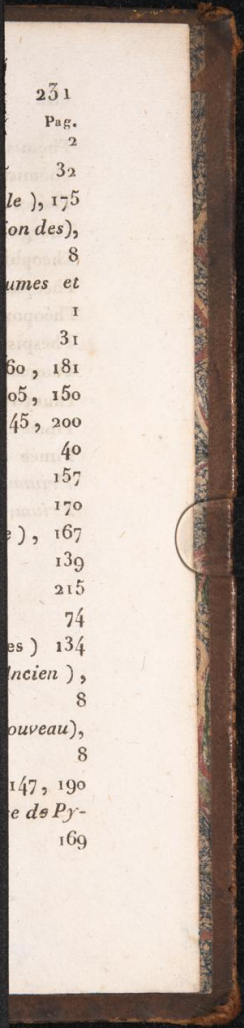




the scale towards document

492

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.



231  
 Pag.  
 2  
 32  
 le ), 175  
 on des),  
 8  
 umes et  
 I  
 31  
 60, 181  
 05, 150  
 45, 200  
 40  
 157  
 170  
 e ), 167  
 139  
 215  
 74  
 es ) 134  
 ncien ),  
 8  
 ouveau),  
 8  
 147, 190  
 e de Py-  
 169





